Ref SL/25-5-1-19 92LAF

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b28035550

UN MÉDECIN

SOUS LA TERREUR

Ouvrages du même auteur,

Chez Bray, rue Cassette, 20.

Rome. Lettres d'un pèlerin; deuxième édition revue et augmentée de lettres inédites. 2 vol. in-8, ou 2 vol. in-18.

Lorette et Castelfidardo. Lettres d'un pèlerin. 1 vol. in-18, avec une gravure représentant l'intérieur de la Santa-Casa servant d'ambulance aux blessés.

La Voie douloureuse des Papes. 1 vol. in-18.

De la Renaissance catholique en Angleterre. 1 vol. in-18.

UN MÉDECIN
SOUS LA TERREUR

SUIVI

D'AUTRES NOUVELLES

PAR

EDMOND LAFOND.

LA CONFESSION DU VETTURINO.
L'ESPION FLAMAND.
BARMOUNTY MANOR.
ET APRÈS ?
LA FOLIE CONTAGIEUSE.
VEDINA.
LE SAN-PIETRINO.
L'HÉRITIÈRE.

PARIS

ADRIEN LE CLERE ET Cie
ÉDITEURS
Rue Cassette, 29.

C. DILLET
ÉDITEUR
Rue de Sèvres, 15.

1864

SL
ROYAL COLLEGE
12 LAF
5031

PRÉFACE

—

On me demande une préface pour ce recueil de nouvelles. A quoi bon mettre un fronton à un édifice aussi modeste? Une préface ! s'écriait Alfred de Musset,

Moi qui n'en lis jamais, ni vous non plus, je crois !

Il suffira au lecteur de savoir que ces récits sont légèrement *romancés*, mais que le fond en est parfaitement vrai. Ainsi, je pourrais citer le nom, fort connu autrefois, du vieux *médecin* qui a gardé de si douloureux souvenirs du temps de la *Terreur*. Le *vetturino* Angelo Attili m'a fort réellement conduit de Rome à Lorette, et son confrère Annibaldi nous a fait franchir les Alpes en compagnie de la jeune Hindoue *Vedina*. L'épreuve ter-

rible imposée à la conscience d'un jeune homme, dans *Barmounty Manor*, m'a été racontée en Angleterre, et l'on m'a nommé les personnages. J'ai vu à Bruges l'*Espion flamand*, et visité la galerie de tableaux du vieil Hollandais. *Et après?* et le *San-Pietrino* sont des souvenirs de mes promenades dans Rome. La *Folie contagieuse* est une simple traduction de l'espagnol. Quant à l'*Héritière*, c'est avec bonheur que je puis dire, à l'honneur de notre temps, que je connais non pas un, mais deux exemples d'un sacrifice semblable accomplis pour sauver une âme.

UN MÉDECIN

SOUS LA TERREUR

UN MÉDECIN

SOUS LA TERREUR

I

J'ai perdu, il y a quinze ans, un vieux médecin qui était l'ami de ma famille depuis un demi-siècle. Il avait passé à Paris les plus mauvais jours de la Révolution, et en avait gardé un tel souvenir d'horreur, qu'à cinquante ans de distance, il ne pouvait encore ni en parler, ni en entendre parler. Jamais il n'avait eu le courage d'ouvrir une seule histoire de la Révolution française, à quelque point de vue qu'elle fût écrite, et dès qu'on mettait cette époque sur le tapis, il se levait brusquement et s'en allait. Nous avions fini par respecter ses répugnances, et nous n'entamions jamais devant lui ce sujet de conversation.

Un matin qu'il était venu me voir en sortant de l'Hôtel-Dieu, je lui demandai s'il était blasé sur le triste spectacle que cet hôpital lui offrait chaque jour.

— Sans doute, me dit-il, mais l'Hôtel-Dieu a pour moi des souvenirs personnels qui me sont pénibles; aussi, quoique je m'y rende chaque matin depuis cinquante ans, je n'en sors jamais sans un poids sur le cœur. »

Mon vieux docteur n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'il s'en repentit, en voyant ma curiosité vivement excitée; il comprit que je ne lui laisserais plus de repos, qu'il ne m'eût révélé ce souvenir douloureux qu'il avait gardé jusque-là dans le secret de son cœur. Il s'exécuta, et commença en ces termes :

Je suis le fils d'un médecin de campagne, des environs d'Arras. Le seigneur de notre village me prit en amitié, et m'envoya à Paris étudier la médecine à ses frais. Cet excellent homme était compatriote de M. de Robespierre; il eut la maladresse de faire sa connaissance et de le prendre pour avocat dans une affaire qu'il avait en 1788, au parlement de Paris. Robespierre ne se contenta pas de lui faire perdre son procès, il lui fit perdre aussi sa tête, et l'envoya à l'échafaud en 1794, avec sa femme et deux

de ses enfants. L'assassinat de mon bienfaiteur fut mon premier grief personnel contre la Révolution; je vais vous faire connaître les autres.

J'étais devenu l'élève favori du célèbre chirurgien Dessault, et je fus attaché par lui au service de l'Hôtel-Dieu, en l'an II. Dessault me racontait un jour qu'un pauvre cordonnier de la section des Thermes fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, sous la prévention d'avoir empêché sa fille d'assister aux funérailles de Marat. Cet homme montrait un certificat de Dessault, qui attestait que le jour de la pompe funèbre la jeune fille était traitée à l'Hôtel-Dieu pour une luxation de la colonne vertébrale. Fouquier-Tinville s'écria que c'était un certificat de complaisance et que l'accusé avait participé à la conspiration contre la République et le peuple français. « Moi, s'écria le pauvre cordonnier, conspirer contre le peuple ! mais je suis un enfant du peuple, j'aurais donc conspiré contre moi-même ? » L'argument fut trouvé mauvais, et le cordonnier envoyé à l'échafaud. Je me concentrais le plus que je pouvais dans les devoirs de ma profession, et je cherchais à me soustraire ainsi aux horribles scènes dont Paris était le théâtre à cette époque; mais il était impossible d'y échapper entièrement : la Terreur avait

pénétré jusque dans l'Hôtel-Dieu. Cet hôpital, fondé dès le VIe siècle par saint Landry, et agrandi par saint Louis, ne portait plus ce beau nom de *Maison de Dieu* que nos pères lui avaient donné ; c'était sous la Terreur la *Maison de l'Humanité*. Vous reconnaissez là le système de la Révolution, qui consiste à substituer en toutes choses l'homme à Dieu. Après avoir volé les biens du clergé, de la noblesse, de l'université, la République s'empara du patrimoine des pauvres, et un décret dépouilla les hôpitaux de tous les biens qui leur avaient été légués par la piété de tant de siècles. Pour purifier la *Maison de l'Humanité* de tout souvenir de charité et de sainteté, on en chassa les pieuses filles de Saint-Augustin qui desservaient l'hôpital, parce qu'elles avaient le tort de porter un habit religieux, et de soigner les malades au nom de Dieu et non pas au nom de l'humanité. Arrachées aux lits des malades, qui les réclamaient en vain, elles furent publiquement *fouettées* sur la place du Parvis, par les mains des furies de la guillotine. Plusieurs en moururent, et la sœur Sainte-Anastasie, qui avait cherché à s'enfuir, fut saisie sur le Pont-aux-Doubles et jetée dans la Seine. Une loi appela au lieu et place de ces religieuses *des*

citoyennes connues par leur attachement à la Révolution. Ce sont les propres termes de ce décret de la Convention. Qui pouvait douter que les Sœurs de charité ne fussent avantageusement remplacées par les tricoteuses de Robespierre ? Mais pour nous, médecins des hôpitaux, nous savions en faire la différence, et chaque jour nous faisait regretter davantage les filles de Saint-Augustin. Parmi les misérables infirmières qui leur avaient succédé, celle qui m'inspirait le moins de répugnance était une vieille femme nommée la mère Margot ; j'avais trouvé en elle du cœur, en dépit de ses aberrations révolutionnaires. Elle cumulait les fonctions de blanchisseuse avec celles d'infirmière, et elle lavait mon linge aussi mal qu'elle soignait mes malades, ce qui n'était pas peu dire.

Un matin, la mère Margot me prit à part et me dit avec toute la familiarité de l'époque :

— Citoyen docteur, tu le sais ou tu ne le sais pas, mais j'ai le cœur trop bon, c'est toujours le cœur qui m'a perdue ;... crois-tu que moi, brave républicaine, moi qui ai versé des larmes de sang dans la baignoire du divin Marat, j'ai eu la faiblesse de donner asile chez moi à une ci-devant, à une petite louve d'aristocrate, qui

peut-être me mordra en grandissant ; c'est l'enfant d'une grande dame du faubourg Saint-Germain ; j'étais blanchisseuse de la maison; son père et sa mère ont *éternué dans le sac*, comme on dit; ils avaient été dénoncés par leur portier, un brave homme de mes amis : dame ! ils le méritaient bien; n'étaient-ils pas marquise et marquis ? Mais la petite, c'était si jeune, si innocent ! quand la femme de chambre l'amena chez moi, l'enfant était toute fondue en larmes, et je n'eus pas le cœur de la refuser... Il y a de cela trois semaines, et voilà que je m'y suis attachée malgré moi à cette petite. J'ai commencé par l'habiller en noir, ça me coûtait gros ; mais elle voulut absolument porter le deuil de ses parents... Ces enfants-là ont été élevés à faire leurs quatre volontés, et sont habitués aux douceurs ; je lui ai acheté en cachette de la viande et des primeurs de la saison : mais tout se sait, cela fait jaser dans le quartier; puis cette loi des suspects qu'on vient d'afficher... Je ne veux pas faire suspecter mon *civisme*, dame ! c'est mon honneur à moi, et il n'y a pas d'aristocrate qui tienne quand il s'agit de l'honneur !

— Bien, bien, lui dis-je, citoyenne, tu as fait une bonne action, et je ne veux pas qu'il t'en

arrive malheur ; je me charge de trouver un autre asile pour ta petite aristocrate. »

Margot me conduisit aussitôt chez elle ; c'était près de l'Hôtel-Dieu, sur la place du Parvis de Notre-Dame ; la vieille basilique s'appelait alors le *Temple de la Raison*.

Je monte les six étages de la blanchisseuse, et j'entre avec elle dans son galetas. J'y trouve une belle jeune fille d'environ seize ans, couverte jusqu'au menton d'une robe de deuil trop large pour sa taille effilée ; mais cette espèce de sac noir, fabriqué par la mère Margot, ne pouvait entièrement dissimuler la grâce et la distinction de sa personne. Au moment où j'entrais, cette jeune fille, ou plutôt cette enfant, était assise sur le grabat de la mansarde ; ses beaux cheveux blonds couvraient ses épaules ; elle pelait une de ces grosses pêches que la bonne blanchisseuse lui avait achetées, et s'apprêtait à y mordre à belles dents. Ses yeux bleus portaient la trace de larmes récentes, tandis que ses lèvres, rouges comme deux œillets en fleur, s'ouvraient en souriant pour attaquer le fruit velouté qu'elle tenait à la main. C'était un ravissant tableau dans un misérable cadre de bois. Elle avait un air si naïf et si enfant, si triste et si tranquille à la fois, que

je fus profondément ému, et que je restai immobile sur le seuil de la porte.

A ma vue elle fut saisie d'effroi, laissa tomber sa pêche à ses pieds et s'écria en joignant les mains :

— Vient-on déjà me prendre ?

— Non, non, répondit Margot, ne crains rien, ma belle ; c'est un citoyen docteur de la Maison de l'Humanité, qui ne te veut pas de mal, bien au contraire. Je ne peux plus te garder ici, ma fille, c'est trop dangereux pour toi et pour moi; le citoyen docteur va te trouver une bonne *cache* où tu seras tranquille comme une souris dans son trou... Mais vois, citoyen docteur, quelle méchante enfant ! je lui avais fait ce matin un fin bonnet avec un joli nœud de rubans mélangés bleu, rouge et blanc ; voilà-t-il pas que la petite aristocrate m'a déclaré qu'elle ne porterait jamais cette cocarde républicaine ; et en effet, voici le bonnet par terre, et elle l'a foulé aux pieds... »

La jeune fille rougit à ce reproche, et l'indignation succéda à l'effroi sur son charmant visage. Je me hâtai d'interrompre le bavardage de la blanchisseuse, et, saluant respectueusement cette noble créature, je lui expliquai comment je pouvais lui offrir un asile chez une de mes

tantes, vieille dame fort respectable qui se dévouait à cacher chez elle des prêtres et des proscrits.

— Monsieur, me dit-elle en hésitant...

— Nomme-le donc citoyen docteur, s'écria Margot, est-ce que ce mot-là te brûle la bouche?

— Il faut laisser mademoiselle parler comme elle en a l'habitude, dis-je brusquement à la blanchisseuse qui se tut en grommelant que j'étais aussi un aristocrate, au moins par le langage.

— Monsieur, reprit la jeune fille, mon père et ma mère sont morts sur l'échafaud... »

Et elle fondit en larmes à ce souvenir. Quand elle fut un peu remise de son émotion, elle accepta l'asile que je lui offrais, et je courus, le soir même, prévenir ma tante qui se fit une joie d'accueillir ma protégée, sur le portrait enthousiaste que je lui en fis.

J'allai le lendemain porter cette nouvelle à la maison du parvis Notre-Dame; je trouvai Margot sur le seuil de sa porte; elle me fit monter, et, au moment d'entrer chez elle, nous entendîmes l'enfant, comme elle l'appelait, qui chantait d'une voix pure et touchante cette complainte de Louis XVI, que l'on répétait tout bas à cette époque, sur l'air de *Pauvre Jacques*.

O mon peuple, que vous ai-je donc fait ?
J'aimais la vertu, la justice ;
Votre bonheur fut mon unique objet ;
Et vous me traînez au supplice !

— Ah ! malheureuse, dit Margot ; tu oses chanter la complainte du tyran Capet ! tu veux donc nous faire tous égorger ? »

Je lui imposai silence pour entendre encore quelques strophes, malgré le danger qui pouvait en résulter pour elle et pour nous.

Et la jeune fille continua :

O mon peuple, ai-je donc mérité
Tant de tourments et tant de peines !
Quand je vous ai donné la liberté,
Pourquoi me chargez-vous de chaînes !

Si ma mort peut faire votre bonheur,
Prenez mes jours, je vous les donne ;
Votre bon roi, déplorant votre erreur,
Meurt innocent et vous pardonne.

O mon peuple, recevez mes adieux,
Soyez heureux, je meurs sans peine,
Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
Dans vos cœurs éteindre la haine !

Nous entrâmes dans la mansarde dès qu'elle eut cessé de chanter, et je lui fis un compliment assez gauche sur la beauté de sa voix.

— Hélas ! Monsieur, me dit-elle, je chantais cette romance à ma pauvre mère, le jour même où on l'emmena... »

Et elle cacha dans ses mains sa tête, soulevée par des sanglots convulsifs.

Je respectai sa douleur, et je sortis après être convenu avec Margot que je viendrais chercher la jeune fille à la nuit tombante, pour éviter que sa sortie ne fût remarquée des gens de la maison.

II

Mon vieux docteur s'arrêta à cet endroit de son récit comme s'il n'avait plus le courage de poursuivre. Il regarda les boucles de ses souliers, frappa le parquet de sa canne, tira sa montre et voulut s'en aller, sous prétexte qu'il avait oublié un malade en danger de mort.

— Docteur, lui dis-je, cela ne se passera pas ainsi; vous pouviez ne pas me raconter cette histoire, mais une fois commencée, il faut la finir. Voyons, rasseyez-vous. Avez-vous su le nom de cette belle jeune fille?

— Si je l'ai su! Il est toujours dans mon cœur et sur mes lèvres; mais je ne le prononcerai jamais.

— Je comprends cela, docteur; mais continuez votre récit, je vous en supplie.

— Eh bien, je passai la journée sur des charbons ardents. Cette loi des suspects avait redoublé la terreur dans Paris. Les barrières étaient fermées, les boutiques closes; à quatre heures, on battit la générale, et un ordre de la commune prévint tous les citoyens de se trouver chacun chez eux à six heures du soir, pour être prêts à recevoir les visites domiciliaires. A cette nouvelle, je ne voulus pas attendre la nuit pour courir au parvis Notre-Dame. J'y arrivai déjà trop tard; je vis en frissonnant un attroupement nombreux devant la maison de Margot; une patrouille d'hommes armés de piques gardait la porte, en attendant le commissaire de la section qui devait faire la visite domiciliaire.

— C'est sûr et certain, disait le cabaretier du coin, il y a là une petite aristocrate qu'il faut dénicher; on lui coupera le cou comme on l'a coupé au papa et à la maman; c'est qu'il est blanc, son cou, blanc comme l'aile d'un poulet. »

Je veux entrer, on me repousse.

— Je suis médecin de la Maison de l'Humanité, m'écriai-je; j'ai là-haut un citoyen malade qui m'attend.

— Alors tu peux entrer, citoyen docteur, me dit le chef de la patrouille ; mais je t'engage à employer pour ton malade la recette de ton brave confrère Guillotin. »

Et toute la bande se mit à chanter en chœur l'horrible refrain que je crois entendre encore :

Il obtiendra sa guérison
Ma guingueraingon,
Il obtiendra sa guérison
En faisant dévote oraison
A la sainte Guillotinette,
Ma guingueraingnette.

Je monte l'escalier, et je trouve à sa porte la mère Margot, pâle et furieuse :

— J'ai été dénoncée ; l'enfant et moi nous sommes perdues. Ça y est et *ça ira :* prends garde aussi à toi, citoyen docteur, tu pourras y perdre ta tête et ton latin. »

La jeune fille était debout, toute tremblante ; en me voyant, elle courut à moi, me prit le bras avec ses deux mains et me dit tout bas avec terreur : « Sauvez-moi, sauvez-moi ! » L'amour de la vie brillait dans ses beaux yeux suppliants. Elle était si jeune ! elle semblait dire, comme la captive qui était en ce moment à Saint-Lazare avec André Chénier :

O mort, tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi :
Je ne veux pas mourir encore.

— Je vous sauverai, » m'écriai-je, sans trop savoir comment je pourrais le faire.

Enfin, saisi d'une inspiration soudaine, j'explique mon projet à la jeune fille qui l'approuve; Margot, battant des mains, s'écrie :

— Bravo, de l'audace ! de l'audace ! toujours de l'audace ! c'est le système du citoyen Danton. »

J'ôte mon habit, je relève la manche de ma chemise, et avec ma lancette je me fais une piqûre au bras gauche : je recueille le sang de la main droite et j'en barbouille les mains, le visage et les cheveux de la pauvre fille. Elle ne put s'empêcher de sourire au milieu de sa terreur et de me dire, — elle était si enfant !

— Croiriez-vous que cela me rappelle un jour de vendanges, où mon frère m'avait toute barbouillée ainsi avec du raisin aussi rouge que votre sang ? »

Margot la couche ainsi ensanglantée sur un matelas; je jette sur elle un drap que j'ai soin d'inonder aussi de sang; je bande mon bras, et je prends un bout du matelas tandis que Margot soutenait l'autre; nous descendons ainsi l'escalier avec notre précieux fardeau roulé dans le drap sanglant.

A notre vue, l'attroupement redouble. Heu-

reusement le commissaire de la section n'était pas encore arrivé.

— Place, citoyens, m'écriai-je avec autorité ; place à un médecin qui mène à la Maison de l'Humanité une malheureuse folle qui a essayé de se suicider ; place et respect au malheur et à la mort !

— Va donc, dit le chef de la bande ; mais la femme qui porte avec toi ce brancard est suspecte d'incivisme, je l'arrête ! »

Margot se débattait et jurait qu'elle n'avait d'autres dieux que Marat et Robespierre ; je fis de vains efforts pour la sauver. Voyant que je ne pouvais y réussir, je ne songeai plus qu'à poursuivre ma route ; mais je ne pouvais porter tout seul le matelas qui avait glissé à terre :

— Citoyens, que l'un de vous me prête son secours pour porter cette mourante à l'hôpital ; je vous le demande au nom de l'humanité. »

(Il eût bien fallu se garder de le demander au nom de Dieu.)

A ces mots, l'un de ces hommes m'aida avec beaucoup de bonne volonté à transporter ma prétendue mourante jusqu'à l'entrée de l'Hôtel-Dieu. Là, j'eus la bonne chance de rencontrer le chirurgien Dessault, en qui j'avais confiance ; je le pris à part et lui fis une demi-confidence.

Il ordonna de transporter l'enfant dans une des salles des femmes ; elle fut déposée dans le lit n° 7.

Quand j'enlevai le drap sanglant qui la recouvrait, je m'aperçus qu'elle était évanouie ; je ne m'en étonnai pas après une pareille émotion ; je pensai que ce ne serait rien, et qu'elle était enfin sauvée, sauvée par moi, sauvée par un trait de génie et d'audace ! Un lit d'hôpital valait encore mieux que la guillotine.

Elle ne tarda pas à revenir à elle ; mais se voyant tout ensanglantée, et ne se rappelant pas le motif qui m'avait fait agir, elle devint comme folle ; sa tête s'égara de plus en plus : en vain j'avais épongé avec de l'eau sa tête et ses mains ; elle y voyait toujours du sang.

— Du sang, du sang, me disait-elle tout bas : c'est celui de mon père et de ma mère..... Non, c'est le mien ; je suis déjà sur l'échafaud ; oui, ma tête est coupée..... voyez, elle tombe dans le panier ; allez, allez la chercher..... »

Une fièvre violente se déclara ; je la veillai toute la nuit, désespéré de voir que mon stratagème avait si mal réussi.

Le lendemain matin, je crus devoir la saigner ; en le faisant, j'avais horreur de répandre son sang ; il me semblait que j'étais devenu son

bourreau, et ma tête s'égarait aussi comme la sienne.

Enfin le soir la raison lui revint ; elle se rappela tout, me reconnut et me remercia dans les termes les plus dignes et les plus touchants. Je passai la nuit à son chevet, et ce fut une nuit calme et heureuse en comparaison de la précédente. Elle divaguait encore de temps en temps, mais c'était une divagation si douce et si charmante que je n'aurais pas voulu la faire cesser. Elle me racontait son enfance passée dans le château paternel, ses jeux et ses promenades avec son frère, ses études avec sa mère, sa première communion faite avec toutes les jeunes filles du village. Quels délicieux souvenirs de campagne et de joie elle me faisait partager, au milieu de cet hôpital, sous la Terreur !

Elle interrompait de temps en temps ses récits pour chanter encore la complainte de Louis XVI ; j'étais alors obligé de lui mettre la main sur la bouche pour qu'on ne l'entendît pas : car l'Hôtel-Dieu n'était pas un asile inviolable , et j'ai vu des malades déclarés suspects et arrachés de leur lit d'hôpital pour être traînés à l'échafaud,

La journée se passa bien ; mais, vers le

soir, je la vis tout à coup pâlir et devenir blanche et froide comme une statue de marbre ; la raison lui revint entièrement, et ses grands yeux s'agrandirent encore. Elle me fit signe de m'approcher tout près d'elle, et, collant ses lèvres pâles à mon oreille, elle me dit tout bas :

— J'ai une grâce à vous demander.

— Parlez, Mademoiselle, parlez vite...

— Eh bien, je voudrais voir un prêtre. Oh ! Monsieur, vous m'avez dit que madame votre tante, où vous deviez me conduire, cachait des prêtres chez elle..... Allez en chercher un, il peut venir ici déguisé, je vous en supplie au nom de Dieu.

— J'y vais, lui dis-je, et je serai bientôt de retour avec lui. »

Je la recommandai aux soins d'une infirmière; combien je regrettais l'absence des Sœurs de charité, et la mort de la pauvre Margot, qui avait été guillotinée le matin même !

Je courus chez ma tante qui demeurait à l'autre bout de Paris; elle venait de recevoir une visite domiciliaire : deux prêtres, qu'on avait découverts derrière une plaque de cheminée, avaient été conduits avec elle et sa

servante à la Conciergerie, ce vestibule ordinaire de l'échafaud.

Je reviens consterné à l'Hôtel-Dieu, et je me précipite vers le lit n° 7. Quelle est ma terreur! En place du beau visage de ma jeune malade, je trouve dans ce lit un être hideux, une mégère qui jurait et blasphémait en se tordant dans les douleurs de l'agonie.

Je saisis l'infirmière par le bras.

— Où est-elle ? où est-elle ?

— Pardon, excuse, citoyen docteur ; mais elle a tourné l'œil dès que tu as tourné les talons ; le médecin en chef faisait sa visite ; il a fait enlever aussitôt ce pauvre corps pour donner sa place à cette autre qui....

— Où est-elle, malheureuse ? qu'en a-t-on fait ?

— On l'a jetée dans le tombereau qui passait justement ; elle est maintenant dans la fosse commune..... »

Je sortis de l'Hôtel-Dieu, plongé dans un désespoir tel que je voulais aller me dénoncer moi-même pour en finir plus vite avec la vie. Je me mis à crier de toutes mes forces : Vive le Roi ! en traversant la place du Parvis Notre-Dame ; par un grand hasard, ce cri ne fut entendu par aucun révolutionnaire. Paris était

morne et silencieux : il suait la Terreur par tous les pores. J'errai le reste de la nuit le long des quais de la Seine, avec l'envie continuelle de m'y précipiter ; mais ce qui me faisait reculer, c'est qu'il me semblait que la rivière roulait des flots de sang.....

Dès que le jour parut, j'allai à la Conciergerie pour tâcher d'avoir des nouvelles de ma pauvre vieille tante. Un des guichetiers me dit de revenir à midi, en m'assurant qu'à cette heure je pourrais la voir. En effet, je la vis monter dans la fatale charrette rouge, en compagnie de sa servante et des deux prêtres qu'elle avait cachés. Je suivis pieusement le convoi de ma tante jusqu'à la guillotine de la barrière du Trône. Plus heureuse que tant d'autres victimes, elle allait à la mort entre deux confesseurs de Jésus-Christ qui lui donnaient les consolations de la religion ; elle ne leva pas les yeux pendant tout le trajet ; le mouvement continuel de ses lèvres indiquait qu'elle ne cessait pas de prier. Mais sa servante, la vieille Babet, me reconnut dans la foule, et me fit un signe de tête ; elle semblait fière d'avoir été jugée digne de mourir avec sa maîtresse qu'elle vénérait comme une martyre. Babet fut la dernière à monter sur l'échafaud ;

en ce moment, elle se tourna du côté où j'étais, et se mit à crier : « C'est aujourd'hui dimanche : nous allons à la messe au ciel ! »

Je retournai sur la place du Parvis, et je m'arrêtai à contempler machinalement les porches de la vieille basilique dont toutes les statues avaient eu la tête tranchée. La guillotine semblait avoir aussi passé par là. La brisure de la pierre avait donné un aspect blanc à ces statues noircies par le temps, et leurs cous raccourcis me faisaient l'effet d'une chair fraîchement coupée...

Le lendemain je vins reprendre mon service à l'Hôtel-Dieu. Que pouvais-je faire de mieux que de consacrer au soin des pauvres le reste d'une vie à jamais brisée? Ce jour-là était le 9 thermidor. Dans l'après-midi, je vis arriver à l'Hôtel-Dieu trois brancards sur lesquels étaient étendus trois blessés, escortés des imprécations d'une foule immense et furieuse. L'un d'eux était l'ignoble Henriot, qu'on avait jeté par une croisée dans la cour de l'Hôtel-de-Ville sur un tas de bouteilles cassées où il s'était affreusement mutilé la figure. L'autre était Robespierre jeune, qui s'était brisé la cuisse en sautant par une fenêtre. Enfin le troisième brancard nous amenait Robespierre aîné,

Maximilien Ier, comme l'appelaient ses flatteurs ; mais ce jour-là le dictateur était vaincu, blessé, et dans quel état, ô justice de Dieu! On lui avait tiré, ou bien il s'était tiré lui-même un coup de pistolet qui lui avait fracassé la mâchoire inférieure ; cette mâchoire désarticulée ne tenait plus à la joue que par un lambeau de chair, et par une simple bande de toile qu'on lui avait nouée à la hâte autour de la tête, et à travers laquelle le sang ruisselait sur son gilet blanc à larges revers, et sur son habit bleu tendre, ce même habit qu'il avait décoré d'un si beau bouquet le jour où il avait présidé la fête de l'Être suprême. Il rendait le sang par les yeux, la bouche, le nez et les oreilles.

— Tu ne rendras jamais autant de sang que tu en as fait répandre, » lui criait-on de toutes parts.

« Un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans se distinguait par la fureur de ses imprécations. Il criait de toutes ses forces que Robespierre avait envoyé à l'échafaud son père, sa mère et sa sœur. Et moi, sans mêler ma voix à ces malédictions, car il me répugnait de maudire un homme en cet état, je ne pouvais oublier que ce misérable avait fait guillotiner mon

bienfaiteur et causé la mort de ma vieille tante et de ma jeune protégée. C'est au milieu de ce concert d'exécrations que Robespierre fit son entrée dans la Maison de l'Humanité, pour passer ensuite des mains des chirurgiens aux mains des bourreaux. Je fus appelé avec mes confrères pour panser ses blessures et celles de ses complices. Dans le désordre qui accompagna leur entrée, on les avait transportés dans la salle des femmes... De quelle horreur je fus saisi, quand je vis qu'on avait déposé Robespierre dans le lit n° 7! Je ne pus supporter la vue de cette profanation, et je m'enfuis précipitamment.

Paris et la France respirèrent le soir de cette journée libératrice; mais moi et bien d'autres nous trouvions qu'elle était arrivée trop tard. Si le soleil du 9 thermidor eût paru trois jours plus tôt, il eût sauvé tant de victimes, et parmi elles ma tante et cette enfant que je pleure encore!

Voilà mon histoire, mon jeune ami ; le reste ne vaut pas la peine d'être rappelé; toute ma vie peut se résumer dans ma carrière de médecin, que j'ai toujours considérée comme un austère et pénible devoir. Chaque matin, depuis un demi-siècle, je vais à l'Hôtel-Dieu

qui n'est plus, grâces au Ciel, la Maison de l'Humanité; mais cet hôpital ne me rappelle pas moins chaque jour la mort d'une des plus innocentes victimes de la Révolution; c'est mon supplice quotidien ; je l'offre à Dieu en expiation de mes péchés, et quand j'ai un malade à soigner dans le lit n° 7, j'avoue que je m'y consacre avec plus de dévouement qu'à tout autre, en souvenir de celle que je n'ai pu sauver..... »

Mon vieux docteur se leva et sortit brusquement sans me dire adieu, mais il ne put s'éloigner assez vite pour me dissimuler deux larmes qui s'amassaient sous ses paupières ridées.

Je comprenais enfin pourquoi il n'avait pu jusque-là ni parler, ni entendre parler du régime de la Terreur. Il mourut peu de temps après ce récit, aux débuts de la révolution de 1848.

—Je ne survivrai pas, m'avait-il dit, à la proclamation de la seconde république française : c'est bien assez d'avoir vu la première. »

Il tint parole, et fit une fin très-chrétienne. Il avait mis à profit la réponse d'une vieille dame dont il était le médecin et qui avait vu, comme lui, 93. Il lui demandait, quelques jours après

la révolution de Février, si elle ne craignait pas de voir reparaître la guillotine.

— Hélas! lui répondit-elle, la question n'est pas là. Ne faut-il pas toujours mourir? Le genre de mort n'est qu'un détail. La grande affaire c'est d'être prêt à paraître devant Dieu. »

LA CONFESSION

DU VETTURINO

LA CONFESSION

DU VETTURINO

I

> Tu l'as vu, ce ciel enchanté
> Qui montre avec tant de clarté
> Le grand mystère ;
> Si pur, qu'un soupir monte à Dieu
> Plus librement qu'en aucun lieu
> Qui soit sur terre.
>
> Alfred DE MUSSET.

Avant les chemins de fer et les révolutions, il y avait, selon nous, une délicieuse façon de voyager en Italie : c'était de prendre un voiturin à petites journées ; on y trouvait tous les avantages pittoresques du voyage à pied, moins la fatigue ; on cheminait et on s'arrêtait à sa volonté, comme si l'on avait eu sa voiture et ses chevaux, et l'on avait en moins les soucis de la propriété et l'ennui de s'occuper des menus dé-

tails de la route ; le *vetturino* vous les épargnait tous, en se chargeant à forfait de vous *effrayer* tout le long du chemin, comme disait le conducteur de M. d'Estourmel. Il voulait dire *défrayer*, et croyait parler français. Mais le voiturin sera bientôt un mythe, comme le postillon. Pour moi, je me félicite d'avoir pu parcourir de cette manière toute l'Italie, si pittoresque et si intéressante en sa diversité, avant que l'on ait essayé de *l'unifier*, et d'en faire un royaume italien *per fas et nefas*.

Pour revenir de Naples à Rome, nous avions trouvé un excellent *vetturino*, nommé Angelo Attili : c'était un Romain qui possédait une grande berline peinturlurée en rouge et en jaune, attelée de quatre bons chevaux noirs, armés de grelots et pomponnés comme des mules espagnoles. Il avait grand soin de ses chevaux, qui étaient son gagne-pain, et il me disait souvent en inspectant leur râtelier, que l'œil du maître engraisse le cheval : *L'occhio del signore ingrossa il cavallo*. Angelo avait une bouche intarissable et bourrée de proverbes, comme celle de Sancho-Pança.

— Voyez-vous, seigneur, me disait-il, qui a une langue et de bons chevaux, va à Rome : *Chi linqua ha e buoni cavalli a Rome va.*

— Fort bien, lui dis-je, mais en France nous avons un proverbe qui dit :

Jamais cheval ni méchant homme
N'amenda pour aller à Rome. »

Je montais parfois sur le siége pour causer avec Angelo, après lui avoir donné un cigare. Je lisais à ses côtés la *Jérusalem*, et je lui disais qu'il avait l'adresse de l'enchanteur Ismen emportant sur son char Soliman blessé :

Le briglie allenta, e con maestra mano
Ambo i corsieri alternamente fiede (1).

Angelo goûtait la poésie du Tasse. Qu'aurait dit un de nos postillons si je lui avais cité du Racine ? Aurait-il seulement compris ces vers de *Britannicus ?*

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière.

Nous fûmes si contents d'Angelo Attili, que nous le reprîmes pour nous conduire de Rome à Lorette, à travers l'Ombrie et les Marches, cette

(1) Il saisit les rênes, et, d'une main de maître, il presse tour à tour les deux coursiers.
(*Jérusalem délivrée*, chant X.)

belle partie des États-Romains qui était alors si calme encore et si heureuse sous le sceptre paternel du Pontife-Roi.

Après Foligno, nous nous engageâmes dans la chaîne des Apennins, et, pour gravir ces montagnes, Angelo fut obligé d'adjoindre des bœufs à ses chevaux. Il poussait un soupir de satisfaction chaque fois qu'il était parvenu, avec son attelage, à retrancher de l'Apennin une de ses longues côtes, comme dit le poëte latin :

Et costam longo subduximus Apennino.

En traversant le défilé sauvage de Serravalle, le *vetturino* me dit tout à coup : « C'est ici qu'un mien *compadre* (compère) a dépouillé une famille anglaise que je menais à Lorette. »

A ces mots, je regardai Angelo avec un étonnement mêlé d'une certaine méfiance.

— Oh! n'ayez pas peur, *signor*, me dit-il en souriant, si nous voulions vous en faire autant, je ne vous le dirais pas d'avance. Mais ne craignez rien : nous avons promis à la Madone de Lorette de ne jamais plus recommencer. »

Je pressai Angelo de me raconter cette histoire, et il me fit ainsi sa confession, qui va perdre beaucoup à passer dans notre langue,

privée des mots pittoresques, et surtout des gestes, qui sont la moitié de l'éloquence d'un Italien.

II

> Quand les Anglais sont en route, leur voiture est comme un morceau détaché de leur île qui voyage avec eux.
>
> WASHINGTON IRVING. — *Contes d'un voyageur.*

C'était l'année où le diable avait chassé de Rome *la Santità di nostro Signore Pio Nono;* c'était comme si le bon Dieu s'en fût allé; Rome était aussi triste que Pompéia; plus de Pape, de cardinaux, de prélats, d'aumônes, de bénédictions : partant, plus de pèlerins ni d'étrangers. Marchands, artistes, loueurs d'appartements, hôteliers, *vetturini*, *tutti quanti*, nous mourions de faim. J'allai à Naples pour essayer de gagner ma pauvre vie, mais, *per Baccho!* je n'y fus pas plus heureux. Je restai un mois sans pratiques, endetté à l'*osteria*, et sur le point de vendre mes chevaux; j'allais être réduit à tirer ma voiture avec les dents (1).

(1) Les Italiens disent des gens auxquels nous appliquons

Enfin, un soir à la Mergellina, mon compère Mercatello me cherche et me dit : « Je sais un Anglais qui désire un *vetturino pittoresco*. Tu feras son affaire ; mais hérisse ta barbe, mets tes cheveux en broussailles et achète un chapeau calabrais. »

Ainsi costumé, je suis conduit le lendemain à l'hôtel Vittoria, et on me montre un gros *signor* rouge de teint et de cheveux, magnifiquement vêtu d'une culotte noire et d'une cravate blanche.

Je me précipite pour lui baiser la main ; le *compadre* m'avertit à temps que ce n'était pas *milordo*, mais seulement son valet de chambre.

— Si le valet est si beau, pensé-je, que doit être le maître ? »

L'*Inglese* parut enfin ; il était maigre comme mon fouet, et portait une veste de voyage bariolée de rouge et de vert, qui lui donnait l'air d'un perroquet. Décidément, le valet me parut plus *gentiluomo* que le maître.

L'Anglais me regarda cependant d'un œil assez doux ; il prit avec sa canne la mesure de mes épaules, et s'écria avec satisfaction que j'avais la carrure de *l'Hercule Farnèse ;* il fit

misère et vanité ou luxe et indigence, qu'ils tirent leur carrosse avec les dents : *Tiranno la carozza coi denti.*

appeler sa fille, pour m'examiner comme un âne à la foire. La jeune Anglaise était, ma foi, bien jolie, malgré sa peau trop blanche et ses cheveux trop pâles. On l'appelait Éva, comme notre grand'mère à tous. Elle me regarda en riant et me demanda mon nom.

— Angelo Attili.

— Papa, il se nomme Attili, c'est l'*Attilius* latin ; c'était le prénom de Régulus. Peut-être est-il un de ses descendants.

— C'est très-possible, dit gravement le père. La chronique prétend que le général romain eut une fille à Carthage. Ce garçon a tout à fait le type carthaginois.

— Prenons-le , papa , prenons-le; ce sera charmant de faire son portrait et de le montrer à mes amies comme le descendant d'un héros de l'antique Rome.

— Puisque tu as le bonheur de plaire à ma fille, je te prends, à condition que tu t'appelleras désormais Régulus, ainsi que le grand homme dont tu descends.

— Comme il plaira à Votre Excellence ; mais je voudrais bien savoir quel était ce Régulus. dont il faut que je descende.

— N'es-tu pas Romain?

— *Si, signor.*

— Eh bien, tu dois savoir que Régulus était, comme Cincinnatus, un soldat laboureur qui cultivait son champ dans l'intervalle des batailles.

— Mes ancêtres ont bien pu tenir la charrue, quoique mon aïeul m'ait dit que de père en fils nous étions *vetturini* depuis le temps des Troyens.

— Sache donc que Régulus avait un champ de sept arpents à Pupinium; tandis qu'il était proconsul en Afrique, le fermier de son champ mourut, et le valet de ferme disparut avec les bœufs et les intruments de labourage.

— Pareille aventure a bien pu arriver à quelqu'un de mes aïeux.

— Régulus écrivit au sénat que si son champ restait en friche, il ne pourrait plus nourrir sa femme et ses enfants. Il demanda à quitter son commandement pour reprendre la charrue.

— C'est tout simple, j'en aurais fait autant : il faut bien vivre. Et que répondit le sénat?

— Le sénat romain ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la République.

— *Per Baccho!* Il y avait donc aussi en ce temps-là une république à Rome ! Valait-elle mieux que celle d'aujourd'hui? Mais tout va bien, puisque Votre Excellence me prend à son service.

Éva battit des mains dans la joie d'être menée par moi, et il fut convenu que je les conduirais à Rome, puis à Lorette, Ancône, Bologne, jusqu'à Padoue, où ils devaient prendre le chemin de fer de Venise.

Nous partions le lendemain. On mit près de moi sur le siège une grande femme maigre, avec un nez rouge comme le Vésuve en éruption. C'était la gouvernante d'Éva.

Elle parlait assez facilement l'italien, mais avec un si rude accent que j'en sautais sur mon siége. Elle m'apprit que son maître était ministre.

— Oh! oh! m'écriai-je, je ne m'en serais pas douté. Ministre du roi d'Angleterre?

— *Oh! no!* c'est comme qui dirait ici curé.

— Quoi! signora, chez vous les curés se marient, et ils passent ainsi des hivers à courir le monde avec leurs enfants? que disent à cela leurs paroissiens!

— Oh! rien du tout; au contraire, ils aiment beaucoup que leurs ministres aillent se promener.

Ce curé anglais avait bourré ma pauvre voiture de livres et de brochures; c'était tout une boutique de librairie. La gouvernante m'apprit qu'il voyageait en Italie dans le but de nous

convertir tous au *pur Evangile*. Elle-même était un ministre en jupon, et me prêchait sur mon propre siége. Elle me donna à lire des *libretti* de sa secte, traduits en italien; mais voyant que j'en faisais un tout autre usage, elle prit le parti de m'en lire un elle-même avec une louable persévérance. Mais c'eût été parole d'Évangile, que j'eusse bâillé tout de même, tant c'était ennuyeux, et puis sa prononciation était si terrible, que je me bouchais les oreilles. Oh! qu'elle me fut *seccatrice!* jusqu'à mes pauvres chevaux, qu'elle trouvait trop bons catholiques, parce qu'un jour, à une descente, ils tombèrent à genoux devant une image de la Madone qui bordait la grande route!

En passant à Gaëte où était alors Pie IX, elle eût voulu s'arrêter, me dit-elle, pour voir le Pape et vérifier s'il n'avait pas un pied de bouc (1). Nous arrivons à Rome, que je retrouve comme je l'avais laissée, veuve de son Pape, et en proie aux brigands de toutes les nations.

(1) Ceci n'est pas une plaisanterie du *vetturino*. Dans ses *Souvenirs sur les quatre derniers Papes*, le cardinal Wiseman raconte qu'une Américaine, imbue du même préjugé protestant, eut une audience de Léon XII, et regardait furtivement les pieds du Pape cachés par les plis de sa soutane. Léon XII eut pitié de son embarras et daigna soulever un peu sa robe, pour lui prouver que le Souverain Pontife avait un pied comme tout le monde.

Mon Anglais, sa fille et sa gouvernante étaient dans la jubilation; à Naples, ils avaient crié contre le roi *Bomba;* à Rome, ils se réjouissaient d'avoir renversé le roi *Pio*.

— Plus de Pape, s'écriaient-ils, plus de papisme! c'en est donc fait. L'Italie est à nous! A quoi je leur répondais : — *Pazienza! vediamo un poco!* le Pape a la vie dure!

Pendant plusieurs jours, je les promenai dans Rome à quatre chevaux, comme des cardinaux, ou plutôt à la place des cardinaux, puisqu'en ce temps-là il n'y en avait plus.

Enfin nous partons pour Lorette. A peine arrivés à Città Castellana, la gouvernante déclare qu'elle ne veut pas se coucher avant que je ne lui aie montré les ruines de l'école des Falisques.

— *Chè diavolo è questo?*

— Quoi! me dit-elle, vous êtes Romain, vous prétendez descendre de Régulus, et vous ignorez un des faits les plus dramatiques de l'histoire romaine, un fait qui s'est passé ici même, à *Falerii*, aujourd'hui Città Castellana!

— Eh bien, qu'est-ce que c'est?

— *Falerii* était la capitale des Falisques; le maître d'école de ce peuple eut l'infamie de trahir sa patrie et de livrer ses *pupils* en otage

au général romain. Quelle horreur! ce misérable a déshonoré notre profession.

— Et pourquoi alors voulez-vous voir ces ruines, qui vous rappelleront cette horreur?

— Les horreurs me plaisent.

Pour m'en débarrasser, je la menai voir les restes d'un vieux four démoli au coin de la rue voisine; elle a pris cela pieusement pour un débris de l'école où ce digne professeur fouettait les petits Falisques.

A Terni, ce fut une autre fantaisie. J'ai conduit dans ma vie bien des *forestieri* (étrangers) extravagants. J'ai remarqué que les Français se passionnent en général pour les points de vue, les Allemands pour les bibliothèques, les Russes pour les tableaux, les Espagnols pour les ruines; quant aux Anglais, ils ont à la fois toutes les manies des autres nations, et y ajoutent les leurs propres. Croiriez-vous que j'ai vu à Ferrare un Anglais qui s'est fait enfermer, pour son argent, une nuit dans la prison du Tasse, une autre nuit dans le cachot de Parisina (1)?

Le curé anglican que je menais à Lorette

(1) J'ai vérifié moi-même, à Ferrare, cette assertion d'Angelo. Les gardiens des deux célèbres prisons m'ont assuré que le fait était parfaitement vrai. L'Anglais passa ces deux nuits à déclamer les vers du Tasse et de Byron. Un des gardiens me disait en haussant les épaules : *Brutta cosà, signor!*

avait un autre goût : c'était celui de voir tomber l'eau. On dit cependant qu'ils ont souvent ce plaisir en Angleterre, et qu'ils tirent le canon, en signe de réjouissance, quand par hasard le soleil se montre chez eux. Mais il faut vous dire que ce n'était pas la pluie qu'aimait tant mon *Inglese*, c'étaient les cascades. La gouvernante me dit qu'il avait parcouru les cinq parties du monde, à la recherche des belles chutes d'eau, et toujours dans la saison pluvieuse, afin de les voir dans toute leur beauté. Mais ce qui fait grand honneur à notre Italie, c'est qu'il avouait que la cascade de Terni lui paraissait supérieure à toutes celles qu'il avait vues. Elle était son objet de comparaison ; il y revenait tous les ans avec un nouveau plaisir, malgré les rhumatismes qu'il avait gagnés à voir partout des chutes d'eau.

Il me fit rester trois jours à Terni, et il passa tout son temps devant la cascade, dans un bon fauteuil, les pieds enveloppés de fourrures, et le reste du corps emmaillotté dans un grand manteau, pour se mettre à l'abri de l'épaisse rosée qui rejaillissait autour de lui. Il était dans l'extase de voir tomber autant d'eau : je n'ai jamais vu de *gentiluomo* plus *humide*.

III

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine ?...
Hélas ! hélas ! tu n'as rien vu.
Oh ! comme on dit, temps dépourvu
De poésie !
Ces grands chemins sûrs nuit et jour,
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie.

Alfred DE MUSSET.

En traversant les Apennins, voilà Éva qui me demande de sa plus jolie voix s'il y a quelque espoir d'être arrêté par des brigands dans ces montagnes.

— Ne craignez rien, *madamigella :* depuis des années je parcours jour et nuit les Marches et l'Ombrie, et je n'ai pas vu l'ombre d'un seul brigand : soyez-en sûre, vous n'en trouverez que dans les récits des voyageurs. (Il y a maintenant des brigands dans ces beaux pays : c'est depuis que les Piémontais y sont entrés. Mais fermons la parenthèse, et rendons la parole à Angelo.)

Je croyais, continua-t-il, faire plaisir à Éva

en la rassurant à ce sujet. Pas du tout. Elle se plaignit hautement à son père de ce que je lui enlevais une de ses plus chères illusions.

— N'est-ce pas, mon père, nous nous faisions une fête de rencontrer ces brigands italiens que l'on dit être si *galantuomini?* Quelle joie d'être arrêtée, et puis de raconter à mes amies d'Angleterre mes aventures dans les Apennins !

L'Anglais, qui était toujours de l'avis de sa fille déclara, de son côté, qu'il payerait fort cher le plaisir de voir des brigands.

Cela me fit rêver sur mon siége. Le diable, qui ne dort jamais, me soufflait de mauvaises pensées. Pourquoi, me disait-il, ne les sers-tu pas à leur goût? J'eus la faiblesse de l'écouter, et vous savez notre proverbe : *Chi a mangiato il diavolo, mangia anche le corne* (1). Avouez aussi, *signor*, que la tentation était forte. A-t-on jamais vu des gens, comme ces Anglais, qui voulaient à toute force être volés?

Bref, j'eus le tort de parler de tout cela à un mien compère, nommé Piétro, qui habite ces montagnes. Il m'engagea fortement à profiter de l'occasion, et, sans attendre mon consentement, il courut se déguiser en brigand tant bien

(1) On ne mange pas le diable sans en avaler les cornes.

que mal, et s'en vint nous arrêter à lui tout seul, dans ce même défilé de Serravalle que je vous ai fait remarquer tout à l'heure. Il ajusta fièrement la tête de mes chevaux avec le bout d'une vieille escopette sans poudre et sans chien.

À cette rencontre, grand tumulte parmi mes voyageurs; la gouvernante pousse les hauts cris, l'Anglais lui-même est fort ému et fait semblant de chercher des pistolets qu'il n'a pas; mais ce qui était charmant, c'était de voir Éva, pleine de courage et de gaieté à la vue de son rêve réalisé. Mon compère les fait tous descendre de voiture et mettre le visage contre terre, *faccia a terra*. Éva, élevant un peu sa jolie tête, me fit signe et me dit tout bas : « Bon Régulus, ce brigand a une jolie tournure! s'il me laissait le temps de le dessiner sur mon album, rien ne manquerait à ma félicité. »

J'avais peine à ne pas étouffer de rire; je dis un mot à l'oreille de mon compère, qui se prêta complaisamment au désir de la *signora;* il lui permit de se relever, de s'asseoir sur une roche, et de le dessiner tout à son aise, tandis qu'il se drapait dans son manteau comme un Troyen.

Milordo voulut aussi relever la tête, mais il reçut un bon coup de crosse d'escopette qui lo

fit remettre à plat-ventre à côté de son gros valet de chambre. Je profitai de l'occasion pour distribuer de mon côté quelques vigoureuses bourrades à la gouvernante à demi évanouie. Du reste, mon compère les dévalisa très-honnêtement : il prit seulement leur argent et laissa tout ce qui pouvait leur être utile en voyage. En s'enfuyant, il voulut me donner ma part, mais je la refusai; j'avais déjà des remords de ce que je lui avais laissé faire.

Le père et la fille remontèrent en voiture, très-satisfaits de cette rencontre. Éva ouvrait souvent son album et me disait, en me montrant le portrait de Piétro :

« Salvator Rosa a fait ainsi ses plus beaux tableaux au milieu des brigands; quel plaisir, de retour à Londres, de montrer cet album à mes amies! Je ferai semblant de passer ce feuillet. « Quel est ce croquis que vous oubliez? me di- « ront-elles. — Oh! ce n'est rien; c'est le por- « trait d'un fameux bandit qui nous a dévalisés « dans une gorge des Apennins. — Quoi! vous « avez été arrêtés! » Et il faudra leur raconter mes aventures! »

Éva disait tout cela avec tant de grâce et de gaieté! Les volés étaient plus contents que les voleurs. Pour ma part, je devenais de plus en

plus triste à mesure que nous approchions de Lorette. Depuis longtemps, j'avais promis à la Madone de ne jamais passer *chez elle* sans faire mes dévotions. A peine arrivé à la *Santa-Casa*, j'allai, bourrelé de remords, me jeter aux pieds du grand pénitencier, pour lui faire ma confession. Il me fit sentir la gravité de mon péché. J'alléguai vainement le proverbe : Qui vole un *Inglese* n'est qu'un demi-voleur, qui vole un *Piémontese* est presque toujours sûr de reprendre ce qui lui appartient. J'eus beau observer que mes voyageurs m'avaient témoigné le désir d'être dépouillés, et qu'ils en étaient plus joyeux que moi ; le saint homme me déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de rentrer en grâce auprès de Dieu : c'était de restituer son argent à l'Anglais. Mais comment faire? j'avais refusé ma part du butin, et Piétro avait tout emporté. Heureusement j'eus la bonne chance de trouver mon compère sur la grande place de Lorette ; il allait à Ancône offrir l'or anglais à un banquier juif. Je le pris à part, et je le prêchai si bien, en face de la maison de la Madone, qu'il s'attendrit et me rendit tout l'argent, que je m'empressai de porter au vieil *Inglese*.

Je trouvai le père et la fille en train de déjeuner à l'auberge de la *Campana* (de la Cloche.)

Je leur confessai mon péché, en déposant l'argent sur la table.

— Que veut dire cela, s'écria *Milordo* en colère, homme stupide? Il fallait me voler sans me le dire. As-tu bien le cœur de priver ma fille du plaisir de se croire arrêtée par de véritables brigands?

Éva était encore plus furieuse que son père.

— Misérable! sais-tu le mal que tu m'as fait? Tu m'as dépouillée d'une *impression* de voyage qui m'était plus précieuse que tout l'argent qu'on nous avait pris; tu arraches une des pages les plus curieuses de mon journal de voyage. Je n'ai plus qu'à déchirer en mille pièces ce dessin que j'avais esquissé d'après ton infâme compère, qui n'est plus pour moi qu'un brigand de comédie... Va, tu ne comprends rien à la poésie de ton métier; tu nous couvres de ridicule et tu me fais un affreux chagrin!

Je vis des larmes de dépit rouler dans ses yeux bleu de ciel; j'en fus attendri, et j'eus presque regret de la chagriner ainsi; mais il faut songer au salut de son âme : *Beato il corpo che per l'anima lavora* (1).

Mais comment vous exprimer le *crescendo* de

(1) Heureux le corps qui travaille pour l'âme!

la colère de l'*Inglese*, qui, tout en essuyant les yeux de sa fille, me jetait au nez l'argent que je lui restituais.

— *Birbante !* je t'aurais donné le triple de cette somme pour ne rien dire et ne pas faire pleurer mon enfant!

— Ah ! *signor*, ce n'est pas la bonne volonté qui manquait à mon compère et à moi, mais c'est le père pénitencier qui...

— Au diable la confession et les confesseurs! Voilà donc à quoi ils servent! Eh bien, mon brave, laisse-là une bonne fois le pape et le papisme; tu le vois bien, ta maudite religion ne sert qu'à troubler ta conscience et à te priver d'un gain honnête et bien gagné... Profite de cette occasion pour embrasser, sous ma direction, le *pur Évangile*.

Je fis un geste négatif, accompagné d'un grand signe de croix, ce qui exaspéra le curé anglais.

— Va, tu n'es qu'un poltron que la peur de l'enfer fait trembler, et tu oses porter le nom de Régulus ! Est-ce que ton ancêtre, le général romain, allait à la messe? Il est mort en brave, sans prêtre et sans confession.

— Tant pis pour lui, *signor;* mais moi, je vous déclare à la fin que je ne veux plus des-

cendre d'un païen tel que ce général-là; mes parents étaient tous vieux chrétiens, sans mélange de sang juif ni carthaginois.....

— C'est assez, *malandrino!* Et moi, à mon tour, je ne veux plus de tes services. J'avais retenu ta voiture et tes chevaux jusqu'à Padoue ; je te payerai le prix convenu, mais tu ne me conduiras que jusqu'à Ancône, où je préfère m'embarquer pour Venise plutôt que de rester plus longtemps dans ton maudit véhicule!

— *Va bene, signor*, cela m'arrange autant que vous. Je sais que vous adorez l'eau ; vous préférez une barque à mon *legno*, prenez garde que la mer ne se charge de votre cercueil. Pour moi, je suis le conseil d'un ancien qui m'a dit : *Loda il mare e tienti alla terra* (1).

Et comme il refusait de reprendre l'argent que je lui restituais, je le jetai par la fenêtre aux mendiants de Lorette attroupés devant l'hôtel, en leur criant : Voilà ce que le curé anglais vous donne, afin que vous priiez la Madone pour lui !

Ils poussèrent un cri immense de *Evviva la Madonna!* tandis que l'Anglais furieux se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre.

(1) Vante la mer et tiens-t'en à la terre.

Le lendemain, je repartis avec mes voyageurs ; nous ne nous dîmes pas un mot de Lorette à Ancône, et je maintins si bien la gouvernante par mes regards menaçants, qu'elle n'osa souffler ni ouvrir devant moi ses maudits *libretti*. Éva était sérieuse et pensive au fond de la voiture. Je riais *sotto baffi* (1) de voir, par la portière, l'air renfrogné de *milordo;* il me rappelait la farce de *Pulcinella* (Polichinelle) enragé de ne pouvoir aller en prison.

— Qu'est-ce que cela ? dis-je en interrompant Angelo, dont les récits m'amusaient et que j'excitais à faire des digressions.

— Votre Excellence n'a donc pas vu à Naples le théâtre de *Pulcinella* ? c'est une de ses meilleures pièces. Voici le *libretto*. *Pulcinella* est amoureux fou de la fille du geôlier du château de l'Œuf, à Naples, et il veut à toute force se faire mettre en prison pour revoir la dame de ses pensées. Dans ce but, il s'avise de dévaliser le courrier de Rome ; mais ce courrier lui apporte justement la succession de son père, de façon que Pulcinella n'a fait que se voler lui-même ; il est acquitté par les juges, et ne va pas en prison. De désespoir, il prend une escopette,

(1) Je riais sous mes moustaches. Comme nous disons *rire dans sa barbe.*

s'embusque dans un défilé, entre Itri et Fondi, et tue le premier voyageur qui lui passe devant les yeux. Pour le coup, il se frotte les mains, il va aller en prison. Pas du tout, l'homme qu'il a tué est un fameux bandit dont la tête était mise à prix ; on compte à Pulcinella mille piastres, et il est porté en triomphe : il ne peut arriver à aller en prison. Tel me paraissait l'*Inglese*, désolé de n'avoir pu parvenir à se faire voler.

Débarqué à Ancône, il me paya ce qu'il me devait, mais sans la moindre *buona mano;* en revanche il m'adressa de nouvelles injures. Je perdis patience, et je lui envoyai pour adieu le souhait populaire en notre Italie : *Iddio te patafia* (1) !

IV

Vous êtes la voile
Du pauvre marin,
Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin.
Ave, Maria.

Pour se rendre d'Ancône à Venise, l'*Inglese*, qui aimait tant l'eau, nolisa une *péote* (2) ap-

(1) Que Dieu te donne une épitaphe! Le verbe *patafiare* vient de *epitafio*. De l'italien est venu peut-être notre dicton français : *Que le bon Dieu te patafiole!*

(2) Grosse barque vénitienne.

pelée *Venezia la Bella*, et dont le patron Orlandino était mon *compadre*.

— Je remarque, Angelo, lui dis-je en l'interrompant de nouveau, que vous avez force compères ; en voilà déjà trois que vous me citez.

— Et ce ne sont pas les seuls que je possède, signor ; voyez-vous, un *compadre* est comme un doigt de la main : j'en ai au moins un dans chaque ville où je passe, c'est indispensable. *Dunque*, mon *compadre* Orlandino, à son retour, raconta toute l'histoire à l'aubergiste de la *Campana*, à Lorette, lequel me l'a redite un mois après. La voici dans toute sa vérité.

Il avait été stipulé que l'*Inglese* serait seul dans la *péote*, avec sa fille et ses gens ; mais Orlandino, qui est un rusé Dalmate, avait logé en cachette six passagers à fond de cale, lesquels, une fois le navire en pleine mer, vinrent effrontément respirer l'air sur le pont. L'*Inglese* furieux voulut les faire jeter par-dessus le bord ; mais il fut bientôt distrait de sa colère par un événement plus important. On dit avec raison :

Chi si fida di greco
Non ha il cervel seco (1).

(1) Qui se fie au grec, n'a pas le cerveau sain.

Il faut surtout se défier du Grec sur mer et du Grec sur table (1). Voilà en effet que le vent de Grèce vient à souffler, et fait rage contre le navire; une tempête commence comme par enchantement dans le golfe de Venise : Dieu avait ses raisons pour cela. Malgré son amour pour l'eau, *milordo* ne savait plus que dire, en voyant les vagues s'amonceler, le vent contraire s'élever et pousser la *péote* contre les côtes escarpées d'Illyrie. Le patron n'était plus maître que de choisir l'endroit où il ferait échouer *Venezia la Bella*, et il demanda gravement à l'*Inglese* s'il aimait mieux que ce fût sur le sable ou sur le roc; l'insulaire exaspéré s'écria qu'il ne voulait échouer ni sur l'un ni sur l'autre.

— Il faut pourtant choisir, disait froidement Orlandino en mâchant sa cigarette.

— Oh ! si j'avais ici un pilote anglais !

— Croyez-vous qu'il connaîtrait mieux l'Adriatique que nous? c'est une mer perfide comme une Vénitienne.

La tempête augmentait rapidement.

— Oh! ma fille, s'écriait l'*Inglese*, que n'avons-nous gardé le *vetturino!* nous allons périr !

(1) *Greco in mare, greco in tavola.* C'est-à-dire : Il faut se défier du vent de Grèce en mer, et du vin grec à table.

— Mon père, dit Éva en l'embrassant, rappelez-vous qu'étant sur un bâtiment français, dans la traversée d'Alger à Marseille, nous faillîmes aussi périr dans le golfe de Lyon; l'équipage fit un vœu à Notre-Dame de la Garde, et nous fûmes sauvés.

— Il est vrai, dit le vieillard.

— Oh ! mais c'était une superstition papiste, observa la gouvernante.

— Qu'importe, dit Éva, si cette superstition nous donne une chance de salut ?

Et s'adressant à l'équipage, elle ajouta avec impatience et frayeur : Priez donc votre Madone !

Cet avis, donné par une hérétique, surprit tout le monde; ce fut un trait de lumière. Le patron abandonna le gouvernail qui s'était brisé dans ses mains, descendit dans la cabine, alluma un cierge devant la *Madonina* (1) et se mit à genoux devant elle, avec tout son monde et les passagers. Éva s'agenouilla aussi, malgré les observations de sa gouvernante qui remonta sur le pont pour ne pas être témoin de cette idolâtrie. L'*Inglese* resta debout, partagé entre la crainte de faire acte de papiste et le désir de

(1) Petite image de la sainte Vierge qui se trouve dans toutes les barques et les gondoles vénitiennes.

sauver sa fille à quelque prix que ce fût. On se mit à chanter l'*Ave maris stella*, et on fit tout haut un vœu solennel à Notre-Dame de Lorette.

A l'instant le vent change, et rejette en pleine mer *Venezia la Bella*, qui touchait déjà sur les rochers d'Illyrie; le temps redevient serein, et on voit en haut du mât comme une nuée lumineuse.

— *Miracolo*, *miracolo*, s'écrie l'équipage en se relevant avec transport, et en couvrant de baisers reconnaissants les pieds de la *Madonina*.

Éva se jette dans les bras de son père en s'écriant : Oui, c'est leur Vierge qui nous a sauvés !

Et le *vecchio*, pleurant de joie, n'eut rien à répondre; seule la gouvernante s'obstinait à répéter que c'était une jonglerie des matelots italiens, qui étaient bien capables d'inventer tout exprès une tempête pour faire valoir les talents de leur Madone.

Éva voulut aussitôt qu'on tournât la proue vers Ancône, d'où, à peine débarquée, elle partit pour Lorette avec tout l'équipage empressé d'accomplir son vœu.

Ce fut un beau spectacle, dont je ne pus pas

jouir, moi, car j'étais déjà retourné à Rome ; mais tout le monde vous dira, à Lorette, combien ce fut touchant de voir la jeune hérétique, un cierge à la main, entrer dans la *Santa-Casa*, suivie du patron et des matelots, tous pieds nus, la tête découverte, chantant l'*Ave maris stella*.

— Et le vieil Anglais ?

— Il suivait de loin sa fille en pleurant, et ne sachant trop ce qu'il faisait. La semaine suivante, l'évêque de Lorette reçut l'abjuration d'Éva, qui, avec la permission de son père, est devenue aussi bonne catholique que vous et moi. Sa gouvernante la quitta aussitôt, en déclarant qu'elle n'aurait jamais une *pupil* papiste.

Un mois après, comme je conduisais une famille française à Lorette, l'aubergiste de la *Campana* me conta cette histoire, et me dit qu'il m'attendait avec impatience pour me remettre un paquet laissé chez lui, à mon adresse, par la jeune Anglaise. J'ouvris de grands yeux ; l'hôte me conseilla d'ouvrir de préférence la boîte qu'il me présentait. Je me hâtai de le faire ; j'y trouvai cette *Madonina* que je fis bénir à la *Santa-Casa*, et qui, depuis lors, me protége dans mes voyages et éloigne de moi toutes les mauvaises pensées.

A ces mots, Angelo tira du coffre de son siége une boîte d'acajou, où il me fit voir une statuette en bronze de la sainte Vierge, avec cette inscription gravée sur le socle : *Ave maris stella*. Au fond de la boîte était collé un petit papier, où je lus ces mots, écrits d'une écriture anglaise fine et serrée :

Pel buono vetturino Angelo Attili,
Discendente de Regolo.
EVA.

— Ceci, dit Angelo en souriant, est du bon italien, du vrai langage chrétien ; mais voyez plus bas, il y a là deux lignes qu'on ne peut déchiffrer ; elles sont peut-être écrites par *Milordo* dans sa langue du diable.

Je regardai plus attentivement, et je vis que c'était, écrite en anglais, la célèbre réponse que Shakspeare prête à Hamlet :

There are more things in heaven and earth, Horatio,
Than are dreamt of in our philosophy (1).

Telle fut la confession que me fit Angelo Attili ; on trouvera peut-être ses scrupules un peu naïfs, en un temps ou l'on *s'annexe* si galam-

(1) Le ciel et la terre, Horatio, cachent plus de mystères que n'en rêve notre philosophie.

ment le bien d'autrui, sans remords, et sans avoir l'excuse du pauvre *vetturino*, qui savait que ses voyageurs ne demandaient pas mieux que d'être dépouillés par son complice.

L'ESPION FLAMAND

L'ESPION FLAMAND

Heden rood,
Morgen dood.
Aujourd'hui en fleur,
Demain en poussière.

(*Proverbe flamand.*)

I

Bruges est la ville la plus curieuse de la Belgique pour l'artiste et pour l'antiquaire; on se promène en plein moyen âge dans ses vieilles rues, devant ses maisons espagnoles, dans ses églises, et surtout à travers cet hôpital Saint-Jean qui garde, comme un trésor, la châsse de sainte Ursule et d'autres admirables peintures d'Hemling. Que de fois, en entendant le joyeux carillon de midi à la tour des Halles, j'ai répété ces vers charmants qu'un poëte contem-

porain écrivit un jour sur la vitre d'une fenêtre flamande :

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille, et s'accouple au Midi !
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques.

J'étais à Bruges avec un jeune peintre de mes amis, dans l'été de 1848. On voyageait peu pour son plaisir en cette année-là. Aussi étions-nous seuls à l'hôtel du *Singe vert*, un bon vieil hôtel tenu à l'ancienne mode flamande. L'hôte et ses filles nous choyaient comme leurs uniques voyageurs ; le *Singe vert* (c'est ainsi que nous nommions notre hôte par plaisanterie) présidait comme un patriarche à nos repas qu'il partageait, tandis que ses filles nous servaient. Après le souper, il ne manquait jamais de nous régaler de quelque histoire du pays ; en voici une, telle que je l'ai entendue au milieu d'un nuage de fumée, entre le pot de bière et le pot de tabac.

II

Quelque temps après la révolution belge, arriva à Bruges un jeune peintre de Munich, nommé Reinhold. Il ne comptait rester que deux jours dans cette ville, mais il s'y plut tellement qu'il y prolongea son séjour sans parler de la quitter. Le *Singe vert* attribuait naturellement au confortable de son hôtel le plaisir que le jeune étranger prenait à séjourner dans la vieille capitale de la Flandre occidentale.

Un matin, Reinhold, sa boîte de couleurs à la main, alla s'installer dans une certaine rue qui lui fournissait un cadre de tableau tout fait ; c'était près du canal, en face d'une vieille maison à pignon, qui avait si bien conservé le type d'architecture espagnole, que le peintre enthousiaste pouvait se croire facilement dans une rue de Tolède ou de Séville. Mais cette maison avait l'aspect morne et triste du visage d'un aveugle ; ses yeux, c'est-à-dire ses fenêtres, étaient fermés et ne s'ouvraient jamais à la lumière. Reinhold en éprouvait parfois de

l'impatience ; il lui semblait qu'il y avait là un mystère qui se dérobait obstinément à sa curiosité. Ce jour-là il fut agréablement surpris, en voyant qu'une des fenêtres du rez-de-chaussée était ouverte, et qu'il pouvait jeter un coup d'œil dans l'intérieur au moyen de l'espion flamand.

Savez-vous ce qu'on appelle en Flandre un *espion* ? C'est un miroir placé à l'extérieur d'une fenêtre, grâce auquel ceux qui sont assis en dedans peuvent voir ce qui se passe au dehors, sans avoir besoin de se mettre à la fenêtre. Ces miroirs sont montés sur des gonds ; on les avance et on les recule à volonté. Quand *l'espion* est à une fenêtre du rez-de-chaussée, il joue un double jeu ; il sert à montrer les passants aux gens de l'intérieur, et en même temps il permet, parfois, à ceux qui traversent la rue d'avoir le reflet d'une personne qui est près de la fenêtre. C'est ce qui arriva à notre jeune artiste allemand : l'espion complaisant lui fit entrevoir, dans son cadre brillant, une délicieuse figure de jeune fille. Elle était blonde avec des yeux noirs ; sa tête était recouverte de la mantille espagnole ; ses traits et son teint rappelaient le type castillan qui se conserve encore dans les Flandres. Cette charmante créature

semblait convalescente, et se penchait mélancoliquement pour respirer un bouquet de roses qu'elle tenait à la main,

Reinhold était en extase devant cette apparition, mais elle ne dura pas longtemps; une grosse main d'homme retira l'espion, et ferma brusquement la fenêtre et les volets.

Reinhold resta toute la matinée en observation; mais, ne voyant rien paraître, il s'en revint à midi à l'hôtel raconter son aventure au *Singe vert*, qu'il prit aussitôt pour confident.

— Ce que vous me dites là, répondit l'hôte, ne m'étonne pas; Bruges est célèbre par la beauté de ses femmes. Vous savez le proverbe latin sur nos villes de Belgique :

Nobilibus Bruxella viris, Antuerpia nummis,
Gandarum laqueis, formosis Bruga puellis,
Lovanium doctis, gaudet Melchinia stultis.

Bruxelles est fière de ses nobles, Anvers de ses riches, Gand de ses gens à pendre, Bruges de la beauté de ses jeunes filles, Louvain de ses savants et Malines de ses sots.

— Fort bien, mon cher hôte, reprit Reinhold; mais dites-moi bien vite quelle est la charmante personne qui habite dans cette vieille maison près du canal?

— La maison appartient à un riche Hollandais catholique nommé Van Voorst. C'est un original, grand amateur de tulipes et de ta-

bleaux. Il cultive les unes et restaure les autres; mais on dit que ses fleurs ont de plus vives couleurs que ses peintures.

— A-t-il une fille?

— Je ne sais pas.

— Oui, oui, mon père, s'écria une des jeunes filles du *Singe vert*; le gros Hollandais a, dit-on, une charmante fille qu'il ne laisse voir à personne, et qu'il tient sequestrée avec la jalousie d'un tuteur espagnol.

Reinhold retourna dans la soirée devant la maison mystérieuse, mais il en trouva toutes les fenêtres hermétiquement fermées. Il revint le lendemain sans plus de succès. Un instant seulement, vers midi, la fenêtre du rez-de-chaussée s'entr'ouvrit; l'espion était à son poste, et lui renvoya le reflet de la belle jeune fille; elle tenait à la main un nouveau bouquet de roses si fraîchement cueillies, que le peintre croyait en respirer les suaves émanations. Mais la grosse main jalouse poussa le volet, tout disparut, et la maison rentra dans le silence et dans l'obscurité.

III

— Mais, mon cher hôte, disait Reinhold d'une voix plaintive, ne pourriez-vous pas me donner un moyen de pénétrer dans cette maison?

Le *Singe vert* absorba coup sur coup trois bouffées de sa pipe, puis il répondit :

— Voici le moyen. Allez frapper à la porte, votre carton sous le bras, et dites que vous êtes un artiste qui désire visiter la galerie de *Mein Herr* Van Voórst.

Reinhold ne se le fit pas dire deux fois; il prit son chapeau et son carton, et courut tout d'une haleine jusqu'à la maison du canal. Il arriva si essoufflé, qu'il fut obligé de se reposer un instant avant de soulever le marteau de cuivre poli.

La porte s'ouvrit devant une grosse servante, une de ces Flamandes si laides et si bonnes, comme on en voit dans les kermesses de Téniers. Reinhold lui fit sa demande d'introduction d'un air si comiquement effaré, que Gretchen ne lui répondit d'abord que par un gros rire qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles.

« — Holà, Gretchen, que t'arrive-t-il? » dit une voix sonore. Et le Hollandais parut derrière la servante : c'était un homme de soixante ans, grand et gros, d'un aspect grave et triste.

Reinhold le salua assez gauchement, et lui dit qu'artiste en voyage, il ne voulait pas quitter Bruges avant d'avoir visité la célèbre galerie de M. Van Voorst.

Le compliment fit son effet ordinaire.

— Vous êtes Allemand, Monsieur? dit le Hollandais; j'aime les peintres de votre pays : ils ont régénéré l'art; entrez, mais avant de vous montrer mes tableaux, je vous ferai voir mes fleurs.

Et il l'entraîne dans son jardin et dans ses serres, qui étaient magnifiques. Il se pose en point d'exclamation devant la reine de ses tulipes, la *solitaire*, il la contemple, il l'admire; comme dit La Bruyère, Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus et qu'il donnera pour rien, quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Reinhold était distrait devant ces oignons adorés en Hollande comme ils l'étaient jadis en Égypte. Une collection de roses l'intéressa davantage, en lui rappelant le bouquet que l'espion lui avait fait

voir à la main de la jeune fille, et il se hasarda à dire :

— Ah! Monsieur, c'est sans doute ici que chaque matin mademoiselle votre fille vient cueillir...

— Ma fille! interrompit le Hollandais d'un ton sévère; qui vous a parlé de ma fille? Venez voir mes tableaux.

Reinhold fut introduit dans une galerie étroite et longue, entièrement obscure; à peine quelques furtifs rayons de soleil pouvaient-ils traverser les volets fermés, pour faire danser mille atomes dans leur poussière dorée.

Reinhold se frottait les yeux et se heurtait contre les meubles.

— Décidément, se dit-il, ce diable d'homme aime l'obscurité, et tient tout fermé chez lui, depuis sa fille jusqu'à ses peintures.

Enfin M. Van Voorst entr'ouvrit les volets d'une main avare, pour ne laisser pénétrer la lumière que successivement sur un chaos de toiles et de cadres entassés confusément le long des murs, et suspendus au plafond d'une manière si peu solide que Reinhold craignait à chaque instant d'en recevoir quelques-uns sur la tête. Il vit du premier coup d'œil que la plupart de ces tableaux n'étaient que d'affreuses

croûtes; mais, en vil flatteur qu'il était devenu, il trouva que toutes les vierges étaient des Raphaël, tous les portraits des Van Dyck, tous les paysages des Ruysdaël, tous les intérieurs des Rembrandt.

M. Van Voorst se frottait les mains avec satisfaction.

— Je vois, dit-il, que les Allemands sont des gens de goût. Croiriez-vous que j'ai vu ici des Français rire comme des fous? Tout est ici authentique, Monsieur; tous ces tableaux sont vieux et ont au moins deux cents ans, à l'exception de mon propre portrait que voici, et qui a été peint par un excellent artiste hollandais mort aujourd'hui.

— Votre portrait est admirable, s'écria Reinhold; mais n'avez-vous pas fait peindre aussi mademoiselle votre fille?

— Ma fille! qui donc me parle encore de ma fille? reprit Van Voorst d'un ton irrité.

Reinhold s'excusa de son mieux, et demanda humblement la permission de revenir visiter tant de chefs-d'œuvre.

— Inutile, Monsieur, reprit sèchement l'amateur, inutile, vous avez vu tout ce que je voulais vous faire voir. Je suis votre serviteur.

Et il mit le peintre à la porte de la façon la plus polie.

IV

Reinhold sortit désespéré et fit un grand tour dans la ville pour tâcher d'amortir son chagrin. Il entra dans l'église de Notre-Dame et s'arrêta devant le magnifique tombeau de Charles le Téméraire; il relut machinalement la devise du duc de Bourgogne gravée sur son mausolée : *Je l'ai empris, bien en avienne.*

— Eh bien! se dit le peintre, voilà un bon avis que me donne cette devise; j'irai jusqu'au bout de mon entreprise, qu'il m'en advienne bien ou mal.

Il alla conter son aventure au *Singe vert*, son confident et son conseiller.

— Ayez patience, lui dit l'autre; mais, comme dit le proverbe flamand, la patience est une herbe qui ne se trouve que dans le jardin des capucins. *Maer het patientie kruyt wast niet als in den hof van de capucienen.*

— Mon cher hôte, ne peut-on trouver ailleurs cette herbe-là?

— Oui, allez l'acheter au marché de la ville.

— Au marché?

— Oui, vous y trouverez la servante de Van Voorst; tâchez de la gagner et de vous faire donner entrée dans la maison.

Reinhold, tout en trouvant que ce moyen n'était pas des plus délicats, résolut de l'employer; il courut au marché. Il y reconnut aussitôt la grosse servante flamande en train d'acheter les provisions de la maison avec ce soin minutieux qui a fait naître cet adage brugeois : *Qui vend n'a besoin que d'un œil; qui achète doit en avoir cent.* Il la laissa compléter ses provisions, et ne l'aborda que lorsqu'elle fut en route pour revenir, la tête surchargée d'une lourde couronne de choux et de carottes, et les bras ployant sous le poids de deux paniers si lourds, qu'elle ne pouvait, du moins en ce moment, en faire danser les anses.

— Bonjour, mademoiselle Gretchen, dit Reinhold du ton le plus galant; comment allez-vous et comment va votre charmante maîtresse? Elle s'occupe de fleurs, et vous de légumes; c'est mêler l'utile à l'agréable.

A ce compliment germanique, Gretchen se mit à rire si fort, que sa couronne potagère faillit choir de sa tête, et qu'elle fut obligée de mettre

bas ses deux paniers, pour mieux se tenir les côtes.

Le peintre ne put en tirer autre chose, et s'en revint tout furieux. Le *Singe vert* se moqua de lui.

— N'avez-vous pas deviné, dit-il, que cette femme ne sait que le flamand et n'a pas compris un mot de ce que vous lui disiez? Il fallait lui donner de l'argent, c'est la langue universelle.

Reinhold répondit qu'il avait un projet meilleur. Il alla s'installer de nouveau dans la rue du canal avec son attirail de peinture, et se mit à esquisser un petit tableau qui représentait un coin de la rue, la maison de Van Voorst, la fenêtre ouverte, l'espion à son poste et reflétant la figure de la jeune fille.

Il en était à sa seconde journée de travail lorsque le Hollandais, sortant de sa maison, alla droit à lui et lui demanda brusquement ce qu'il faisait là. Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le tableau que son humeur s'adoucit :

— Ce que vous faites là, dit-il, est fort bien, jeune homme ; vous avez vraiment du talent.

— Ah ! Monsieur, c'est bien peu de chose ; si je pouvais entrevoir seulement mademoiselle votre fille à la fenêtre comme modèle, je pourrais peut-être...

— Bon, bon, je vois que vous joignez la modestie au talent ; vous pourriez prendre la devise du grand peintre brugeois Van Eyck : *Als ikh kan*, Comme je puis.

— Ah ! Monsieur, pourrais-je espérer de voir...?

— J'ai toujours aimé la peinture allemande ; avez-vous d'autres esquisses à me montrer ?

— J'ai plusieurs cartons qui en sont pleins.

— Eh bien, apportez-les ; ce soir nous examinerons tout cela en prenant le thé. En attendant, je m'empare de ce petit tableau qui est charmant ; voulez-vous me le donner?

— Il est à vous, Monsieur, je suis trop heureux...

Le Batave prit le tableau et tourna brusquement le dos à Reinhold, qui s'en alla tout ravi.

Le soir il prit un commissionnaire qu'il chargea de tout son bagage pittoresque, et arriva ainsi à la maison de Van Voorst. La porte lui fut ouverte par la grosse Gretchen, qui se mit à rire en le voyant.

— Au diable la Flamande ! se dit le peintre ; elle rit toujours au lieu de parler.

Le Hollandais le reçut dans sa galerie de tableaux aussi faiblement éclairée la nuit que le jour. On prit le thé, on alluma les pipes, puis on

examina les cartons du jeune peintre. Van Voorst ne tarissait pas en éloges ; Reinhold ne se sentait pas d'aise, lorsqu'en jetant par hasard les yeux dans un coin, il aperçut le petit tableau qu'il avait donné au vieillard, mutilé d'une façon singulière. On en avait enlevé la figure de la jeune fille, à la place de laquelle on ne voyait plus qu'un affreux trou. Le peintre ne put s'empêcher de s'écrier :

« Ah! Monsieur, pourquoi cette mutilation? Sans doute cette esquisse était bien indigne du modèle ; mais je n'avais pu la faire que de souvenir. Si vous me permettiez de revoir cette adorable figure que je n'ai fait qu'entrevoir... »

Van Voorst ne répondait rien et avait mis la main sur ses yeux. Alors Reinhold s'enhardit, et prit une grande résolution : il se jeta aux genoux du vieillard, et s'écria dans son enthousiasme allemand :

— Monsieur, daignez excuser ma précipitation ; je vous demande en mariage mademoiselle votre fille.

— Ma fille! répondit Van Voorst d'un air égaré ;... quelle fille?

— Celle que j'ai entrevue à la fenêtre par le moyen d'un espion. Quelle jolie invention, Monsieur, que ces espions flamands !...

— Ah! ah! vous avez donc vu ma fille Claire-Eugénie? n'est-ce pas qu'elle est charmante? Mais je dois vous prévenir que je ne lui donne pas de dot.

— Que m'importe? Monsieur; mon pinceau me rendra riche pour deux.

— Eh bien, faites venir vos papiers et le consentement de vos parents; et nous verrons.

— Mais ne pourrais-je pas présenter d'abord mes hommages à mademoiselle Van Voorst?

— Non, non, pas avant que toutes nos conditions ne soient arrêtées. C'est ma fille unique, Monsieur; elle ne quittera jamais ma maison; il faudra vous résoudre à y vivre avec elle jusqu'à ma mort.

— Je consens à tout, Monsieur, mais je désirerais...

— C'est bon, c'est bon, jeune homme, nous verrons, dit le Hollandais en reprenant sa mine sévère; et il mit brusquement Reinhold à la porte.

Le jeune peintre était si plein de joie, qu'il ne s'aperçut pas de l'impolitesse de celui qu'il considérait déjà comme son futur beau-père. Il conta son bonheur au *Singe vert*.

— Elle se nomme Claire-Eugénie; quel joli nom! disait Reinhold,

— Fort joli nom, dit le *Singe vert;* c'est celui de la fille de Philippe II, de la grande Infante qui a gouverné les Pays-Bas avec tant de sagesse.

— Mon cher hôte, que je suis heureux !

— N'allez pas si vite dans vos rêves de bonheur; comme dit le proverbe, la précipitation ne mène à bout de rien, sauf pour prendre les puces : *Geen dingen met haest, als vloeyen vangen.*

Reinhold écrivit à Munich, et vanta si éloquemment les richesses de Van Voorst et les vertus idéales de sa fille, qu'il obtint le consentement de ses parents et toutes les pièces nécessaires à son mariage. Il porta le tout au vieil Hollandais, qui, après un minutieux examen, le renvoya avec ces seuls mots :

— Demain, au carillon de midi, je vous présenterai à ma fille.

V

Reinhold ne dort pas de la nuit et ne mange point le matin, malgré les représentations du *Singe vert* qui l'engage à prendre des forces pour affronter cette terrible entrevue.

— Je n'ai jamais vu, dit-il, d'imagination plus échauffée que la vôtre, et je suis tenté de vous appliquer notre dicton : Qui a une tête de beurre ne doit pas s'approcher du four :

Die een hooft van boter heeft,
En wilt by geen oven komen.

Le peintre enthousiaste met une heure à faire sa toilette, et dans son trouble il est forcé d'avoir recours aux filles du *Singe vert* pour fixer convenablement le nœud de sa cravate blanche. Enfin il arrive le cœur palpitant à la maison Van Voorst. La vieille Gretchen lui ouvre en riant selon son habitude, et l'introduit dans la galerie où on le laisse seul une demi-heure, occupé à contenir son impatience. Van Voorst entre alors magnifiquement vêtu à la vieille mode hollandaise, avec la fraise et le pourpoint; on eût dit un portrait de Rembrandt descendu de son cadre. Il salue cérémonieusement Reinhold et lui dit : Vous êtes inexact, jeune homme : c'est un mauvais début pour entrer en ménage.

— Inexact, Monsieur, mais il est midi moins vingt-cinq minutes !

— Justement, l'inexactitude consiste à arriver aussi bien trop tôt que trop tard.

Après cette réprimande, il le fait asseoir et se met à lui parler de ses oignons de tulipes avec une impitoyable prolixité.

Enfin le carillon de midi résonne à la tour des Halles; au dernier coup, le vieillard se lève, prend Reinhold par la main et lui dit: « Je vais vous présenter à ma fille. « Au bout de la galerie, il le fait pénétrer dans un cabinet dont les volets étaient complétement fermés, selon l'usage de la maison. Van Voorst entr'ouvre un volet; Reinhold, qui était très-myope, entrevoit vaguement, au fond de la pièce, la ravissante jeune fille qui avait encore un bouquet à la main. Il s'élance vers elle et se trouve au pied d'un tableau: c'est un adorable portrait de femme, devant lequel le jeune peintre reste confondu de surprise, d'admiration et de regret.

— Oui, dit Van Voorst, d'une voix grave et triste, c'est ma fille, Claire-Eugénie, que j'ai perdue à vingt ans; elle fut peinte par un artiste hollandais, qui est mort aussitôt après avoir fait ce portrait.

— C'est un chef-d'œuvre inconnu, s'écria Reinhold en joignant les mains. Oh! Monsieur, quelle admirable personne devait être votre fille!...

Le vieillard, succombant à l'émotion de ce souvenir, tomba dans un fauteuil en versant des larmes et comme prêt à s'évanouir; Reinhold appela Gretchen qui accourut tout attendrie, en s'essuyant les yeux avec son tablier de cuisine.

— Ah! Monsieur, dit-elle à Reinhold, tout en faisant respirer des sels au vieillard, mon maître aime tant sa fille! Il chérit ce portrait comme si c'était une personne vivante, il l'a toujours près de lui; il le met à la fenêtre, il le met toujours à table, et, la nuit, il l'a auprès de son lit.

Van Voorst, revenu à lui, prit la main de Reinhold :

— Voulez-vous toujours ma fille?... lui dit-il en le regardant fixement.

— Oui, certainement, répondit le peintre, dont les yeux ne quittaient pas le portrait qui le fascinait.

— Je vous la donne, elle est à vous, mais elle ne me quittera jamais; vous resterez tous deux avec moi; jeune homme, j'aime votre personne et votre talent, je vous adopte pour mon fils et pour mon héritier; à ma mort vous aurez cette maison, toutes mes fleurs et tous mes tableaux; en attendant, vous êtes l'heu-

reux possesseur de Claire-Eugénie, à la seule condition que vous me la laisserez ici, et que vous ne vous marierez jamais à une autre femme.

VI

Telle est l'histoire que nous raconta le *Singe vert*. Il termina son récit par ces réflexions philosophiques :

— Messieurs, nous dit-il, vous me direz peut-être que ce fut là un mariage de folie, moi je prétends que ce fut un mariage de raison, surtout pour un artiste comme ce peintre allemand; doué d'une imagination si vive et toujours en quête d'un idéal impossible, que pouvait-il trouver de mieux qu'une femme en peinture qui resta pour lui toujours belle, jeune, fidèle, toujours souriante et de bonne humeur?

— Vous avez raison, mon cher hôte, lui dis-je, mais vous ne nous avez pas fini l'histoire de Reinhold. Sa femme lui a toujours été fidèle, je le crois aisément; mais lui, de son côté, lui a-t-il témoigné la même fidélité?

— J'en ai été témoin, reprit le *Singe vert*, moi qui suis resté jusqu'à la fin son confident et son ami. A la mort du vieux Van Voorst, Reinhold hérita de sa maison et de son amour passionné pour Claire-Eugénie : il passait de longues heures à contempler ce chef-d'œuvre et à le copier ; il appelait cela faire le portrait de sa femme. Il en était devenu jaloux au point de ne la montrer à personne, pas même à moi, qui ne l'ai jamais vue. Après cinq ans de cette union artistique, il arriva une nuit qu'un incendie effroyable brûla la maison Van Voorst avec tous ses tableaux. Reinhold exposa sa vie pour sauver Claire-Eugénie; mais, à son grand désespoir, il ne put réussir à l'arracher aux flammes. Couvert d'horribles brûlures, il mourut peu de temps après dans mes bras, en bon chrétien, et dans l'espérance de trouver enfin, dans le ciel, le vivant modèle de ce portrait qu'il avait tant aimé sur la terre.

BARMOUNTY MANOR

BARMOUNTY MANOR

I

A la fin d'une de ces journées d'été si belles et si vaporeuses quelquefois en Angleterre, une calèche de voyage roulait rapidement sur une des routes verdoyantes du comté de Sussex.

Il y avait dans cette voiture un homme d'environ trente ans, qui offrait tous les traits caractéristiques de cette belle race anglo-normande dont le type s'est conservé pur dans l'aristocratie britannique. Il avait à ses côtés une femme, jeune encore, qui faisait avec lui un contraste complet par sa beauté toute méridionale, assombrie cependant par une légère teinte de cette mélancolie qui semble être un fruit des tristes climats du Nord. Tous deux se tenaient par la main, et semblaient s'aimer encore comme des époux de la veille, quoiqu'ils ne fussent plus très-jeunes et qu'ils eussent au front ce pli grave et rêveur qui indique une hâ-

tive expérience des choses de la vie. On sentait, en les voyant, que leur affection mutuelle avait résisté à plus d'une épreuve, et qu'ils continueraient jusqu'au bout la route commencée en se donnant la main.

Un beau garçon de douze ans, qui était avec eux, se penchait sans cesse à la portière pour voir le pays, et s'informait avec une vivacité singulière si l'on arriverait bientôt à Barmounty Manor.

L'histoire de ces deux époux était simple et touchante.

Sir Henry Barmounty descendait d'une famille normande qui, comme celles des Percy, des Bagot et des Byron, avait pris sa part du sol anglais à la suite de Guillaume le Conquérant. Sous Henry VIII, le chef de cette famille, pour plaire au roi, quitta la religion de ses pères et embrassa la prétendue Réforme; en récompense de son apostasie, il obtint les riches dépouilles d'un monastère voisin qu'il transforma en château (1), et dont il fit sa résidence sous le

(1) Dernièrement M. Disraëli faisait observer qu'en Angleterre la propriété dont l'Etat a dépouillé l'Eglise a été donnée « par des despotes et des tyrans à leurs favoris, et a contri- « bué ainsi à fonder des familles puissantes, qui, en vertu « de la possession de cette espèce de propriété, et non pas à « cause d'aucuns services rendus au public, ont eu une grande « part au gouvernement du pays, à son pouvoir et à son pa-

nom de Barmounty Manor. Les descendants de sir Bertram conservèrent la nouvelle croyance qu'il avait adoptée, et sir Henry fut élevé dans les principes de la religion anglicane. Son père, lord Barmounty, était un homme plein d'orgueil et d'ambition, qui avait rêvé pour son fils les plus hautes positions politiques de son pays. Sir Henry en paraissait digne non moins par sa capacité que par sa naissance. Il était d'une nature grave et réfléchie, et avait fait à Oxford de profondes études. A sa sortie de l'université, il partit pour faire son tour classique sur le continent.

Il se plut surtout en Italie, et s'arrêta longtemps à Rome; mais c'est là que l'attendait un événement qu'il n'avait pas prévu dans ses projets de voyage.

L'aspect de Rome le séduisit d'abord, comme il séduit tous les étrangers par la majestueuse tristesse de ses ruines. Il commença par ad-

« tronage. » C'est bien cela, en effet, qui explique le changement de religion. Henri VIII, en montant sur le trône, trouva la noblesse anglaise composée de cinquante pairs du royaume. Il la *doubla* avec les biens des monastères; et c'est là l'origine des grandes familles whigs, dont celle des Russell est une des mieux dotées. C'est cette noblesse de rats d'église qui a été le pilier du protestantisme chez nous, et c'est dans ses rangs que se sont trouvés nos persécuteurs les plus acharnés. *Natura est generis humani odisse quem læsisse.* (Georges Wigley.)

mirer la ville des Césars, et il finit par aimer la ville de Saint-Pierre.

Les admirables solennités de la semaine sainte, auxquelles il assista, le touchèrent profondément; le jour de Pâques, la bénédiction de Pie IX lui porta bonheur. Comme d'autres Anglais protestants, il suivit les conférences que Mgr Manning faisait à ses compatriotes dans une des églises de Rome, Saint-André *delle fratte*, et son anglicanisme en fut fort ébranlé. Déjà ses études et ses réflexions l'avaient fait pencher en secret vers le catholicisme. A Rome, il étudia de nouveau le christianisme au pied du Colisée et du Vatican, surtout dans les Catacombes, sur les lieux mêmes de son martyre et de son triomphe, et l'esprit sincère et droit du jeune homme finit par conclure qu'il n'y avait de christianisme complet que dans la religion catholique. Touché par le cœur et éclairé par l'esprit, il se décida sans plus hésiter à se convertir dans la capitale même du monde chrétien.

Plusieurs causes concoururent à le fortifier dans cette résolution.

Pour éviter le tumulte et l'ennui des grands hôtels de Rome, il s'était logé chez un vieux graveur en camées qui avait un petit apparte-

ment sur la place d'Espagne. L'artiste romain, homme grave et pieux, vivait obscurément de son travail, dans lequel il était aidé par sa jeune fille, nommée Gemma. Il avait un frère qui venait souvent le visiter : c'était un saint prêtre, appelé dom Ludovico, dont l'exemple et les entretiens furent très-utiles aux nouveaux projets du jeune Anglais. Il est permis de croire que la fille du vieux graveur eut aussi sa part d'influence dans cette conversion. Gemma méritait son nom : c'était une véritable *perle* de grâce et de bonté; elle avait la beauté, la franchise et la dignité native d'une jeune Romaine; sa piété était vive et douce, et son amour filial n'avait pas de bornes. Elle aidait avec succès le vieux graveur dans les travaux artistiques qui les faisaient vivre tous deux; elle avait même plus de talent que son père, et les camées gravés de sa main étaient de vrais petits chefs-d'œuvre fort recherchés par les étrangers qui fréquentaient Rome à cette époque. Gemma vivait ainsi satisfaite de son sort, et ne sortait jamais que pour aller à l'église avec son père ou son oncle.

Sir Henry s'était vivement intéressé à ce petit intérieur si calme et si heureux, parce qu'il était sanctifié par la prière et le travail. Au

retour d'une excursion dans la campagne de Rome, il tomba malade fort sérieusement. Il fut soigné comme un fils et un frère par le vieux graveur et par Gemma. Dom Ludovico vint souvent le voir et s'entretenir avec lui de pensées religieuses.

Une nuit, au milieu d'une crise violente, sir Henry fit le vœu solennel de se faire catholique, si Dieu lui rendait la santé. Gemma, qui était seule au pied de son lit quand elle entendit ce vœu, en pleura de joie et d'attendrissement et ne douta plus du rétablissement du malade ; la naïve enfant, sans s'en douter, aimait le jeune étranger, et se réjouissait d'une conversion qui allait le réunir à elle par la communauté de foi et d'espérance.

A peine convalescent, sir Henry écrivit à son père une lettre tendre et respectueuse dans laquelle il lui expliquait, avec calme et fermeté, son irrévocable résolution et les sérieux motifs de son retour à une foi qui avait été celle de ses premiers ancêtres. Il disait qu'il avait considéré sa conversion comme une affaire entre lui et sa conscience, dont il n'avait de compte à rendre qu'à Dieu, et que c'était pour cela qu'il n'avait demandé ni l'avis ni l'autorisation de son père. Mais il ajoutait qu'il avait un autre projet pour

lequel il savait qu'il était de son devoir de consulter son père et de solliciter son consentement. C'était pour son mariage avec Gemma. Il raconta comment il était venu à aimer cette jeune fille, il détailla toutes ses qualités sérieuses, et il conjura son père de lui permettre de l'épouser et de l'amener à Barmounty Manor.

Lord Barmounty était un de ces anglicans d'autant plus opiniâtres, qu'ils considèrent leur religion comme un moyen politique et une garantie constitutionnelle. La lettre de sir Henry le jeta dans une violente colère. A cette époque, les catholiques ne pouvaient pas encore entrer au parlement, et le vieux lord croyait voir à jamais perdu l'avenir politique de son fils. Il lui fit répondre qu'en se faisant catholique, il allait renier du même coup son père et sa patrie, et que tous deux le reniaient à leur tour; qu'il pouvait désormais faire ce qu'il voudrait et épouser qui bon lui semblerait. Le vieux lord finissait par défendre à son fils de reparaître devant lui, et lui assignait pour vivre une pension viagère qui était de la pauvreté en comparaison de ce que sir Henry était en droit d'espérer d'un père aussi opulent. Mais ce qui toucha seulement le cœur du noble jeune homme, ce

furent la colère et le chagrin que son père ressentait de sa résolution; mais elle était inébranlable, parce que sa conscience et sa raison la lui commandaient également.

Ce fut donc d'un cœur ferme et décidé qu'assisté de dom Ludovico, il fit une abjuration solennelle dans l'église du séminaire anglais de Saint-Thomas de Cantorbéry.

Le lendemain, il alla demander au vieux graveur la main de Gemma, en lui racontant sa rupture avec son père et en ajoutant qu'il n'était plus le riche Anglais qui avait été son hôte, mais un pauvre exilé sans ressources.

« Oh! tant mieux! s'écria Gemma avec sa vivacité italienne; on aurait dit que je l'aimais par intérêt. »

Peu de temps après ce mariage, le vieux graveur mourut, plein de consolation de laisser un protecteur à sa fille. Sir Henry et sa femme vécurent paisiblement à Rome, dans la petite maison de la place d'Espagne; Gemma continuait à graver des camées autant par goût que par nécessité. Sir Henry, de plus en plus charmé de la grâce et de la bonté de sa femme, se plut à embellir son esprit et à refaire son éducation. Bientôt ils eurent un fils, qui devint leur espérance et leur consolation et auquel ils don-

nèrent le nom de Georges, qui était celui de son grand-père, lord Barmounty.

Sir Henry avait une sœur qui, devenue veuve, s'était retirée chez son père avec son unique enfant. C'était cette sœur, nommée lady Gloomering, qui lui donnait de temps en temps des nouvelles de Barmounty Manor; mais, dans son orgueil protestant et sa fierté aristocratique, lady Gloomering avait hautement désapprouvé la conversion et le mariage de son frère, et elle se plaisait à s'appesantir dans ses lettres sur le malheur de ceux qui abandonnent la foi de leurs pères, sans vouloir se rappeler que sir Henry n'avait fait que revenir à l'antique religion de sa famille.

Il y avait plus de douze ans que sir Henry était marié et qu'il vivait à Rome dans une obscure et paisible retraite, partageant son temps entre les douceurs du foyer domestique, l'éducation de son fils et l'étude passionnée des arts et de la littérature italienne.

Un jour sa sœur lui écrivit que son père, devenu vieux et infirme, semblait s'être relâché de sa première rigueur à son égard, qu'il avait parlé plusieurs fois de son fils, et qu'il ne serait pas éloigné peut-être de le recevoir en qualité d'*enfant prodigue*. A cet espoir, le premier qu'il

eût encore reçu, sir Henry poussa un cri de joie; l'amour filial et l'amour de la patrie se réveillèrent avec force dans son cœur, il résolut de partir aussitôt avec sa femme et son enfant. Gemma s'effrayait de quitter l'Italie pour aller dans un pays hérétique où elle pressentait qu'il n'y aurait pas de bonheur pour elle; mais elle n'en témoigna rien et voulut paraître heureuse d'une nouvelle qui rendait son mari si heureux. Ils se hâtèrent de se mettre en route avec leur jeune fils, et c'est ainsi que nous les avons rencontrés sur la route de Barmounty Manor.

II

Comme nous l'avons dit, le jeune Georges était fort impatient d'arriver au château de ses aïeux, dans les merveilles duquel il avait été bercé par un vieux serviteur qui avait suivi son père dans ses voyages.

Chaque question naïve de l'enfant faisait monter un mélancolique sourire aux lèvres de sir Henry, qui sentait mille doux souvenirs de jeunesse se réveiller dans son cœur à mesure qu'il approchait du manoir paternel. Il essayait

de faire part de ses sentiments à Gemma, qui les comprenait sans pouvoir les partager. Si son mari était heureux de revoir sa patrie, elle était triste de quitter la sienne ; fille du soleil, accoutumée aux libres allures de la vie italienne, elle se sentait déjà froid au cœur dans ce pays si triste de climat et si roide d'habitudes et de mœurs.

Enfin, la voiture roula sur les allées sablées du parc, et Georges se précipita à la portière pour voir plus vite l'antique demeure de ses ancêtres.

Barmounty Manor était une ancienne abbaye, comme nous l'avons dit, et il avait gardé en partie son caractère monastique ; les cloîtres subsistaient encore à l'état de ruines pittoresques, et la chapelle gothique, d'un goût exquis, avait été conservée pour servir au culte anglican. Le reste de l'édifice avait été complétement transformé en manoir féodal.

Sir Henry s'étonnait de voir que leur arrivée n'excitait aucun mouvement dans le château, et il se sentit pris d'une affreuse inquiétude lorsqu'en sautant hors de la voiture, il vit paraître sur le perron une femme en grand deuil.

— Ma sœur ! s'écria-t-il en lui tendant les bras.

— Mon frère, répondit lady Gloomering, vous arrivez trop tard : votre père est mort hier soir.

Sir Henry resta un instant anéanti sous le poids de cette triste nouvelle.

— M'a-t-il demandé au moins? s'est-il souvenu de moi?

— Il n'a pas parlé de son fils depuis le jour où je vous ai écrit, et il est mort en bénissant seulement sa fille et sa petite-fille.

Et lady Gloomering montra du geste une jolie petite Anglaise de huit à neuf ans qui examinait avec curiosité un oncle, une tante, un cousin, qui étaient pour elle des étrangers dont elle avait à peine entendu parler.

Après avoir remis sa femme et son fils aux soins de sa sœur, sir Henry demanda à voir son père.

Le vieux lord était exposé dans la grande salle du château, entouré des portraits et des armures de ses aïeux, dont la pieuse devise se lisait encore sur les lambris comme un dernier signe d'espérance : *En Dieu est tout*,

IN GOD IS ALL.

Sir Henry, le cœur navré de douleur et les

yeux pleins de larmes, s'agenouilla et pria longtemps aux pieds de son père, en contemplant avec tristesse et respect cette froide et hautaine figure où la main de la mort avait sculpté, comme sur un marbre, l'expression d'orgueil et d'opiniâtreté qui l'avait toujours animée pendant la vie.

Le lendemain eut lieu l'enterrement du vieux lord, pendant lequel sir Henry et Gemma regrettèrent profondément l'absence des cérémonies catholiques, qui donnent à la mort tant d'espérance et de consolation.

Un des meilleurs tableaux de David Wilkie, le Teniers écossais, est la *Lecture du Testament*. Le peintre a exprimé avec esprit et finesse les différentes émotions qui passionnent ses divers personnages; mais si Wilkie eût été appelé à peindre la scène domestique qui se passa ce soir-là à Barmounty Manor, il n'aurait eu à reproduire qu'une teinte uniforme de vraie tristesse également répandue sur tous les visages. Lady Gloomering aimait beaucoup son père et était profondément affligée; sir Henry montrait une douleur qui ressemblait à du désespoir, et Gemma, comme un miroir fidèle, reflétait sur son doux visage la tristesse de son mari. Il n'y avait que les deux enfants dont la contenance

exprimait plutôt l'étonnement que le chagrin, et qui, vêtus en grand deuil et placés l'un près de l'autre, se regardaient et s'examinaient avec une naïve curiosité.

On commença la lecture des dernières volontés du défunt.

Lord Barmounty, au début de son testament, révélait l'intention qu'il avait eue de déshériter complétement son fils en punition de son mariage et de sa conversion; mais, voulant donner au coupable, comme il l'appelait, le temps de se repentir et de revenir à de meilleurs sentiments, il ordonnait à sir Henry d'habiter pendant un an Barmounty Manor avec sa femme et son fils, pour prendre le temps de réfléchir et de bien voir tout ce qu'il perdrait à rester catholique. Si, au bout d'un an, sir Henry se décidait à rentrer dans la religion anglicane, il restait légitime possesseur du château; sinon, il était obligé de le quitter et d'en laisser la jouissance à sa sœur jusqu'à la majorité de son fils, le jeune Georges, qui devait alors subir à son tour l'épreuve d'un an de séjour au manoir, et se décider ensuite entre la foi de son père qui lui laisserait la pauvreté, et la foi de son aïeul qui lui rendrait le riche héritage de sa famille. Si le fils de sir Henry restait catholique, Barmounty

Manor avec son immense revenu retournait définitivement à lady Gloomering et à sa fille.

Sir Henry resta plongé dans un douloureux étonnement à l'audition de ces étranges dispositions, dont l'ensemble, disposé avec un art infernal, formait une des plus fortes tentations qui puissent assaillir le cœur de l'homme.

Sir Henry se croyait sûr de lui et de sa femme, mais il redoutait déjà l'épreuve lointaine que son fils devait subir à son tour. Ce fut donc avec une tristesse et une répugnance visibles, et uniquement pour obéir à la volonté formelle de son père, que sir Henry se disposa à séjourner pendant un an dans le château de ses ancêtres.

D'après le vœu du vieux lord, lady Gloomering devait rester aussi pendant un an à Barmounty Manor pour y attendre la décision de son frère.

Lady Gloomering était une femme froide et grave, mais bonne au fond et désintéressée; elle aimait son frère, et elle aurait volontiers renoncé à la riche succession de son père pour persuader à sir Henry de redevenir protestant et châtelain de Barmounty Manor. Elle lui en parlait souvent à mots couverts; mais, roide et maladroite comme elle était, et sans chaleur de

cœur, elle blessait souvent celui qu'elle prétendait guérir. Ses préjugés religieux, nationaux et aristocratiques, l'avaient surtout mal disposée à l'égard de Gemma. L'ardente catholique, la vive Italienne, l'humble fille de l'artiste romain, ne pouvait plaire à la grande dame anglicane. La pauvre Gemma, traitée avec convenance, mais avec une froideur visible, se sentait mal à l'aise devant lady Gloomering; sa vive et franche nature se heurtait sans cesse contre l'austère pruderie de sa belle-sœur; emprisonnée dans le cercle des minutieuses exigences de la haute existence anglaise (*high life*), elle regrettait Rome du fond du cœur et soupirait après le soleil et la liberté de la vie italienne.

La tentation imaginée par le testament du vieux lord avait peu de prise sur Gemma, qui, préférant sa foi et sa liberté aux richesses, n'aspirait qu'à sortir de Barmounty Manor. Elle écrivait ses ennuis sans cesse renaissants à son oncle dom Ludovico, qui lui recommandait la patience et une vigilante attention sur ce fils qui devait être exposé un jour à une si forte épreuve.

Sir Henry n'était pas plus heureux que sa femme dans le manoir de ses pères; Barmounty

Manor, malgré les ineffaçables souvenirs d'enfance qu'il lui rappelait, lui était devenu odieux depuis qu'il s'offrait à lui comme le prix d'une trahison de sa conscience et de sa foi.

On voit, par la situation morale de ces trois personnes, combien devait être pénible leur réunion exigée par l'inflexible volonté du vieux lord de Barmounty. La différence de religion était le grand obstacle qui empêchait la bonne harmonie de s'établir entre les habitants du château. L'intolérance venait surtout de lady Gloomering, qui ne manquait jamais l'occasion de se railler avec aigreur de ce qu'elle appelait les superstitions romaines.

Le dimanche, lady Gloomering et sa fille allaient au prêche dans la jolie chapelle gothique du château, la partie la mieux conservée de l'antique abbaye. Sir Henry ne pouvait voir sans douleur le culte anglican établi dans ce monument de la foi de ses premiers aïeux ; il aurait été si heureux de rendre cette charmante chapelle au culte de ses pères! Mais, au lieu de cela, il était obligé, avec sa femme et son fils, de faire chaque dimanche plusieurs milles pour aller entendre la messe dans un oratoire éloigné, qui servait de paroisse à la pauvre petite congrégation catholique des environs.

III

Barmounty Manor possédait cependant deux jeunes hôtes qui étaient heureux d'y vivre ensemble, et qui ne demandaient pas à le quitter. C'étaient Georges, le fils de sir Henry, et sa cousine Édith, la fille de lady Gloomering.

Par une mutuelle sympathie, ces deux enfants s'étaient de suite attachés l'un à l'autre, sans que leurs parents songeassent à y faire attention. Tout favorisa ce naïf penchant, leur isolement de toute autre société, leurs jeux communs, la liberté de la campagne, et enfin l'éducation anglaise, qui sépare les enfants de leurs parents et les met sous l'empire immédiat des précepteurs et des gouvernantes. Sir Henry avait donné à son fils un précepteur catholique dont il croyait être sûr, et qui n'était qu'un hypocrite. Cet homme se lia avec la gouvernante protestante d'Édith, et ces deux personnages, dignes l'un de l'autre, firent bon marché de leur foi respective au profit de leurs petits intérêts. Ils formèrent ensemble le projet de marier un jour leurs pupilles, et de rester avec eux dans cette belle résidence où ils jouis-

saient de toutes les douceurs de la vie. Ils n'oublièrent rien pour favoriser leur entreprise à l'insu des parents de leurs élèves; Georges surtout devint leur point de mire. Le précepteur se mit à jouer auprès de lui le rôle de l'esprit tentateur du vieux lord Barmounty; il ne manquait jamais l'occasion de lui faire considérer le manoir et ses magnifiques dépendances, et ne cessait de lui répéter : « Tout ceci sera à vous quand vous voudrez; pour cela, vous n'aurez qu'un mot à dire. » Et l'indigne pédagogue, dans son pédantisme historique, ajoutait que, si Paris avait bien valu une messe pour Henri IV, Barmounty Manor valait bien un prêche pour le jeune héritier du vieux lord.

Sir Henry et Gemma s'occupaient beaucoup eux-mêmes de l'éducation de leur fils, toujours en vue de l'épreuve décisive à laquelle il serait soumis à sa majorité; mais, pleins de confiance dans le précepteur qu'ils lui avaient choisi, ils ne soupçonnaient pas les dangers auxquels Georges était exposé. De son côté, lady Gloomering, plus clairvoyante peut-être, laissait volontiers sa fille jouer et courir toute la journée avec son jeune cousin, et elle caressait déjà dans son cœur une arrière-pensée d'alliance qui souriait à son ambition de famille.

Georges était un enfant plein de force et de grâce, qui n'avait rien de la gaucherie ordinaire des jeunes garçons anglais. Né et épanoui sous le soleil d'Italie, il semblait avoir gardé un reflet de ce beau ciel intelligent; comme presque tous les fils, il ressemblait à sa mère. Il apprenait tout ce qu'il voulait avec une merveilleuse facilité; il excellait dans les exercices du corps, il aimait la chasse et les chevaux avec passion; mais, ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était de jouer et de causer avec sa jeune cousine.

Édith était une enfant gracieuse et belle, et d'une beauté toute saxonne. On sait qu'en Angleterre on distingue encore deux races bien tranchées, qui se révèlent surtout chez les femmes. Les unes sont les blondes Saxonnes aux yeux bleus, d'une si transparente et si vaporeuse beauté; les autres sont les brunes Anglo-Normandes aux yeux noirs, aux boucles si longues et si épaisses, deux genres de beauté bien différents, mais également dignes de l'île que Shakspeare appelle un nid de cygnes qui flotte sur un vaste étang.

Édith était donc une blonde Saxonne; Georges, en étudiant l'histoire de son pays, aimait à comparer sa cousine à cette autre Édith au cou de cygne qui, guidée par l'instinct de l'amour, put

seule retrouver le corps du roi Harold sur le champ de bataille d'Hastings.

Édith ne pouvait pas plus se passer de son cousin que Georges ne pouvait se passer d'Édith. C'était Georges qui lui avait appris à monter à cheval sur un de ses poneys, c'était Georges qui l'accompagnait dans toutes ses promenades et qui avait construit pour elle un ermitage dans le creux du vieux chêne du parc, où ils se réunissaient ordinairement pour jouer ou relire la ballade des enfants perdus dans les bois. C'est ainsi qu'ils s'aimèrent naïvement, sans s'en douter. Il n'y avait qu'une seule chose sur laquelle ils n'étaient pas d'accord, c'était sur la religion. Georges, qui adorait sa mère, avait profité des leçons maternelles et, malgré les perfides insinuations de son précepteur, il était fortement attaché à la foi de ses parents. Édith, de son côté, se croyait très-bonne anglicane, et les deux enfants avaient souvent entre eux de petites discussions théologiques qui eussent fait sourire un indifférent.

Un jour qu'il pleuvait, ils jouaient ensemble dans la galerie gothique qui, du temps des moines, conduisait des cloîtres à la chapelle. Cette galerie, boisée en vieux chêne, était peuplée des trophées d'armes et des portaits des

anciens lords de Barmounty. La devise qu'ils avaient rapportée des croisades étincelait encore sur l'azur du plafond : *In God is all.* Dans cette pièce, plus d'un souvenir monastique rappelait çà et là la destination première de l'antique édifice; plus d'un emblème catholique protestait encore, par sa présence, contre l'invasion de la Réforme. Entre autres choses, il y avait dans un des angles de la salle une petite niche ogivale qui renfermait une statuette de la Sainte Vierge avec le divin Enfant dans les bras. La barbarie des iconoclastes puritains s'était arrêtée devant l'exquise délicatesse de cette sculpture catholique; on s'était contenté de lui briser un bras en signe des glorieuses victoires remportées sur les superstitions papistes.

Georges aimait beaucoup cette petite statue et venait souvent la couronner de fleurs; il la montrait à Édith, et il cherchait à initier sa jeune amie au culte poétique de la Vierge, qui a inspiré tant de charmants chefs-d'œuvre à la peinture et à la statuaire.

Édith se laissait séduire à cette tendre et gracieuse dévotion, qui avait séduit jusqu'au scepticisme de Byron (1), et elle s'étonnait naï-

(1) Voir le chant III de *Don Juan.*

vement que sa mère ne lui en eût jamais parlé.

— C'est que les protestants n'ont pas le culte de la Vierge, observa Georges.

— Oh! c'est bien dommage, s'écria Edith; c'est peut-être pour cela, Georges, que votre père a changé de religion.

— C'est pour cela et pour d'autres raisons encore, Édith; on peut même dire que mon père n'a pas changé de religion, puisqu'il n'a fait que revenir à l'ancienne foi de nos premiers ancêtres.

— Comment! Georges, est-ce que les lords de Barmounty n'ont pas toujours été protestants!

— Vous ne connaissez guère l'histoire de notre pays et de notre famille; Édith, voyez ce vieux portrait si sombre et si grave...

— Oh! je le connais bien; quand j'étais toute petite, j'en avais grand'peur, parce qu'il me semblait toujours qu'il me regardait avec des yeux si méchants!

— Eh bien, Edith, c'est le portrait de sir Bertram, un de nos aïeux; c'est lui qui, le premier de notre maison, a quitté la foi catholique.

— Et pourquoi l'a-t-il fait?

— Pour plaire au roi Henri VIII, lequel lui

a donné en récompense Barmounty Manor, qui était alors une sainte abbaye. N'est-ce pas que sir Bertram a mal fait, Édith?

— Oui, sans doute, changer de religion par intérêt, c'est bien mal.

Et Édith resta un instant toute pensive.

— Et mon père, continua Georges, n'a-t-il pas eu raison de revenir à la foi de nos pères?

— Qu'est-ce que vous dites là à Édith, Georges? demanda sévèrement lady Gloomering, qui venait d'entrer par hasard dans la galerie et qui avait entendu ces derniers mots.

— Je dis à Édith, répéta l'enfant avec fermeté, que mon père a eu raison de se faire catholique.

— Je n'aime pas qu'on change de religion, répondit sèchement lady Gloomering.

— Alors, ma tante, répliqua vivement Georges en lui montrant du geste le portrait de sir Bertram, vous ne devez guère aimer celui qui, le premier, a changé la religion de notre famille.

L'argument était sans réplique, et il prenait une telle force dans la bouche naïve de cet enfant, qu'Édith ne put s'empêcher de s'écrier : C'est bien vrai !

Lady Gloomering fronça le sourcil, lança un

regard sévère à sa fille et, ne trouvant pas de bonne réponse à faire à son neveu, elle prit le parti de se fâcher contre lui.

— Georges, s'écria-t-elle, vous êtes un enfant raisonneur et indiscipliné; vous ne donnez que de mauvais conseils et de mauvais exemples à Édith; je vous défends désormais de jouer avec elle.

Et lady Gloomering emmena sa fille, qui pleurait déjà à l'idée d'être séparée de son jeune compagnon.

De son côté, Georges se sentit le cœur bien gros, et ce ne fut pas sans retenir ses larmes qu'il courut raconter à ses parents la petite scène qui venait d'occasionner une si vive rupture entre lui et sa tante.

— Vous avez bien répondu, Georges, lui dit sa mère en l'embrassant; vous aviez raison et vous avez montré un courage et une présence d'esprit au-dessus de votre âge; cela me donne bon espoir pour votre épreuve à venir.

— Mais Édith, demanda l'enfant, est-ce que je ne pourrai plus jouer avec elle?

— Non, sans doute, mon fils, répondit sir Henry, puisque votre tante vous l'a défendu; nous avons même eu tort, votre mère et moi, e vous laisser ainsi jouer si familièrement avec

une enfant qui n'est pas de notre religion et qui ne doit plus avoir rien de commun avec nous.

— Ah! mon Dieu, s'écria Georges, j'aime pourtant bien Édith! C'est qu'elle n'est pas protestante comme les autres! Si vous saviez, mon père, comme elle aime déjà la sainte Vierge! Oh! non, je ne voudrais pas la quitter!

— Je conçois votre chagrin d'être séparé de votre cousine, Georges; mais il aurait fallu vous y résigner de toute manière, car nous allons bientôt quitter Barmounty Manor.

— Et pourquoi donc, mon père? s'écria l'enfant, qui avait bien vaguement entendu parler de ce départ, mais qui ne croyait pas aussi proche ce terme fatal qu'il avait fini par complétement oublier.

— Votre père, mon fils, lui dit Gemma, vous a pourtant déjà expliqué bien souvent les motifs qui nous font quitter Barmounty Manor; c'est parce que nous voulons rester catholiques, ne vous le rappelez-vous pas? Et vous, Georges, est-ce que vous changeriez un jour de religion comme ce sir Bertram que vous blâmiez tout à l'heure devant votre tante?

— Jamais, ma mère, jamais, s'écria l'enfant avec émotion en levant la main vers le ciel.

— Ajoutez, avec l'aide de Dieu, mon fils,

continua doucement Gemma; nous ne pouvons rien faire de bien par nous-mêmes, si Dieu ne vient en aide à notre fragile volonté.

— Avec l'aide de Dieu, répéta Georges d'un ton pénétré; mais, ô mon Dieu! pourquoi Édith n'est-elle donc pas catholique? Ne pourrait-elle pas le devenir?

— Sans aucun doute, mon fils; priez Dieu pour qu'elle se convertisse, et elle pourra embrasser la vraie foi; il n'y a rien d'impossible à Dieu; mais lui seul peut faire ce miracle.

Le pauvre Georges, un peu consolé par cet espoir, se promit de prier soir et matin pour la conversion d'Édith.

IV

Le soir, lady Gloomering, encore irritée de la scène du matin, se plaignit avec aigreur de ce que Georges lui avait manqué de respect et cherchait à convertir Édith aux superstitions romaines.

« Je crois, ma sœur, qu'il y a quelque exagération dans ce que vous venez de dire, répondit froidement sir Henry; au reste, cela ne se re-

nouvellera plus, car nous allons partir dans quelques jours et vous laisser ici souveraine maîtresse.

— Comment, mon frère ! s'écria lady Gloomering avec quelque émotion, vous êtes décidé à quitter Barmounty Manor?

— En avez-vous pu douter un seul instant, ma sœur?

— Le manoir de vos aïeux, Henry!

— Pourquoi la volonté de mon père ne me le laisse-t-elle qu'au prix d'une trahison et d'une lâcheté? »

Lady Gloomering se tut en soupirant, car elle était bonne au fond et elle aimait son frère autant que sa froide nature était susceptible d'affection.

En entendant parler de départ et de séparation, les deux enfants se mirent à pleurer de concert, et leurs parents, mécontents de ces larmes intempestives, les renvoyèrent avec impatience. Ils se retirèrent chacun de leur côté en sanglotant et en se disant adieu du regard.

Renfermé dans sa chambre, Georges se jeta à genoux et pria Dieu pour qu'Édith se convertît et ne fût pas séparée de lui.

Édith, de son côté, réfléchit à la discussion du matin, qu'elle croyait être la cause de ce départ

précipité, et elle ne put s'empêcher de se dire que son cousin avait raison et que sa mère avait tort.

Comme sir Henry l'avait annoncé à son fils et à sa sœur, le terme approchait où il devait quitter le manoir paternel. L'année de séjour exigée par la volonté de son père allait s'achever, et il ne voulait pas rester un jour de plus dans ces lieux qui lui étaient à la fois si chers et si pénibles à habiter.

Il renonçait sans hésitation à son magnifique héritage. Toute sa fortune allait consister dans la petite rente viagère dont il avait vécu en Italie et que le testament de son père lui continuait. C'était, comme nous l'avons dit, de la pauvreté; mais en Italie c'était presque de l'aisance, tandis qu'en Angleterre cela allait devenir presque de la misère. Gemma aurait désiré retourner à Rome, auprès de son bon oncle dom Ludovico; mais sir Henry voulait rester en Angleterre jusqu'à la majorité de son fils. Il avait loué d'avance un modeste cottage dans l'île de Wight, où il comptait vivre obscurément avec sa femme et son fils jusqu'au jour où Georges devrait subir l'épreuve qui déciderait de sa destinée.

Lady Gloomering avait espéré jusqu'au dernier moment que son frère reviendrait sur sa résolution; mais, quand sir Henry vint lui an-

noncer qu'il partait, d'un air aussi naturel que s'il ne se fût agi que d'une courte absence, elle fut si interdite qu'elle ne put lui répondre que quelques mots vagues et froids, et elle renferma son émotion, qui ne put se faire jour par des paroles : ce fut pourtant un chagrin qui honorait son cœur que celui qu'elle éprouvait en voyant ce départ, qui lui assurait la jouissance de toute la succession paternelle.

« Que la volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-elle : nous avons encore un espoir dans le choix de Georges. » Car, malgré sa rudesse à son égard, elle aimait beaucoup son neveu, et elle avait rêvé plus d'une fois qu'il changeait de religion, épousait Édith et devenait maître légitime de Barmounty Manor; mais il lui fallut alors rejeter ces projets dans un avenir éloigné et encore incertain.

Depuis l'ouverture du testament du vieux lord, jamais sir Henry et Gemma n'avaient mis en question s'ils quitteraient ou non Barmounty Manor; par un accord tacite et touchant, ils ne s'en étaient même jamais parlé, tant ils étaient sûrs l'un de l'autre, tant ils voulaient accomplir ce sacrifice comme tous les vrais sacrifices doivent s'accomplir, sans bruit et sans regrets apparents.

Sir Henry n'avait pas un soupir pour toutes les richesses qu'il laissait à sa sœur, mais il regrettait profondément la vue seule de ce vieux manoir qui renfermait son berceau, la tombe de son père et tous ses souvenirs de famille et de jeunesse. Le sacrifice qu'il en faisait à sa foi n'en fut que plus grand et plus beau aux yeux de Dieu; mais il eut soin de le cacher au fond de son cœur et de dissimuler sa tristesse et ses regrets aux yeux des curieux et des indifférents.

Quant à Gemma, sa résignation, comme elle le disait elle-même, avait moins de mérite que celle de son mari; elle n'avait pas été assez heureuse à Barmounty Manor pour le regretter beaucoup. La pauvreté ne l'effrayait pas; son sacrifice était fait depuis longtemps; elle ne demandait plus à Dieu du courage pour elle-même, mais pour son fils, qui devait un jour être mis à la même épreuve que son père.

Mais combien les deux pauvres enfants, que ce départ séparait, étaient loin de cette résignation qui n'appartient pas à cet âge où l'on se laisse aller à la pente naturelle de ses sentiments!

Sir Henry et Gemma étaient eux-mêmes attendris du désespoir de leur fils, mais ils son-

taient d'autant plus la nécessité de l'arracher à ce dangereux attachement.

Tout le château était dans la désolation; on aimait beaucoup sir Henry et sa femme, et l'on s'était habitué à les considérer comme les véritables maîtres de Barmounty Manor. Georges surtout était adoré; c'était le favori des grooms et des gardes-chasse. Le matin du départ, le pauvre enfant alla faire ses visites d'adieu à ses chiens et à ses chevaux, puis il courut comme un fou dans le parc, embrassant les arbres, se roulant sur le gazon et appelant Édith à grands cris. Il arriva au vieux chêne, le lieu ordinaire de ses rendez-vous de jeux avec sa cousine. Là le courage lui manqua, et il s'appuya contre l'arbre en pleurant. Un bruit de pas se fit entendre; il releva la tête et espéra que c'était Édith. Mais non; ce n'était que son précepteur, qui avait aussi la tête fort basse, car il venait d'être renvoyé par sir Henry, qui ne pouvait plus, dans sa pauvreté, laisser un précepteur à son fils. Le pédagogue consterné avait donc vu s'écrouler le riant édifice de sa fortune, qu'il s'était plu à élever avec la gouvernante d'Édith. En voyant son élève aussi affligé, il ne manqua pas de continuer son rôle de tentateur, et il lui dit d'un ton doucereux : « Allons, un peu de

courage et de patience, sir Georges! dans quelques années je vous vois revenir ici, et vous n'aurez qu'un mot à dire pour devenir le maître de Barmounty Manor et l'heureux époux de miss Édith!

— Non! non! » s'écria Georges en fuyant déjà devant la séduction de cette perspective, et laissant là son gouverneur étonné, il s'élança vers le château en frappant violemment des pieds sur le sable, comme pour prendre acte d'une ferme résolution. En arrivant dans la cour, il vit la voiture chargée et les chevaux prêts; sur le perron sir Henry et Gemma faisaient leurs adieux à lady Gloomering et à sa fille. Le pauvre Georges, haletant, les cheveux épars, l'air égaré, n'eut que le temps de dire adieu à Édith; son père l'emporta dans la voiture, qui partit aussitôt. Gemma pleurait de la douleur de son fils; elle le prit sur ses genoux comme s'il eût encore été un petit enfant, et elle le berça doucement sur son cœur. Georges se releva vivement et mit la tête à la portière pour voir encore une fois Barmounty Manor; il vit sur le perron Édith qui sanglotait en cachant son front sur l'épaule de lady Gloomering debout auprès d'elle, froide et morne en apparence comme la statue de l'Impassibilité.

V

L'île de Wight, située au midi de l'Angleterre, est comme une petite émeraude qui verdoie au milieu du vaste Océan. Ses blanches falaises s'élèvent en amphithéâtres de verdure couverts de jolies villas, où les jeunes couples anglais aiment à venir savourer les premiers quartiers de leur lune de miel.

Quand les exilés de Barmounty Manor, embarqués à Portsmouth, arrivèrent à Ryde, l'île était par hasard illuminée d'un gai rayon de soleil ; la mer était verte, le ciel presque bleu, et Gemma, par une douce illusion de son cœur, se crut un instant transportée dans une de ces îles parfumées qui flottent comme des corbeilles de fleurs sur les flots harmonieux de la Méditerranée.

Mais bientôt le langage peu mélodieux qui retentit autour d'elle et la brise du nord qui vint à souffler, lui rappelèrent tristement qu'elle était encore bien loin du beau pays où résonne la langue de *si*.

Plusieurs années s'écoulèrent. Le cottage qu'avait loué sir Henry était des plus modestes. Lui et sa femme s'y installèrent sans se plaindre, et sir Henry résolut de continuer à lui seul l'éducation de son fils. Mais Georges n'était plus le même ; son caractère s'altéra ; il devint taciturne et capricieux et tomba dans un morne abattement. Le souvenir d'Édith le tourmentait, et il n'avait, pour s'en distraire, aucun de ces violents exercices auxquels il était habitué. Plus de chiens, de chevaux, de chasses, de brillantes promenades avec de joyeux compagnons. Il s'était si vite accoutumé au luxe princier de Barmounty Manor, que ce subit apprentissage de la pauvreté lui coûtait beaucoup et lui semblait bien dur.

Un jour qu'il s'en plaignait d'une façon détournée, son père lui répondit froidement : « Un peu de patience, Georges ; dans quelques années vous serez majeur, et il ne tiendra qu'à vous de rentrer dans tous les biens et dans tous les honneurs de vos aïeux ! »

La rougeur d'une généreuse indignation empourpra la joue de Georges, à l'idée que son père pouvait croire à la possibilité de son changement intéressé de religion.

— Je jure, s'écria-t-il,....

— Ne jurez rien, lui dit sir Henry avec sévérité ; ne prenez pas le nom de Dieu en vain, mais agissez, nous vous jugerons à l'œuvre.

Georges ne répondit pas, mais le lendemain il avait pris son parti et il dit à son père :

— Mon père, je saurai aussi me sacrifier, à votre exemple et à celui de ma mère ; je vois que nous sommes pauvres : je veux travailler pour ne plus vous être à charge ; je suis grand et fort, j'ai besoin d'une vie active, la marine m'a tenté, et je viens vous demander la permission de m'embarquer.

— Bien, mon fils, je vous reconnais à cette généreuse résolution ; vous êtes maintenant un homme. Quelle que soit notre douleur de nous séparer de vous, partez, mais ayez soin de revenir à l'époque de votre majorité.

Georges partit pour les Indes après avoir reçu les pleurs et les conseils de sa mère, qui lui recommanda surtout de conserver sa foi intacte au milieu de ses voyages.

Gemma fut inconsolable du départ de son fils. Sir Henry, pour la distraire de sa douleur, l'emmena en Italie. Elle revit Rome et son bon oncle dom Ludovico, dont les consolations lui furent bien douces.

Lorsque, après plusieurs années d'absence,

Georges annonça son prochain retour en Angleterre, sir Henry et Gemma se hâtèrent de quitter Rome, et ils déterminèrent dom Ludovico à venir avec eux recevoir son neveu dans l'île de Wight.

Georges revint de ses lointains voyages, le front bruni et soucieux ; il était devenu un grave et beau jeune homme, que sa mère reconnut avec orgueil. La vue de ses parents ranima en lui toutes les émotions de son enfance. Il avait sans cesse sur les lèvres le nom de Barmounty Manor; mais il n'osait en parler, et son père et sa mère gardaient également le silence sur ce sujet. Enfin, un jour sir Henry dit à son fils :

« Demain, Georges, vous aurez atteint votre majorité. Vous savez que les dernières volontés de votre aïeul exigent que vous alliez passer un an à Barmounty Manor; au bout de ce temps, vous quitterez le château à jamais... ou bien, ajouta le père d'une voix tremblante, vous le garderez pour toujours.

— Non, non, jamais, s'écria Georges avec émotion; mais est-ce que vous ne viendrez pas avec moi, mon père, et vous, ma mère?

— Votre père, mon fils, lui dit doucement Gemma, garde dans son cœur des souvenirs trop chers et trop pénibles à la fois pour retourner à

Barmounty Manor; quant à moi, je ne dois ni ne veux quitter votre père.

— D'ailleurs, ajouta sir Henry, il vaut mieux que vous y alliez seul, Georges; vous êtes un homme maintenant, dans toute la force du mot, et il convient que vous triomphiez par vous-même de cette épreuve suprême.

— Nous vous y suivrons, mon fils, continua Gemma, par nos pensées et nous vous soutiendrons dans la lutte par nos prières continuelles.

— J'y compte, ma mère, répondit le jeune homme en l'embrassant.

Dom Ludovico le bénit avec émotion en le considérant comme un jeune chrétien qui va au martyre, et Georges s'embarqua pour Portsmouth.

Malgré l'assurance qu'il avait témoignée devant ses parents sur le succès de son épreuve, Georges n'était pas aussi tranquille qu'il voulait le paraître. Les voyages l'avaient un peu changé; la vie libre et aventureuse du marin, la fréquentation de compagnons dissipés, lui avaient fait souvent oublier et négliger les devoirs de sa religion, quoiqu'il gardât toujours au fond du cœur un profond attachement à la foi de son père et de sa mère. Mais c'était surtout l'image d'Édith qui avait grandi dans son cœur en le troublant

profondément; comme il arrive toujours, quand la passion est profonde, l'absence n'avait fait que rendre cette image plus vive et plus touchante au fond de sa pensée. Que de fois, en parcourant les mers lointaines, couché sur le pont du navire, n'avait-il pas rêvé aux vieilles tourelles de Barmounty Manor!

Aussi ce fut avec une vive émotion qu'il se vit tout à coup, comme par enchantement, sur la route désirée du vieux manoir, et qu'il aperçut à travers le feuillage la flèche de la chapelle. Il fit arrêter la voiture à la grille du parc, et voulut y entrer seul pour y recueillir peu à peu tous ses souvenirs. Il courut droit au vieux chêne où il avait tant de fois joué avec sa petite cousine, et il le vit encore debout dans sa vigoureuse vieillesse. Il retrouva sur l'écorce son nom et celui d'Édith qu'il y avait autrefois gravés; à cette vue, à ce souvenir, le cœur lui faillit, et il tomba sur le banc de bois qui s'enroulait autour du chêne. Il n'avait pas la force d'aller plus loin, lorsqu'en baissant les yeux, il aperçut à ses pieds, dans l'herbe touffue, un livre oublié là sans doute depuis la veille : car il était encore tout humide de la rosée de la nuit. Il le prit, l'ouvrit en tremblant et y posa ses lèvres, comme pour y saisir au passage une émanation de celle qui l'a-

vait ouvert avant lui. C'était un volume des poésies d'Alfred Tennyson. Il tomba sur une page marquée par un myosotis, et il lut le délicieux poëme intitulé *le Chêne qui parle* (*the Talking Oak*), que nous avons essayé de traduire ou plutôt d'imiter dans les vers suivants :

VI

LE JEUNE HOMME :

C'est donc encor pour moi que s'ouvre la barrière,
Et je vais donc revoir
Les murs trois fois bénis de ce vieux monastère,
Devenu son manoir !

Comme mon cœur palpite en foulant la bruyère
Pleine de mes regrets !
Oh ! voici mon vieux chêne au fond de la clairière,
Mon vieux roi des forêts !

O chêne, que de fois, plus vertes, plus pressées
Que tes feuilles d'avril,
N'as-tu pas entendu ses secrètes pensées !
Ami, t'en souvient-il !

Son cœur te consultait, ô vieil anachorète,
Ermite de ces bois,
Et son cœur écoutait ta réponse secrète
Et comprenait ta voix.

Tes oiseaux lui parlaient en paroles couvertes
Sous tes rameaux touffus,

Tes feuilles s'agitaient comme des langues vertes
Dans leur babil confus.

A mon tour, parle-moi ! dans ton secret oracle
Mon cœur eut toujours foi,
Chêne de Clémentia, fais encore un miracle,
O chêne, réponds-moi !

Dis-moi ce qu'elle fit pendant ma longue absence,
Celle que tant j'aimais,
Et dont sous tant de cieux l'invisible présence
Ne me quitta jamais.

Oh ! parle, et puisses-tu, dans ta rouge bruyère,
Fier de tous tes enfants,
Chêne de Clémentia, puisses-tu, mon vieux père,
Vivre encore cent ans !

LE VIEUX CHÊNE :

Mon enfant, que le ver ronge ma jeune feuille
Et pique mon vieux bois,
Si je ne te dis pas ce que j'ai vu ! Dieu veuille
Guider encor ma voix !

De l'antique forêt antique patriarche,
Je la vois bien souvent,
Quand, seule dans le parc, sur la mousse elle marche,
Ses noirs cheveux au vent.

Et je n'ai jamais vu de forme plus légère
Que ta Clémentia,
J'aime à la voir courir sur la verte fougère
Comme Titania.

C'est la sœur des esprits qui font un bruit si vague,
Lorsqu'ils dansent en rond
Par un beau clair de lune, et qu'ils courent la bague
Autour de mon vieux tronc.

Ce matin, son vieux père est parti pour la chasse,
Et sa mère dormait;
Elle vint au perron, chantant au vent qui passe
Ta chanson qu'elle aimait.

En robe rose, au vent livrant ses bras d'albâtre,
Dans son bleu tablier,
Elle vint au vieux chêne, en jouant, plus folâtre
Que son blanc lévrier.

Joyeux, je la sentis poser ses pieds de fée
Sur mes genoux noueux,
Pour prendre un vert rameau qu'elle mit en trophée
Autour de ses cheveux.

Puis, secouant la tête avec un air de doute
Mêlé d'espoir pourtant,
Elle resta longtemps à contempler la route
Que tu pris en partant.

LE JEUNE HOMME :

Plongé jusqu'aux genoux dans la rouge bruyère,
Fier de tous tes enfants,
Chêne de Clémentia, puisses-tu, mon vieux père,
Vivre encore cent ans !

Mais dis, car ton murmure est vraiment prophétique,
A-t-elle lu mon nom,
Mon nom que j'ai gravé sur ton écorce antique
En quittant le vallon?

LE VIEUX CHÊNE :

Oui, je la vis chercher tout autour de ma souche,
Et, le retrouvant bien,
Elle effleura ce nom d'un baiser de sa bouche
En murmurant le tien.

Au fond de ses grands yeux une larme visible
A coulé sur mon flanc;

Quoique le sens du tact chez moi soit peu sensible,
Je la sentis pourtant.

Puis sa joue a rougi; mais après qu'autour d'elle
Elle eut bien regardé,
Elle se rebaissa pour baiser de plus belle
Mon large tronc ridé.

Oh! tout bois que je suis, et d'une rude écorce,
Ami, j'ai tressailli
Sous cet embrassement, et la séve avec force
De mon cœur a jailli.

Un frisson de plaisir a parcouru mon être,
Comme lorsqu'au printemps
Je sens pousser ma feuille et je me vois renaître,
Moi, chêne de cent ans!

Mais écoute la fin. L'enfant joyeuse et gaie
Fut lasse de marcher:
Je la vis, reposant sa tête fatiguée,
A mes pieds se coucher.

Puis elle s'endormit, abritant sous l'ombrage
Son visage vermeil;
Je fis glisser vers elle, à travers le feuillage,
Un rayon de soleil,

Un rayon qui l'alla caresser sur sa couche,
Tandis qu'un autre encor,
Dirigé par mes soins, voltigeait sur sa bouche
Comme un papillon d'or.

Je garantis ses yeux sous ma large ramure,
Orgueil de nos hameaux:
Pour garder son sommeil j'adoucis le murmure
Du vent dans mes rameaux.

LE JEUNE HOMME :

Reste encor mieux plongé dans la rouge bruyère,
Fier de tous tes enfants,
Chêne de Clémentia, puisses-tu, mon vieux père,
Vivre encore cent ans!

Mon vieux chêne, tandis que les trônes succombent
Et s'écroulent partout,
Tandis qu'autour de toi les autres arbres tombent,
Tu resteras debout.

Tu berceras encor les nids et les ramages
De ta cime à ton tronc,
Roi plus heureux qu'un roi, sans crainte des orages,
Sans peur du bûcheron!

Et je te jure ici, du fond de ma pensée,
Ce sera près de toi
Que je veux amener ma jeune fiancée
Pour lui donner ma foi!

Et lorsque arrivera le jour du mariage,
Sur ses cheveux tremblants
Tu la verras porter un bout de ton feuillage
Orné de tous ses glands.

Chêne plus éloquent que tous ceux de Dodone,
Qui parlaient comme toi,
Ma muse alors voudra te faire une couronne
Qui soit digne d'un roi,

Et j'espère en mes vers, si c'est possible encore,
Te voir plus vénéré
Que le chêne fameux que l'Angleterre honore,
Le chêne consacré,

Où le roi Charles deux, fugitif, seul au monde,
Abrita ses destins,
Tandis qu'autour de lui résonnaient à la ronde
Les hymnes puritains!

VII

En achevant la lecture de ce charmant poëme, qui correspondait si parfaitement à tous ses sentiments, qu'il lui semblait que c'était lui-même qui l'avait composé; au souvenir si doux de ses jeunes années, à la pensée de ce bonheur défendu dont ces vers lui offraient l'image, le pauvre Georges mit son front dans ses mains, et laissa éclater son âme en sanglots à la fois doux et amers, comme les émotions qui l'agitaient.

Tout à coup il entendit le frôlement d'une robe sur les feuilles sèches de l'allée; il tourna la tête et aperçut Édith, Édith grandie et embellie, Édith pâle et languissante, qui s'en venait à pas lents chercher son livre oublié. Rêveuse et mélancolique, elle marchait les yeux baissés; elle les releva par hasard et poussa un cri de joie..... Que vous dirai-je que vous n'ayez déjà senti ou deviné? Ils se prirent la main, ils s'assirent sous le vieux chêne, qui semblait agiter joyeusement son large feuillage. Ces deux pauvres enfants firent déborder en eux ce flot de souvenirs d'enfance si doux à laisser épan-

cher, si plein de ces charmantes puérilités qui ne sont rien pour les indifférents et qui sont tout pour ceux qui se les rappellent. Ils se retrouvèrent enfants comme autrefois ; les jeux du passé, les chagrins de l'absence, les joies du retour, les craintes de l'avenir, tous ces sentiments si divers se fondirent dans un seul qui les absorba uniquement : le bonheur de se revoir et de se parler.

Enfin Édith qui, jeune fille, avait gardé toute la naïveté d'une enfant, se leva, prit familièrement le bras de Georges et l'entraîna au château pour le présenter à sa mère.

Lady Gloomering, qui s'attendait à ce retour, dont elle avait souvent parlé à sa fille, ne parut pas surprise à la vue de son neveu ; elle l'accueillit comme s'il n'eût fait qu'une absence de quelques jours ; seulement, en lui donnant la main, elle lui dit en le regardant fixement :

« J'espère, Georges, qu'enfin vous nous revenez pour *toujours !*

— Oui, oui, » s'écria le jeune homme hors de lui, ravi de cet accueil et enivré de la vue d'Édith, qu'il ne quittait pas des yeux.

La jeune fille, joyeuse de la réponse de son cousin, reprit son bras et lui fit revisiter en détail le vieux manoir de leurs jeunes années.

Elle le mena dans la galerie gothique, et, lui montrant la statuette de la Sainte Vierge couronnée de ces bleus myosotis qu'on appelle dans toutes les langues les fleurs *Ne m'oubliez pas*, Édith lui dit tout bas :

« Oh ! j'ai prié bien souvent aux pieds de cette Vierge pour que vous reveniez pour toujours, Georges ! »

Le jeune homme sourit avec émotion, mais son front s'assombrit aussitôt; cette sculpture sacrée, ce débris du culte catholique était pour lui comme un sévère avertissement de garder sa foi au milieu de toutes les séduisantes embûches qu'on allait lui tendre. Édith devina les pensées de son cousin, elle s'empressa de l'entraîner hors de la galerie et de lui faire oublier cette fâcheuse impression.

Tout le château était dans la joie du retour du jeune *master*, comme on l'appelait. Un vieux garde-chasse nommé Will, qui avait donné les premières leçons de tir à Georges, se faisait surtout remarquer par ses transports : « Je le savais bien, moi, disait-il aux autres domestiques, que le jeune oiseau reviendrait au nid paternel pour ne plus le quitter ! »

Le pauvre Georges, étourdi et ravi de cette bienvenue générale, ne savait comment en

témoigner sa joie et sa reconnaissance. Après tous les ennuis et toutes les privations d'une longue et pénible navigation, il retrouvait tout à coup une patrie, une famille, presque une fiancée ; il jouissait de toutes les émotions de l'âme et de toutes les séductions d'un luxe princier : c'en était trop pour son cœur et pour sa tête, et il resta plongé dans une espèce d'extase de bonheur qui dura plusieurs semaines sans interruption.

Le bruit de son arrivée s'était répandu dans les châteaux environnants ; les visites du voisinage se multiplièrent ; on était curieux de connaître Georges : tout le monde le trouva charmant, et chacun félicita lady Gloomering d'avoir un pareil neveu, qui était bien digne de devenir un jour son gendre ; et la mère d'Édith, flattée de ces compliments qu'elle recherchait, répondait en souriant le grand mot de ce monde : *Peut-être !*

Bientôt Georges reçut de toute part des invitations de chasses, de bals et de réunions, auxquelles il se rendit avec Édith et sa mère, et il vécut pendant quelque temps dans un tourbillon de fêtes continuelles qui achevèrent de l'étourdir.

Ce n'était que le soir, retiré dans sa chambre,

que Georges rentrait un peu en lui-même, et ses nuits n'étaient pas aussi douces que ses journées. Il se rappelait alors les leçons et les conseils de sa pieuse mère, il songeait à la confiance et à l'espoir que son noble père avait mis en lui; ces idées l'agitaient péniblement pendant son sommeil; mais, le lendemain, il suffisait d'un rayon de soleil dans les yeux d'Édith pour lui faire tout oublier.

Il avait promis d'écrire souvent et longuement à son père et à sa mère; mais peu à peu ses lettres devenaient de plus en plus rares, et elles étaient si courtes, si vagues et si embarrassées, que l'on devint sérieusement inquiet de Georges dans l'île de Wight.

Mais sir Henry était décidé à ne plus influencer son fils et à lui laisser complétement la gloire du triomphe ou la honte de la défaite. Il faisait donc à Georges des réponses rares et vagues comme ses lettres; mais la sollicitude paternelle s'y faisait jour à chaque ligne, et c'en était assez pour troubler le bonheur de Georges. Quant à Gemma, elle n'osait plus lui écrire, et elle s'était réfugiée dans la prière comme dans le meilleur secours à donner à son fils, au milieu de sa lutte entre le devoir et le bonheur.

VIII

Cependant Georges continuait avec emportement cette vie de château pleine pour lui de violents exercices et de douces émotions, où son âme et son corps s'oubliaient également. Il vivait au jour le jour, sans vouloir regarder dans le passé et surtout sans oser envisager l'avenir. Il se répétait toujours qu'il était fermement résolu à rester catholique; mais en même temps il voulait non moins vivement épouser Édith, et, pour se mettre l'esprit en repos, il finissait par espérer vaguement que quelque étrange événement, qui lui était *dû*, viendrait à point nommé mettre d'accord sa conscience et son amour.

En attendant, il se laissait traiter comme le futur possesseur de Barmounty Manor; personne ne mettait plus en doute qu'il n'acceptât l'héritage de son grand-père avec la main de miss Édith, et il ne disait ni ne faisait rien pour faire croire le contraire. Lady Gloomering ne pouvait plus se passer de son neveu; elle le traitait déjà comme son fils, et voyait avec

une secrète satisfaction que son amour pour Édith s'augmentait chaque jour. Elle devinait bien la lutte qui se passait dans le cœur de Georges. Aussi se gardait-elle de lui parler ouvertement de ses projets, qui correspondaient si bien avec les intimes désirs de son neveu ; mais elle ne manquait jamais, sans affectation, de s'entretenir devant lui avec sa fille de mille détails futurs d'intérieur, de mille projets d'arrangements et d'embellissements auxquels Georges était toujours associé si naturellement, qu'il en tressaillait de joie au fond de son cœur et qu'il ne voyait plus comment y faire la moindre objection. C'est ainsi que de jour en jour il se laissait lier de plus en plus par mille fils invisibles et charmants, qu'il ne devait sentir qu'au moment où il essayerait de les rompre.

Il y avait bientôt un an que Georges était à Barmounty Manor, et il ne pouvait pas le croire : le temps n'a pas de mesure égale pour le cœur de l'homme ; il y a des jours d'ennui qui durent des années, il y a des jours de bonheur qui semblent des minutes.

On arrivait aux fêtes de Noël.

Édith, toujours si vive et si gaie, devint tout à coup triste et rêveuse, on ne savait pourquoi, et elle-même prétendait qu'elle ignorait

la cause de sa tristesse. Elle recherchait la solitude et fuyait la compagnie de Georges, qui ne pouvait rien comprendre à ce caprice mélancolique.

Un jour qu'elle avait disparu et que son cousin la cherchait partout, il la trouva dans la galerie gothique, agenouillée tout en larmes devant la statuette mutilée de la Sainte Vierge. Édith se releva, honteuse d'avoir été surprise, et elle voulut s'enfuir; Georges la retint, et lui dit d'une voix tremblante :

— Édith, Édith, si vous pouviez devenir catholique!

Il n'acheva pas sa pensée, mais Édith la devina.

— Georges, répondit la jeune fille avec dignité, je ne puis devenir catholique que comme votre père l'est devenu, par conviction; c'est une question entre moi et ma conscience, et je ne dois y mêler nulle autre pensée, quelque chère qu'elle soit à mon cœur.

Et la jeune fille disparut.

— Elle a raison, répéta Georges, elle a raison! O mon Dieu! en reniant sa foi, notre aïeul sir Bertram a fait le malheur de notre famille dans ce monde et dans l'autre!

Lady Gloomering attribua la mélancolie de

sa fille à la crainte qu'avait Édith de ne pas épouser Georges; elle résolut de brusquer le dénoûment et de tout préparer pour le mener à bonne fin. Elle invita tous ses voisins à venir célébrer la veillée de Noël à Barmounty Manor; elle fit toutes les invitations au nom de Georges, et personne ne douta que ce ne fût une fête en l'honneur du prochain mariage du futur lord de Barmounty.

Georges se laissait faire, comme un marin épuisé qui voit bien que sa barque le mène à l'abîme; mais qui, ne se sentant plus la force de la diriger, se croise les bras et passe son temps à regarder la beauté des rives décroissantes.

IX

Noël allait donc arriver. C'est, avec Pâques, la seule grande fête que l'Angleterre *réformée* ait conservée; elle appelle encore Noël de son vieux nom catholique *Christmas-Day*, le jour de la messe du Christ. Le Saint Sacrifice, hélas! n'est plus offert que dans quelques congrégations catholiques; mais toute l'Angleterre célèbre encore ce grand jour par des réjouissances et de plantureux banquets, qui ont si bien absorbé la fête à leur profit, qu'en anglais

le mot *feast* est devenu le synonyme de régal et de festin.

Dès la veille, des bouquets de houx verdoyant, avec leurs jolis fruits rouges, ornaient en signe de joie la porte d'entrée de Barmounty Manor. Le château retentissait de ces joyeuses chansons que nos pères appelaient des *noëls*, et qu'en Angleterre on nomme les *christmas-glees*.

On faisait les apprêts d'un grand banquet dans la galerie ogivale, tout le monde était en activité, et l'on répétait tout bas d'un air mystérieux : Oui, c'est sans doute pour les fiançailles de miss Édith et du jeune *master*.

Édith, cependant, s'était levée pâle et mélancolique ; elle semblait avoir de tristes pressentiments sur la fin de cette journée. Sa mère la gronda doucement de sa tristesse et lui dit en l'embrassant :

— Bon courage, ma fille, je travaille à votre bonheur !

Georges, au contraire, parut ce jour-là plus gai que de coutume et plus délivré que jamais des secrets reproches de sa conscience. Il reçut le matin une lettre de sa mère qu'il remit à ouvrir plus tard, par une coupable crainte d'y trouver quelque sévère conseil qui vînt troubler

sa fausse sécurité. Il alla souhaiter un joyeux Noël à sa tante. Lady Gloomering sourit à son neveu et lui donna pour le cadeau de Noël, *Christmas-gift*, un anneau d'or où son nom, gravé d'un côté, semblait attendre de l'autre le nom d'Édith.

La veille de Noël, Georges partit pour une grande chasse au renard ; parfait cavalier, il excellait à franchir haies, fossés et barrières ; il n'*hésitait* jamais (1), et sa passion pour ces périlleux exercices ne lui permettait pas d'être de l'avis du spirituel lord Chesterfield, qui, après une longue chasse à travers collines, vallées, buissons, et je ne sais quoi encore, tout bon cavalier qu'il était, demanda le lendemain « s'il y avait des hommes qui chassaient *deux fois* (2) ? »

(1) *Never craned.* En termes de chasseur, *to crane,* dit Byron dans une note de *Don Juan*, peint très-bien l'hésitation du gentleman *qui allonge le cou* et se consulte avant de franchir un obstacle ; ce temps d'arrêt occasionne toujours quelque retard et quelque impatience parmi ceux qui le suivent immédiatement. « Monsieur, si vous ne voulez pas sauter, laissez-moi sauter, » telle est la phrase qui pousse ordinairement le cavalier en avant ; s'il tombe, il a toujours fait une trouée dont le reste des chasseurs profite pour passer par-dessus lui et son cheval.

(2) Courtly Chesterfield,
Who, after a long chase o'er hills, dales, bushes,
And what not, though he rode beyond all price,
Ask'd, next day, « if men ever hunted *twice?* »
(*Don Juan*, c. XIV.)

Georges revint sain et sauf, après avoir eu deux chevaux crevés sous lui; il ramena tous ses compagnons de chasse souper à Barmounty Manor.

Le reste des invités étaient déjà réunis, stimulés par la curiosité et convaincus que cette fête était en l'honneur de Georges et de sa fiancée.

Le banquet était magnifique; il eut lieu dans la galerie gothique, où l'énorme cheminée reçut joyeusement la grosse bûche de Noël, qui s'enflamma dans le foyer avec son épaisse couronne de lierres et de mousses.

Georges présidait à table, ayant à sa droite Édith vêtue de blanc, comme une fiancée. Les conviés contemplaient avec plaisir ce couple si jeune et si beau, et le repas fut long et joyeux.

Georges, ébloui de l'éclat de la fête et enivré de la vue d'Édith, qui souriait à ses côtés, ne savait plus s'il rêvait ou s'il veillait; par une singulière hallucination, il finit par s'imaginer que c'était le jour de ses noces, qu'il venait d'épouser Édith, et qu'il n'avait plus qu'à recevoir les félicitations de tous ceux qui s'intéressaient à son bonheur.

Lady Gloomering, qui observait sans cesse

sa fille et son neveu, était rayonnante d'orgueil et de joie maternelle, et elle ne doutait plus de l'heureuse réussite de ses projets les plus chers.

Au dessert, à l'instant où les dames allaient abandonner la table aux gentlemen, un des convives, homme grave et âgé, consulta du regard lady Gloomering et en reçut un coup d'œil significatif; aussitôt il se leva, et, élevant solennellement son verre plein d'un porto vermeil, il prononça d'une voix éclatante le toast suivant : Au nouveau lord de Barmounty !

Un hurrah général répondit à cette proclamation, que l'on semblait attendre avec impatience ; toute la salle retentit de joyeux applaudissements. Georges, étourdi et excité par ces bruits approbateurs, et comme poussé par une force irrésistible, se leva machinalement, et, le verre en main, il allait répondre au toast qu'on venait de lui porter, lorsque, en levant les yeux, il aperçut devant lui, sur le mur opposé, le sombre portrait de sir Bertram, qui semblait lui sourire avec une ironique satisfaction. Georges se rappela tout à coup la réponse qu'il avait faite un jour à sa tante devant l'image du premier Barmounty qui avait failli à sa foi; cette antique peinture, flamboyant aux clartés des flambeaux,

lui apparut comme le doigt de Dieu écrivant des caractères de flamme sur la muraille du festin. Ce fut comme un éclair qui traversa son esprit; il brisa son verre sur la table et s'écria d'une voix tonnante : « Non, non, je ne serai jamais le lord de Barmounty ; non, je ne changerai jamais de religion comme sir Bertram ! »

A ces mots, il quitta brusquement sa place et s'élança hors de la salle, laissant Édith évanouie, lady Gloomering consternée, et tous les convives plongés dans un étonnement et une confusion impossibles à décrire.

X

Enfermé dans sa chambre, le malheureux Georges se jeta à terre et s'y roula en poussant des sanglots déchirants. Cette généreuse nature offrait à la douleur une proie d'autant plus grande qu'elle était plus forte et plus sensible. Georges se releva dans un transport de rage; il maudit le jour où l'on était venu dire à son père : Un fils vous est né ; il maudit son aïeul sir Bertram, qui, en changeant le premier de religion, avait préparé le malheur de ses derniers descendants; il maudit surtout son grand-

père, dont l'implacable volonté l'avait soumis à une si infernale tentation et à une si intolérable torture.

Quand une grande douleur accable l'homme, instinctivement il se tourne vers Dieu ; sa bouche, sinon sa pensée, murmure au moins ce cri suprême : O mon Dieu !

Georges tomba à genoux au pied de son lit, devant un petit crucifix que lui avait donné sa mère ; son désespoir se calma un peu ; il pria avec ferveur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; il demanda pardon à Dieu des blasphèmes qu'il venait de proférer, et le supplia de lui donner la grâce de la résignation. En se relevant, il aperçut sur une table la lettre de sa mère qu'il avait reçue le matin et qu'il n'avait pas ouverte par une coupable négligence ; il prit cette lettre, la baisa avec respect et la lut avec attendrissement.

Gemma disait à son fils qu'elle ne cessait de prier pour qu'il sortît victorieux de l'épreuve terrible qui lui avait été imposée ; elle le conjurait d'être invincible, et d'imiter le courageux sacrifice dont son père lui avait donné l'exemple.

— Ah! mon père, s'écria le jeune homme avec amertume, mon sacrifice est plus grand

que le vôtre : vous avez pu quitter Barmounty Manor, vous n'y laissiez que la fortune, et vous emmeniez avec vous celle que vous aimiez, tandis que moi, il faut que je laisse ici celle que j'aime, et pour jamais !

Cette idée revint l'accabler avec une nouvelle force; il retomba à genoux devant son lit en sanglotant, la tête entre ses mains.

En ce moment, la porte s'ouvrit; il n'y fit pas attention d'abord, mais le bruit d'un pas timide et léger le fit tressaillir; il détourna ses yeux inondés de larmes, et il vit Édith, pâle et chancelante, qui s'appuyait contre la porte et le regardait avec douleur et pitié.

— Que venez-vous faire ici, s'écria-t-il avec désespoir, ange tentateur qui avez failli me faire oublier ma foi et mon honneur ?

— O Georges, répondit-elle en joignant les mains, ne m'accablez pas, je suis aussi malheureuse que vous! J'ai senti tous vos combats, et je viens pleurer avec vous sur la victoire que vous venez de remporter sur votre cœur. Je la comprends, je la respecte et je l'admire. O Georges, je ne vous ai pas tout dit, j'ai un aveu à vous faire : pendant votre absence, j'ai souvent pensé aux entretiens que nous avions eus ensemble; je suis venue chaque jour prier de-

vant l'image de la Vierge que nous aimions tous deux; à l'insu de ma mère, j'ai lu, j'ai étudié, j'ai réfléchi; j'ai trouvé moyen de causer quelquefois avec le prêtre catholique de la paroisse voisine; enfin, Georges, je me crois prête à embrasser votre religion.

Un éclair de joie profonde illumina les yeux de Georges; il se releva et s'écria avec transport :

— Nous ne serons donc point séparés !

— Oui, Georges, nous ne serons point séparés dans le ciel, je l'espère; mais ici-bas il faudra nous séparer pour un peu de temps.

A ces mots, le jeune homme laissa retomber sa tête dans ses mains avec accablement.

— O Georges, reprit la jeune fille d'un ton suppliant, jugez vous-même de ce que je dois faire : vous m'aimez, Georges, et cependant vous n'avez pas voulu vous faire protestant pour être à moi... Ma mère vous aime, mais elle ne me permettra point d'épouser un catholique sans fortune... et moi, vous m'approuverez, Georges, n'est-ce pas? quand je vous aurai dit que jamais je ne me marierai sans le consentement de ma mère.

Georges, accablé par l'évidence, laissa Édith disparaître, sans avoir pu lui répondre un mot.

XI

Les solitaires de l'île de Wight étaient tristement inquiets de Georges, dont depuis longtemps ils ne recevaient plus de nouvelles. Gemma redoublait ses prières et ses vœux. Sir Henry et dom Ludovico descendaient chaque matin à Ryde, pour guetter l'arrivée du bateau-poste qui apportait les dépêches d'Angleterre; mais il ne leur transmettait aucune lettre de Georges.

Un jour, sir Henry vit débarquer un de ses anciens voisins de campagne; il courut en tremblant lui demander des nouvelles de Barmounty Manor. Le voisin répondit qu'il avait quitté sa résidence depuis plusieurs jours; mais qu'à son départ on se préparait à célébrer au château les fêtes de Noël, en l'honneur du prochain mariage du neveu de lady Gloomering.

Ce fut un coup terrible pour sir Henry, qui se jeta dans les bras de dom Ludovico en s'écriant :

« J'aurais mieux aimé apprendre sa mort! »

Ils ne savaient comment annoncer à Gemma la triste nouvelle de la défection de son fils. Comme d'un pas irrésolu ils s'approchaient du

cottage, ils virent sur le seuil Gemma qui embrassait avec sa vivacité italienne une jeune femme vêtue de noir, que sir Henry crut reconnaître; il accourut, et vit avec étonnement Édith en pleurs dans les bras de sa femme.

« Et Georges? s'écria-t-il en tremblant; où est-il, le malheureux? »

Édith raconta alors la scène du banquet, et comment, après sa dernière entrevue avec elle, Georges était parti la nuit même en lui faisant remettre ces seuls mots : « Au revoir là-haut! Je vais à la Trappe du mont Saint-Bernard (1); vous avez raison, Édith : *In God is all.* »

« Merci, mon Dieu! s'écria sir Henry les larmes aux yeux; je perds mon fils, mais il n'est pas perdu pour vous!

— Le lendemain, continua Édith, j'allai chez ma mère, que je trouvai encore tout irritée de la scène de la veille; je lui déclarai ma résolution de me faire catholique.

— Très-bien, s'écria-t-elle avec colère; je comprends : vous changez de religion pour épouser Georges.

— Non, ma mère : Georges est à jamais perdu

(1) Située au centre de l'Angleterre, dans le Leicestershire, non loin de Lougborough.

pour moi ; il est entré à la Trappe. Mais je n'aurai jamais d'autre époux que lui, et j'espère n'en être pas séparée dans l'éternité. » Alors ma mère s'est mise dans une fureur épouvantable contre moi, m'a traitée de folle et de fille dénaturée, et a juré par le nom de son père qu'elle ne garderait jamais auprès d'elle une papiste... Je crus alors n'avoir qu'un seul parti à prendre, et, chassée de la maison paternelle, sous la conduite du vieux garde Will, je suis venue demander un asile à la mère de Georges.

— Viens, ma fille, viens dans mes bras! s'écria Gemma en fondant en larmes.

— Mon pauvre fils ! s'écria sir Henry.

— Remercions tous le Seigneur de lui avoir donné la victoire, répondit dom Ludovico; le martyre de ces deux enfants leur sera compté au ciel. »

Gemma, qui semblait reverser sur Édith toute la tendresse qu'elle ne pouvait plus épancher sur son fils, entoura la jeune fille de la plus tendre sollicitude maternelle.

Dès le lendemain, dom Ludovico commença à instruire Édith dans la foi catholique, et, peu de temps après, elle fit entre ses mains une solennelle abjuration, qui combla de consolation sir Henry et sa femme.

Édith témoignait sans cesse le désir d'entrer en religion, à l'exemple de Georges, qu'elle voulait suivre en tout; mais dom Ludovico, dans sa haute sagesse chrétienne, lui fit comprendre qu'elle avait encore des devoirs à remplir sur la terre, qu'elle avait assez fait pour Dieu en devenant catholique, qu'elle devait maintenant songer à sa mère, qui était restée affligée et abandonnée.

Gemma s'offrit à reconduire sa nièce à Barmounty Manor. Depuis le départ de sa fille, qu'elle savait dans l'île de Wight, lady Gloomering était tombée dans une morne tristesse, que rien ne pouvait dissiper et qui déjà avait profondément altéré sa santé. Elle fut vivement touchée de la démarche de sa belle-sœur, qui lui ramenait sa fille et l'avait empêchée de se faire religieuse. Elle reçut Édith en mère, et lui permit le libre exercice de sa religion; mais le chagrin de voir sa fille catholique et décidée à ne pas se marier fut un coup dont elle ne put jamais relever. Souvent elle s'arrêtait devant le portrait de son père, le vieux lord Barmounty, et elle ne pouvait s'empêcher de lui dire tout bas : « O mon père, combien votre inflexible volonté a été fatale à toute votre famille! »

XII

Cependant sir Henry et sa femme attendaient avec anxiété des nouvelles de leur fils et se résignaient difficilement à le perdre pour toujours. Dom Ludovico cherchait à les consoler, et leur répétait qu'ils devaient rendre grâces à Dieu d'avoir fait triompher leur fils, comme par miracle, de la difficile épreuve à laquelle il avait été si près de succomber.

Enfin, un jour, Georges reparut dans l'île de Wight. Il avait été chez les trappistes du mont Saint-Bernard ; mais là on lui avait donné les mêmes conseils que dom Ludovico avait donnés à Édith, et la Trappe, en refusant de le recevoir, le rendait à ses parents pour soutenir leur vieillesse.

Mais Georges revint si pâle et si changé que Gemma ne pouvait le reconnaître. Dom Ludovico conseilla à sir Henry d'emmener son fils en Italie pour le distraire et rétablir sa santé. Ils partirent tous les trois et revinrent se fixer encore une fois à Rome. Gemma eut un instant de joie en revoyant le soleil de sa patrie ; mais elle ne vivait

plus que pour son fils, et elle souffrait de ses souffrances. Georges s'efforçait vainement de cacher son incurable douleur et rendait à ses parents tous les soins imaginables. Gemma mourut bientôt entre ses bras en le bénissant, et sir Henry suivit de près sa femme dans la tombe.

— Hélas! s'écria Georges, je n'avais plus qu'eux sur la terre, vous auriez dû me les laisser, ô mon Dieu!

Dom Ludovico quitta ce monde à son tour. Après la mort de ses parents, Georges ne put résister au désir de revoir encore une fois l'Angleterre. Il partit, et, à peine débarqué, il prit la route de Barmounty Manor.

Il n'osa se présenter au château et chercha un asile chez le vieux garde Will, dont le cottage était à peu de distance du parc. Le vieux garde le reçut avec joie et lui promit le secret. Georges errait sans cesse comme un paria autour de ce parc, de cet Éden que sa foi lui avait fermé.

Une fois il monta sur un arbre pour jeter un dernier coup d'œil sur ce paradis perdu de sa jeunesse. Il aperçut dans une allée lady Gloomering, courbée par le chagrin plus que par l'âge, qui se traînait languissamment au bras d'Édith; celle-ci était pâle et vêtue de noir, avec une croix sur la poitrine, comme une religieuse. Elle me-

nait déjà au château la vie d'une véritable recluse.

Georges n'osa pas se montrer à sa vue. Le dimanche suivant, il s'en alla entendre la messe à la chapelle catholique où il était allé tant de fois avec son père et sa mère. En y entrant, il tressaillit; il avait vu Édith agenouillée devant l'autel : il assista à la messe derrière elle.

Quand Édith se retourna pour s'en aller, elle vit Georges, et lui fit un signe d'adieu en lui montrant le ciel.

Georges, transporté de joie de l'avoir revue, ne pouvait se décider à quitter les environs de Barmounty Manor. Triste et morne pendant la semaine, il attendait le dimanche comme un jour de fête pour son pauvre cœur; ce jour-là, il revoyait Édith à la chapelle; elle lui jetait un coup d'œil de sympathie et d'affection, et il s'en retournait avec du bonheur pour huit jours.

Tous deux étaient heureux de se retrouver ainsi sous l'œil de Dieu, de converser ensemble dans la prière, cette langue du ciel, et de rester étroitement unis dans la même foi et dans la même espérance.

Un matin, Georges vit la porte d'entrée du château tendue en noir; lady Gloomering venait de mourir. Il accompagna sa tante à sa

dernière demeure, et sous ses habits de deuil il tressaillait secrètement de joie ; le seul obstacle qui le séparait d'Édith venait enfin de disparaître. A son retour au cottage, le vieux garde Will lui remit une lettre dans laquelle sa cousine le priait de venir à Barmounty le lendemain. Il s'y rendit avant l'heure, le cœur palpitant d'espérance. Il fut introduit seul dans la grande salle tapissée de noir, telle qu'elle était lorsque, tout enfant, il assista aux funérailles de son grand-père le vieux lord de Barmounty. Édith entra couverte de lourds vêtements de deuil, si pâle, si grave, si sévère, qu'il n'osa s'approcher d'elle, tant il fut saisi de respect à sa vue.

« Georges, lui dit-elle, depuis que je me suis faite catholique, je n'ai eu qu'une pensée, qu'un désir, qu'une prière, c'est de ramener aussi ma mère à la vraie foi de nos pères ; j'y ai travaillé de toutes mes forces, et j'y suis parvenue, le croiriez-vous, à l'aide du *Prayer-Book* où je lui ai fait retrouver presque toutes les cérémonies de l'Église catholique conservées dans ce livre par ordre de Henry VIII (1). Ma mère

(1) Une dame anglaise, Mme Pittar, s'est convertie par le même moyen il y a quelques années ; elle a écrit son histoire sous ce titre : *Une protestante convertie au catholicisme par sa Bible et son livre de prières.*

était donc convaincue ; mais il lui restait à faire le pas le plus difficile, c'était l'abjuration publique. Elle était retenue par cet indigne respect humain qui fait qu'on craint l'opinion des hommes plus que celle de Dieu. Elle hésitait toujours, lorsqu'elle fut saisie par cette maladie soudaine qui l'enleva en une nuit. Sur sa demande j'envoyai chercher le prêtre catholique ; mais avant qu'il ne fût arrivé, ma mère expirait dans mes bras en me disant ces paroles entrecoupées : « Je crois... je crois à l'Église catholique ; mais que je suis coupable d'avoir tardé si long-temps!... Ma fille, priez pour moi... Édith, priez Dieu pour moi !

— Oui, oui ! s'écria Georges, nous prierons Dieu ensemble pour elle, dès que nous serons unis au pied des autels.

— Oh ! Georges, cela ne suffirait pas. Il faut une expiation plus sévère et plus douloureuse pour obtenir de Dieu la grâce de ma mère, le salut de son âme si gravement compromis. J'ai consulté le saint prêtre que vous connaissez ; j'ai promis à Dieu et à ma mère de me faire religieuse.

A ces mots, Georges se leva dans un transport de douleur et s'écria :

— Nous serons donc séparés à jamais !

— A jamais ! oh ! Georges, ne dites pas ce

mot : non, non, nous ne serons séparés que pour peu de temps, et nous emploierons cette séparation passagère à nous rendre dignes d'être réunis dans le ciel. Oh ! oui, nous nous retrouverons en Dieu ; rappelez-vous la pieuse devise de nos ancêtres : *In God is all.* Georges, Georges, ne laissez pas fléchir votre courage pour mieux soutenir le mien... Nous nous aimerons toujours... Nous sommes fiancés pour le ciel !

En écoutant ces angéliques paroles, Georges s'agenouilla de loin devant Édith, n'osant s'en approcher, comme si c'eût été un ange ; puis il s'écria, en levant les mains et les yeux vers le ciel :

— Édith, vous êtes sainte ! Edith, ô ma sœur, vous avez raison : qu'il soit fait selon votre volonté !

Et il tomba la face contre terre, en versant des torrents de larmes.

Quand il releva la tête, Édith avait disparu comme une céleste vision.

Georges retourna chez le vieux garde, bouleversé de cette scène, mais si plein d'admiration pour Édith, que ce sentiment contre-balançait en lui la douleur. Le soir même, il reçut une lettre ainsi conçue :

« Mon cousin, en me faisant religieuse, je fais

vœu de pauvreté et je renonce joyeusement à tous mes biens terrestres. Vous êtes mon unique héritier et le propriétaire de Barmounty Manor. Mais est-ce une propriété vraiment légitime devant Dieu? En donnant à notre aïeul, sir Bertram, l'abbaye de Barmounty, le roi Henry VIII n'a-t-il pas dépouillé l'Église et commis un vol sacrilége? N'est-ce pas à nous, redevenus catholiques, à réparer la spoliation royale et à rendre Barmounty à sa destination primitive et sacrée? Je vous propose donc, Georges, de donner cette antique abbaye à l'ordre religieux qui l'a bâtie autrefois, et qui refleurit aujourd'hui sur le sol de notre île des saints. Ne me répondez pas, je n'ai jamais douté de votre réponse et de votre cœur.

« Je me suis déjà occupée de tout ce qui est nécessaire pour rendre la chapelle profanée au culte catholique. Dans trois jours le saint sacrifice de la messe y sera offert après une interruption de trois cents ans; dans trois jours, Georges, si vous vous en sentez la force et la foi, je serais heureuse de vous y voir à la Table sainte auprès de moi.

« EDITH. »

Pendant deux jours, Georges se prépara à cette grande action dans une retraite profonde, auprès

du prêtre qui dirigeait la congrégation catholique des environs. Le troisième jour, il se rendit avec lui à la chapelle de Barmounty rendue au vrai culte, et il pensa à la joie que son père et sa mère en auraient éprouvée s'ils en avaient été témoins. Edith, vêtue de noir et le visage caché par un long voile, était agenouillée devant l'autel; une place vide se voyait auprès d'elle; Georges s'y rendit sur un signe du prêtre qui commença aussitôt la messe. Après l'évangile, le bon prêtre fit une allocution où il parla, en mots couverts, des fiançailles du ciel qui allaient se célébrer.

Les deux fiancés allèrent ensemble à la Table sainte, et furent unis devant Dieu dans la communion au corps et au sang de Jésus-Christ.

Quand leur double action de grâces fut achevée, ils se séparèrent sans se regarder et sans se parler; ils n'avaient plus rien à voir ici-bas, ils n'avaient plus rien à se dire dans le langage de ce monde.

Edith entra dans un couvent de religieuses anglaises, fondé près de Londres par le cardinal Wiseman.

Georges se rendit à Rome où il était né, et, après quelques années d'études et de retraite, il se fit religieux camaldule dans le monastère de Saint-Grégoire-le-Grand, sur le mont Cœlius;

il aimait à se rappeler que c'est de là que le Pape saint Grégoire fit partir le moine Augustin pour aller porter la Bonne Nouvelle aux peuplades barbares de la Grande-Bretagne.

L'amour terrestre n'a droit à notre attention que lorsqu'il lutte avec le devoir, qu'il est vaincu dans le combat et qu'il devient, par sa défaite, une source de dévouement et de sacrifice. Il n'y a rien de plus beau ni de plus rare au monde que le sacrifice et le dévouement; aussi ne saurait-on en recueillir trop d'exemples. C'est ce qui nous a fait écrire l'histoire de ces deux jeunes cœurs si tendres et si héroïques, histoire simple et touchante qui intéressera peut-être parce qu'elle est véritable.

ET APRÈS?

SOUVENIR DE ROME.

ET APRÈS?

SOUVENIR DE ROME.

I

Paolo dei Massimi.

Un jeune Romain de notre connaissance vint un jour me chercher pour faire, à travers Rome, une de ces promenades qui devenaient si instructives en sa compagnie.

— C'est aujourd'hui le 16 mars, me dit-il, je veux vous mener au palais des Massimi où vous serez témoin d'un touchant anniversaire. Savez-vous bien que les princes Massimi prétendent descendre des Fabii Maximi? Les Fabius antiques se disaient issus de Fabius fils d'Hercule, et se divisaient en plusieurs branches, dont les deux plus célèbres étaient celle

des Maximi et celle des Pictores, ainsi surnommée d'un Fabius qui était peintre et qui le premier prit le pinceau à Rome pour décorer le temple du Salut. Les Massimi modernes se sont aussi montrés amis des arts en décorant leur palais; ils n'ont pas moins bien mérité des lettres en ouvrant leur demeure à la première imprimerie qui fut établie à Rome en 1467 par deux Allemands, Sweynheim et Pannartz (*in domo Petri de Maximis*). Les trois cents Fabius qui périrent jusqu'au dernier sur les bords du Crémère en combattant contre les Véiens, n'avaient laissé qu'un enfant pour perpétuer leur noble race; de cet enfant naquit le sauveur de Rome, le plus grand des Fabius, celui qui mérita le mieux le nom de Maximus. On l'avait surnommé *Verrucosus*, à cause d'une petite verrue qu'il avait à la lèvre. Dans son enfance il était si doux et si complaisant, que ses camarades l'appelaient *Ovicula* (petite brebis).

— Eh bien, Rome put dire un jour de lui ce que Napoléon disait du maréchal Lobau : *Mon Mouton est un lion !*

— Ah! signor Edmondo, quel beau caractère que celui de ce Fabius Cunctator, *ce pédagogue d'Annibal*, cet impassible temporiseur, qui, unissant le courage civil au courage militaire,

s'inquiétait moins des rumeurs et des calomnies que du salut de la patrie !

Unus homo nobis cunctando restituit rem,
Non ponebat enim rumores ante salutem;
Ergo magis magisque viri nunc gloria claret.

Ce sont des vers d'Ennius cités par Cicéron dans son traité de *la Vieillesse.*

— Et moi, je n'ai pas oublié les vers de Virgile :

Quo fessum rapitis, Fabii ? Tu, MAXIMUS ille
Unus qui nobis cunctando restituis rem!

— La temporisation du Cunctator est passée en proverbe et est restée populaire à Rome, où l'on dit encore : *Un mezzo termine da Fabio Massimo, col quale bisogna andare temporeggiando e contentando i due partiti.* Rome a conservé ces antiques traditions de prudence et de sagesse; la Papauté a hérité du génie politique des vieux Romains, qu'elle unit au génie du christianisme. Il est à remarquer qu'on trouve à Rome moins de vivacité italienne et plus de gravité et de réflexion que dans les autres cités de la Péninsule. Le gouvernement romain est encore un gouvernement à la Cunctator ; *patiens quia æternus.* Tout se fait à Rome avec une sage lenteur ; les affaires s'y traitent

avec poids et mesure, et à loisir, comme entre gens sûrs de leur éternité; il faut, dit-on ici, deux choses pour réussir : Dieu et le temps, *Deus et dies.*

— M. de Maistre assure que le premier ministre de Dieu au département de ce monde, c'est le Temps.

— Les Romains disent encore : *Il Tempo é galantuomo; date tempo al Tempo, e non precipitate le cose con l'impazienza :* Le Temps est un galant homme; donnez du temps au Temps, et ne précipitez pas les choses par votre impatience.

— On a trouvé aussi que l'anagramme de *Roma* est *mora* (délai). Comme la vérité dont elle est l'interprète, Rome attend tout du temps, et par de là le temps, de l'éternité.

— *Dunque*, les princes Massimi prétendent descendre du Cunctator; ils ont des armes parlantes : ce sont des empreintes de pas sur champ d'azur, pour rappeler les nombreuses marches et contre-marches à l'aide desquelles le grand Fabius finit par lasser Annibal. Ils ont pour devise le fameux *Cunctando restituit.*

— N'est-ce pas un prince Massimo qui est en ce moment directeur des postes de Rome?

— *Appunto.*

— Est-ce donc pour se montrer un digne

petit-fils du Cunctator que ce matin il m'a fait remettre mon courrier si tard?

— C'est fort possible, *caro mio*. Quand l'empereur d'Autriche vint à Milan, il y a déjà bien des années, pour ceindre la couronne de fer, le Saint-Père lui envoya une députation dont faisait partie le prince Massimo, aujourd'hui cardinal. L'empereur lui demanda s'il était bien vrai qu'il descendît du Cunctator : — « Tout ce que je puis dire à Votre Majesté, répondit spirituellement le prince, c'est qu'on le dit à Rome depuis douze cents ans. »

Tout en causant ainsi nous étions entrés dans l'étroite rue *de' Colonne de' Massimi*, et bientôt nous nous trouvâmes devant un portique circulaire soutenu par six colonnes ; c'est la *préface* monumentale du palais des Massimi, une des œuvres célèbres de Baldazzarre Peruzzi, surnommé à Rome le Raphaël de l'architecture. Il a su tirer parti d'un espace si incommode et si resserré pour y élever un élégant édifice tout chargé de sculptures. Entrons dans cette cour où jaillit une fontaine, et montons cet escalier, où sont incrustés des fragments d'antiquités, et qui se termine par une gracieuse *loggia*. Suivons la foule qui vient ici en pèlerinage ; au dernier étage du palais, après avoir

traversé une longue file d'appartements, on arrive dans une riche chapelle revêtue de marbres précieux et éclairée *a giorno*. C'est là que se célèbre l'anniversaire du fait que nous allons raconter.

Il y a aujourd'hui deux cent quatre-vingts ans, le 16 mars 1583, que se passait-il au palais de' Massimi? Une scène bien triste et bien ordinaire, mais qui devait avoir un dénoûment miraculeux : toute la noble famille était autour du lit d'agonie de l'héritier de la maison, Paolo Massimo, qui n'avait que 14 ans. Se sentant prêt à expirer, l'enfant appela la bonne Francesca, qui le soignait jour et nuit (1), et la pria d'aller avertir S. Philippe de Néri, qui avait promis de venir l'assister à son heure dernière. Quand il reçut le message du mourant, le saint était à l'autel. A peine la messe finie, il accourut en toute hâte, mais il n'était plus temps. Fabrizio, le père du jeune homme, vint à sa rencontre, et lui dit en pleurant que Paolo était mort; dom Camillo, le curé de la paroisse, était venu l'administrer, et, le voyant expiré, s'en était allé. La bonne Francesca avait déjà lavé le corps, selon l'usage, et s'apprêtait à le re-

(1) Mando Francesca, come colei che il di e la notte lo serviva. (*Vita di San Filippo.*)

vêtir de ses vêtements funèbres, quand Philippe entra dans la chambre, désolé d'être arrivé trop tard. Mais le saint avait confiance en Dieu ; il prit de l'eau bénite et en jeta sur le visage et dans la bouche du mort, puis il le toucha en tremblant (*tutto tremante*), et, priant Dieu, il criait de temps en temps : Paolo ! Paolo ! A cette voix vénérée, le jeune homme, s'éveillant de son sommeil de mort, ouvrit les yeux et ressuscita au grand étonnement de l'assistance et à la joie délirante de son père. Le saint lui demanda s'il voulait mourir ou revivre. L'enfant répondit qu'il préférait rejoindre sa mère et sa sœur, qu'il avait déjà entrevues dans le ciel. En effet, il se laissa retomber sur sa couche mortuaire, et il mourut de nouveau dans les bras de S. Philippe (1).

Ce miracle est raconté dans la Vie du saint écrite par son contemporain Antonio Gallonio, qui en appelle au témoignage de trois personnes encore vivantes de son temps, et qui se trouvèrent présentes à la résurrection et à la

(1) Il beato Padre dimandavagli s'ei voleva morire, et se moriva volentieri ; ed egli rispondeva che si per andar in cielo, ove erano sua madre e sua sorella poco innanzi morte, le quali per avventura avea vedute ; e desiderato di volar tosto a vita eterna, presente Filippo (stando egli fra le sue braccia) di nuovo si mori. (*Vita del Neri.*)

seconde mort de Paolo : c'étaient Fabrizio Massimo, père de l'enfant, Violante Santacroce, sa seconde femme, et Francesca di Antonio di Civitella. Ces trois témoins ont déposé du fait, sous le sceau du serment, dans le procès pour la béatification de Philippe.

La famille de Massimi célèbre chaque année le solennel anniversaire de cet événement domestique. Aujourd'hui, 16 mars, son palais est ouvert à Rome entière pour cette religieuse commémoration. Les deux grandes portes sont ornées de tentures et de tapisseries, et d'un tableau qui représente le miracle.

La chambre où le saint ressuscita le jeune prince Paolo a été convertie en chapelle, et elle jouit de tous les priviléges des oratoires publics. Cette chambre avait conservé sa forme primitive jusqu'à ces derniers temps, où le cardinal François Saverio Massimo l'a fait restaurer et décorer. On y admire un tableau qui représente cette résurrection miraculeuse. Le jour de la fête du 16 mars, on expose dans cette chapelle le chapelet et les lunettes de S. Philippe de Néri, et une relique de notre roi S. Louis qui appartient depuis longues années aux princes Massimi.

Cette illustre et pieuse famille est moins fière

de descendre du Cunctator, que d'avoir mérité qu'un jour Dieu fit ce miracle en faveur d'un de ses membres. Sa reconnaissance séculaire est touchante et digne de cet enfant qui, rappelé à la vie par les prières d'un saint, préféra se rendormir du sommeil de la mort, pour retrouver là-haut les deux pieuses femmes qu'il aimait d'un si filial et si fraternel amour.

Une parente du jeune Paolo, appelée Vittoria des Massimi, se fit religieuse dans le monastère de Sainte-Marthe ; elle fut la pénitente de S. Philippe, qui lui apparut la nuit de sa mort.

— Je suis venu te visiter avant de partir, lui dit-il, afin que tu ne te lamentes pas à mon sujet...

— Ah ! mon père, lui répondit Vittoria, vous voulez aller en paradis !

Le saint lui montra une campagne toute pleine d'épines et lui dit :

— Voilà par où tu dois passer si tu veux venir où je vais.

La religieuse se leva aussitôt et se prit à pleurer en répétant ces paroles :

— O mon père ! je ne vous reverrai plus ici-bas.

Etant demeurée un quart d'heure dans cette pensée et dans ces larmes, elle entendit sonner

sept heures. Depuis ce moment jusqu'à l'heure de l'office, elle ne cessa de se recommander au bienheureux, persuadée qu'elle allait recevoir, dans le courant de la matinée, la nouvelle de sa mort, ce qui arriva en effet.

II

L'apôtre de Rome.

En nous en revenant *a casa*, le jeune Romain qui m'accompagnait ne tarissait pas sur les vertus et les miracles de S. Philippe, qu'il appelait le S. Vincent de Paul de Rome.

Né à Florence en 1515, Philippe de Néri s'en vint à Rome vers l'âge de trente ans pour y mener une vie toute cachée en Dieu; il y vécut quelque temps dans la misère, parce qu'il avait distribué aux pauvres tout ce qu'il avait. Un gentilhomme florentin, Galeotto Caccia, lui avait prêté une petite chambre dans sa maison, près de Saint-Eustache; il lui donnait, tous les ans, une mesure de grain. Philippe, pour lui témoigner sa reconnaissance, s'occupa de l'éducation des deux fils de son hôte, dont il fit deux anges. Plus tard, associé à quelques prê-

tres de Saint-Jérôme de la Charité, il évangélisa les jeunes gens. On riait de la bizarrerie de ce laïque qui se mêlait de prêcher ; on se moquait de lui, mais on se convertissait. Enfin Philippe reçut les ordres sacrés, et devint l'apôtre de Rome. Son zèle s'exerçait spécialement sur les jeunes gens. Il inventa mille moyens ingénieux pour les préserver de toute action qui aurait offensé Dieu. Dans sa vieillesse, quoique l'excès de ses fatigues eût presque épuisé les forces de son corps, le saint homme ne cessait pas de passer dans les rues de Rome, entouré d'un cortége de jeunes gens, conversant avec eux, selon leurs diverses professions, les exhortant à s'aimer les uns les autres et recevant d'eux de nombreux témoignages d'affection et de respect. Souvent il interrompait sa prière pour aller se promener, jouer, courir avec eux, et il gagnait leurs âmes par cette condescendance et, si je puis dire, par cette camaraderie, toujours prudente, du reste, autant qu'aimable. D'autres fois, il les conduisait aux environs de Rome, et là les faisait jouer ensemble à divers jeux de course et d'adresse, tels que le jeu de paume. Ordinairement, il mettait lui-même le jeu en train, puis se retirait sous un arbre ou sur un petit tertre pour lire ou pour méditer

quelque trait de la Passion ; car il portait toujours avec lui un petit livre qui contenait le récit de la Passion du Sauveur selon les quatre évangélistes. Dès qu'il avait lu quelques lignes, il ne pouvait poursuivre, mais demeurait immobile, absorbé dans la contemplation.

Comment décrire la patience de S. Philippe au milieu de ces jeunes gens, et tout ce qu'il supportait dans l'espoir de les tenir éloignés du mal ? Rassemblés dans sa chambre, ils faisaient tout le bruit et tout le tapage qu'ils voulaient, sans que le saint leur adressât le plus léger reproche. Dans la maison, quelques personnes se plaignirent de ce manque de discrétion. Les jeunes gens parlèrent à S. Philippe des plaintes que soulevaient leurs bruyants amusements : « Laissez dire, leur répondit-il, continuez vos jeux, et soyez gais. Tout ce que je vous demande, c'est d'avoir horreur du péché mortel. » Il leur permettait même de jouer à la balle et aux palets dans sa chambre, ou dans le corridor qui la précédait, pour ne pas leur donner l'occasion d'aller ailleurs. Un gentilhomme romain, qui venait souvent visiter le saint , fut surpris du bruit que faisait cette jeunesse ; il demanda à S. Philippe comment il pouvait le supporter. « Pourvu qu'ils ne

commettent aucun péché, lui répondit-il, ils peuvent bien couper du bois sur mon dos, si cela leur fait plaisir. »

Avec la même douceur, le saint convertit un jeune homme dissolu, en lui enjoignant pour sa pénitence de réciter sept fois le jour le *Salve Regina* et de baiser la terre après cette prière, en disant : « Demain, peut-être, je serai mort. » La fidélité à cette pratique obtint à ce jeune homme la grâce d'une sincère et durable conversion.

S. Ignace de Loyola aimait beaucoup S. Philippe, et l'appelait en plaisantant *la campana* (la cloche) qui appelle les pécheurs à l'église. Un jeune romain, Raphaël Lupi, qui menait une vie désordonnée, fut conduit à un sermon du saint par un ami qui désirait sa conversion et qui, après la *predica*, engagea Raphaël à faire une visite à Philippe dans sa petite chambre. Le saint les reçut avec sa grâce et sa bonté accoutumées.

— Voici un jeune homme, dit à Philippe l'ami de Raphaël, qui veut continuer à venir à vos sermons, mais qui voudrait auparavant faire une bonne confession.

Raphaël qui n'en avait nullement l'intention, sentit un vif mouvement d'impatience contre

son ami. Toutefois, pour ne pas lui faire un affront et pour sortir au plus vite d'une situation embarrassante, il se mit aux genoux de Philippe et fit une fausse confession, déclarant rapidement quelques légers péchés. Mais il ne put tromper le saint qui, lui prenant la tête et la serrant contre sa poitrine, comme il avait coutume de faire avec ses pénitents, lui dit avec énergie : « Le Saint-Esprit m'a révélé qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous m'avez dit. » Raphaël, en entendant ce reproche, se sentit tout confus et bouleversé. S. Philippe l'exhorta vivement à se confesser comme s'il allait apparaître devant Dieu. Une transformation subite s'opéra dans son âme, et il fit avec l'accent du plus sincère repentir une confession générale. Il continua de s'adresser à S. Philippe, et, d'après ses conseils, il entra chez les religieux franciscains de l'Observance, où il vécut et mourut saintement.

Dieu favorisa Philippe de grâces extraordinaires.

Pendant sa prière le saint était inondé d'une si grande abondance de joies divines, que souvent il ne pouvait pas en supporter l'enivrante douceur. Il s'écriait dans l'oppression qui l'accablait : « Assez, Seigneur, assez ! arrêtez les

flots de ce torrent de volupté céleste. » Un jour que ces joies surnaturelles pénétraient son cœur avec une intensité qui le faisait défaillir, il implora d'une voix plus suppliante que jamais la clémence divine : « Retirez-vous de moi, Seigneur, s'écria-t-il, retirez-vous de moi ! Misérable mortel, je ne puis supporter le poids de ce bonheur ineffable ; je vais mourir, Seigneur, si vous n'avez pitié de ma faiblesse, si vous ne venez à mon secours ! »

Fabrizio de Massimi, le père du jeune homme que Philippe avait ressuscité, venant se confesser à l'heure désignée, trouva la porte de la cellule entr'ouverte. Il entra, et quelle ne fut pas son admiration en voyant l'extase où se trouvait le bienheureux. Philippe s'était mis en oraison, les yeux et les mains élevés vers le ciel; peu à peu la contemplation extatique l'avait soulevé, ses genoux ne touchaient plus la terre. Ravi de ce spectacle, Fabrizio s'approcha. Il put examiner attentivement le saint qui ne le voyait pas et ne l'entendait pas. Lorsqu'il revint à lui, Philippe fut fâché de voir que Fabrizio avait été le témoin de son extase. Il lui demanda pourquoi il était entré dans sa chambre sans être annoncé. Fabrizio s'excusa sur ce qu'il avait trouvé la porte ouverte. Le saint entendit

sa confession sans lui parler de ce qui venait de se passer et le congédia promptement.

Sortant un jour pour se rendre auprès du Souverain Pontife, Philippe dit à quelques pères qui l'entouraient : « Assistez-moi de vos prières, afin que Dieu me préserve de mes accès de folie. » Il savait par expérience que la seule vue du Vicaire de Jésus-Christ lui causait des transports qu'il avait peine à réprimer et le faisait entrer en extase. Le cardinal Sfondrate racontait au pape Paul V qu'il avait vu Philippe en oraison extatique, les genoux élevés au-dessus de terre. De nombreux témoins dignes de foi ont pu constater pareillement ce prodige.

Ces faveurs célestes ne faisaient qu'augmenter l'humilité de l'apôtre de Rome. Chaque jour il adressait cette prière au Seigneur : « Mon Dieu, défiez-vous de moi aujourd'hui, car si vous ne me soutenez par votre grâce, je vous trahirai, et je serais capable de me faire Turc. »

Il refusa deux fois le cardinalat, qui lui fut offert successivement par Grégoire XIV et Clément VIII. Trois mois avant de mourir, il s'entretenait dans sa chambre avec un frère de l'Oratoire, Bernardino Corona.

— Bernardino, lui dit-il, le Pape veut toujours me faire cardinal.

— Il faut enfin accepter cette dignité, lui répondit le bon frère, sinon pour vous, au moins pour le bien de la Congrégation.

S. Philippe ôta sa barrette, leva les yeux au ciel et s'écria : « Le paradis! le paradis! »

La grâce de l'extase était accompagnée chez notre saint du don de prophétie.

Angelo Crivelli jouissait d'une parfaite santé lorsqu'il alla, un jeudi saint, se confesser à Philippe, qui le regarda fixement et lui dit :

— Mon Angelo, prépare-toi, Dieu veut te demander un sacrifice.

— Que la bonté divine me demande ce qu'il lui plaira, répondit Angelo, je suis prêt à recevoir de sa main adorable tout ce qui pourra m'arriver.

— Mais, reprit le saint, s'il plaisait à Dieu de t'imposer une tribulation très-grave, la supporterais-tu volontiers?

— J'espère, repartit Angelo, qu'avec le secours de sa sainte grâce je la supporterais de bon cœur.

— Eh bien donc, ajouta S. Philippe, travaille sans retard à te préparer à la mort, car le jour de Pâques Dieu t'appellera.

Angelo, rentré chez lui, sentit le soir même les premières atteintes de la fièvre. Il passa, quatre jours après, à une vie meilleure. Le saint dit à ses amis qu'il était allé en paradis.

Dans le monastère de Sainte-Marthe, une religieuse, appelée sœur Scolastique Gazzi, était tourmentée par une terrible épreuve, c'était une tentation de désespoir. Il lui semblait qu'elle était destinée à la damnation éternelle et que toutes ses bonnes œuvres étaient inutiles. Elle n'avait jamais communiqué à personne cette épreuve qui la faisait cruellement souffrir, mais elle voulut en parler à S. Philippe. Etant allée le voir à la grille, elle n'eut pas la peine de faire connaître sa tentation. Le saint, avant de la laisser parler, s'écria :

— Que faites-vous, Scolastique, que faites-vous? Le paradis est pour vous.

Elle fut heureuse d'entendre ces paroles qui la rassuraient et lui prouvaient que Philippe connaissait ce qui se passait dans son âme. Toutefois, elle répondit :

— Mon père, je doute et je crains que ce ne soit le contraire, car il me semble que je serai damnée.

— Je vous dis que le paradis est pour vous, repartit le saint, et je veux vous le prouver.

Dites-moi : Pour qui Jésus-Christ est-il mort?

— Pour les pécheurs.

— Et qui êtes-vous?

— Une pécheresse.

— Eh bien donc, le paradis est pour vous. Oui, il est pour vous, puisque vous vous êtes repentie de vos péchés...

A cette conclusion, la religieuse resta toute consolée. Elle fut délivrée de sa tentation de désespoir. De temps en temps, elle croyait entendre encore résonner à son oreille les paroles du bienheureux. « Le paradis est pour vous (1). »

S. Philippe fut le fondateur de la congrégation de l'Oratoire, qui eut tant d'éclat à Rome. Le cardinal de Bérulle fonda à son tour l'Oratoire en France, et le P. Newman l'a établi dernièrement en Angleterre. Le plus célèbre des disciples de S. Philippe de Néri, à Rome, fut le cardinal Baronius, le grand historien de l'Église. Son humilité égalait son génie. Chacun des membres de la communauté faisait à son tour la cuisine durant une semaine. Baronius occupait à cet humble office ces mains savantes qui retraçaient pour la postérité les annales ecclésiastiques. Plusieurs personnages illustres

(1) Vie de S. Philippe de Néri, par M. l'abbé A. Bayle.

étant allés le voir pour traiter avec lui divers points d'histoire, le trouvèrent ceint d'un tablier, lavant gaiement les assiettes et les écuelles. Ils en furent édifiés et déclarèrent que Baronius avait encore plus de droits à leur vénération lorsqu'il remplissait ces humbles fonctions, que lorsqu'il écrivait l'histoire de l'Église. Ce grand homme avait tracé en plaisantant sur la cheminée de la cuisine du couvent ces mots qu'on peut y lire encore : *Cæsar Baronius, coquus perpetuus :* César Baronius, cuisinier à perpétuité. Baronius visitait souvent les hôpitaux avec S. Philippe et ses jeunes gens; il raconte que, par une protection sensible de Dieu, les maladies contagieuses ne les atteignaient pas; il assure même qu'ayant fait plusieurs fois la visite des hôpitaux en souffrant d'une fièvre brûlante, qui augmentait pour lui les dangers de la contagion, non-seulement il n'avait jamais été atteint par les maladies qu'il soulageait, mais il avait même été délivré de la fièvre qui le tourmentait.

Quand on lui demanda quelles étaient les constitutions qu'il avait données à son nouvel institut, Philippe répondit que l'unique règle qu'il lui avait imposée était la Charité, qui, bien comprise et bien pratiquée, pouvait suffire au

bon gouvernement de sa congrégation et à la sanctification de tous ses enfants.

Dans son zèle infatigable, notre saint établit la confrérie de la Trinité, destinée à loger et à servir les pauvres pèlerins qui viennent à Rome en si grand nombre. Un hospice grandiose s'est élevé pour eux, et la confrérie continue de nos jours cette œuvre de miséricorde. Nous l'avons vue fonctionner le samedi saint ; les confrères, parmi lesquels on nous a signalé les hommes les plus distingués de Rome, sont revêtus d'un sac de toile rouge que S. Philippe de Néri leur donna comme un emblème de la flamme de charité qui doit les animer. Ils lavent les pieds des pauvres pèlerins, avant de les servir à table. Pie IX rendit un jour cet humble office à un pauvre prêtre prussien, qui avait demandé à être reçu à l'hospice. Les grandes dames de Rome, de leur côté, lavent les pieds aux pèlerines ; on a vu, parmi ces servantes des pauvres, la reine douairière de Naples, et sa belle-fille la jeune reine Marie-Sophie de Bavière, l'héroïne du siége de Gaëte.

Un des moyens imaginés par S. Philippe pour rendre la piété attrayante et montrer qu'elle a aussi ses délassements et ses douceurs, fut l'emploi de la musique dans les exercices

de l'Oratoire, d'où vient le nom d'*oratorios* donné à ces morceaux qui s'exécutent encore dans son église, afin de diriger vers la religion, par ces espèces d'intermèdes sacrés, composés par les meilleurs maîtres et exécutés par les meilleurs chanteurs, le goût des Romains pour les représentations théâtrales. Ces *oratorios* sont des opéras spirituels : c'est de la prière chantée et mise en musique.

Pour détourner les âmes des joies folles et souvent coupables du carnaval, le saint établit le jeudi gras un exercice de dévotion qui procurait en même temps aux fidèles une récréation salutaire. Ce fut la visite publique des sept grandes basiliques de Rome : Saint-Pierre du Vatican, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Laurent hors les Murs, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Jean de Latran, Saint-Sébastien et Saint-Paul hors les Murs. Trois de ces basiliques étant hors de Rome, ce pèlerinage était fort long. Philippe le faisait très-souvent seul pour son propre compte, et toujours à pied; rencontrant un jour S. Charles Borromée qui le faisait en carrosse, il lui dit en souriant : « Si j'étais à votre place, j'aurais grand'peur que ce soient mes chevaux qui gagnent les indulgences. » Philippe ne manquait jamais de visiter en même temps les cata-

combes de Saint-Calixte, où l'on nous a montré la place où il se mettait en oraison. Pendant dix ans, il vint prier chaque nuit dans les catacombes, comme un autre Moïse, pour élever ses mains vers le ciel et demander le triomphe de l'Église, bouleversée par la tempête du seizième siècle.

Dès la seconde année de l'établissement de ce pèlerinage public, plus de deux mille hommes suivaient Philippe, qui était toujours à leur tête. Il faisait chanter aux pèlerins des cantiques qu'il avait composés; en voici un que nous allons essayer de traduire :

Si le monde et ses vains plaisirs
Réalisaient tous tes désirs,
Quand sonnera l'heure dernière,
Enfant, qu'en sera-t-il resté?
Tout sur la terre
Est vanité.

Si des esclaves par milliers
Vivaient empressés à tes pieds,
Quand sonnera l'heure dernière,
Enfant, qu'en sera-t-il resté?
Tout sur la terre
Est vanité.

Si ta vie était un long cours
De festins et de joyeux jours,
Quand sonnera l'heure dernière,
Enfant, qu'en sera-t-il resté?
Tout sur la terre
Est vanité.

Tourne ton cœur
Vers le Seigneur,
Amour céleste,
Éternité!
Ah! tout le reste
Est vanité (1)!

S. Philippe avait en grande vénération S. Félix de Cantalice, capucin qui vivait à la même époque à Rome. Tous deux, se rencontrant un jour dans la rue, se jetèrent à genoux, se demandant mutuellement leur bénédiction; mais l'un ne voulant pas céder à l'autre par humilité, ils se tendirent les bras et s'embrassèrent. Que pensez-vous de l'étrange manière dont ces deux grands serviteurs de Dieu se saluèrent un jour?

« Puissé-je bientôt vous voir brûler sur un bûcher! disait Philippe.

— Et moi vous voir sur la roue! répondait S. Félix.

— Que les mains vous soient bientôt coupées!

— Et vous la tête!

— Puissiez-vous être fouetté et assommé à coups de pierres!

(1) Dunque a Dio rivolgi il cuore
Dona a lui tutto il tuo amore,
Questo mai non mancherà:
Tutto il resto è vanità.

— Et vous tenaillé et noyé dans le Tibre! »

Ces souhaits étaient des témoignages de leur mutuelle amitié; tous deux avaient un grand désir d'endurer le martyre pour Jésus-Christ, et ils s'entre-souhaitaient ainsi le bonheur qu'ils désiraient le plus.

III

Et après?

Ces récits de la vie de S. Philippe m'avaient intéressé, et le lendemain je voulus visiter le couvent des pères de l'Oratoire, qu'on appelle à Rome les *Filippini,* du nom de leur saint fondateur. Leur église s'appelle *Santa-Maria in Vallicella* (petite vallée), ou encore *Chiesa nuova*, parce qu'elle fut rebâtie par Philippe sur les dessins du Borromini; elle est toute resplendissante d'or, de marbres et de peintures. Pierre de Cortone a peint sur la voûte le miracle qu'opéra la Madone par l'intercession du saint, en arrêtant la chute d'un mur qui menaçait d'écraser les ouvriers qui bâtissaient

l'église. Le même peintre a représenté sous la coupole le Sauveur offrant à son Père les instruments de la Passion; belle idée, bien rendue. Le maître-autel a trois tableaux de la jeunesse de Rubens, royalement détestables dans leur imitation de Michel-Ange : il ne faut voir Rubens qu'à Anvers. La *Chiesa nuova* renferme les tombeaux du cardinal Baronius et du cardinal Maury, mais c'est devant le monument de S. Philippe qu'il faut s'arrêter.

Nero del Nero, noble Florentin, ayant obtenu un fils par l'intercession de Philippe de Néri, voulut lui donner un témoignage de reconnaissance en faisant construire une riche et magnifique chapelle en son honneur. C'est celle où se trouve actuellement le corps du saint. Les murs en sont incrustés de jaspe, d'agate et d'autres pierres précieuses. La coupole est soutenue par quatre colonnes d'albâtre et ornée de rosaces en nacre se détachant sur un fond d'azur. Sur le pavé, qui est en harmonie avec la coupole, sont dessinées des roses en albâtre et autres pierres; au milieu, on remarque un morceau de jaspe oriental vert. Les mêmes pierres précieuses ornent l'entrée de la chapelle, qui est couverte d'une foule d'ex-voto. La sacristie possède une statue du saint par l'Algarde; il tient un livre

ouvert avec ces mots qui résument sa vie : *Viam mandatorum tuorum custodivi*, J'ai gardé la voie de vos commandements. On conserve là quelques autographes de Philippe; il était poëte dans sa jeunesse, et il composa beaucoup de vers latins et italiens; mais à la fin de sa vie il jeta au feu toutes ses œuvres poétiques, qui pourtant ne respiraient que la plus tendre piété. Quelques sonnets écrits de sa main ont été sauvés des flammes. On montre aussi une partie de ses vêtements, et un reliquaire qu'il reçut de S. Charles Borromée après qu'il l'eut guéri; mais ce qui nous toucha le plus parmi ces reliques, c'est le reste d'un morceau de pain laissé par Philippe à son souper, la veille de sa mort, par une dernière mortification peut-être. Mgr Gerbet a dit une belle parole sur le dernier morceau de pain qu'a mangé cet homme, « dont la bienfaisance, toujours subsistante à Rome, est encore la mère nourricière de tant de familles; c'est un assez bon emblème d'une charité qui ne finit pas, qu'une croûte de pain séculaire. »

Nous demandons à visiter la chambre de Philippe. On voit d'abord la petite chapelle particulière où il célébrait chaque jour la messe avec une si tendre piété et une si vive émotion, que chaque fois il ne pouvait retenir ses lar-

mes (1). Le tableau de la chapelle est du Guide. On conserve plusieurs portraits du saint. Voici sous verre sa figure exactement moulée en cire : c'est un beau type de vieillard qui rappelle les têtes antiques des Pères de l'Église. Sa chambre est assez grande et élevée ; la voûte est peinte par Pierre de Cortone. Des armoires, peintes et vitrées, renferment son grabat et sa paillasse, sa chaufferette, le *pulpito* ou chaire d'où il parlait, et son confessionnal en mauvais bois de sapin vermoulu. Les confessionnaux d'Italie ont leurs grilles composées d'une simple feuille de tôle percée de petits trous ronds comme une écumoire. Que de sages conseils, que de consolantes paroles, que d'exhortations *convertissantes* ont passé par là ! Cette chambre se trouvait journellement remplie de visiteurs heureux de l'entendre et de lui parler ; cette chambre avait été surnommée à Rome *l'école de sainteté*. Plusieurs pénitents de Philippe, mettant à profit sa bonté, vinrent le voir chaque jour, pendant trente ou quarante ans, et quelquefois soir et matin.

Un noble romain, Marzio Altieri, disait qu'il

(1) L'amour de Dieu l'oppressait quelquefois si vivement qu'il s'écriait : *Non più, Signore, che più sostenere, essendo io uomo mortale, non posso* (*Vita*, l. I).

était saisi d'une joie ineffable rien qu'en entrant dans la chambre de Philippe, et que c'était vraiment un petit paradis : *Non stanza come era ma più tosto un paradiso terrestre gli pareva.*

C'est enfin dans cette cellule que se passa la scène suivante que nous aimons à rappeler.

Un matin, le jeune Francesco Spazzara, héritier d'une noble famille, vint causer familièrement avec le Père Philippe. Le saint l'interroge avec enjouement sur ses projets d'avenir.

« J'ai commencé l'étude du droit et je m'y livre avec ardeur, répondit le jeune homme.

— A merveille, mon enfant! *et après?*

— Je compte être reçu bientôt docteur.

— Que vous êtes heureux! *et après?*

— J'espère devenir avocat consistorial.

— *Et après?*

— Je deviendrai riche et honoré.

— *Et après?*

— J'épouserai une femme belle et riche; j'aurai de jolis enfants.

— *Et après?*

— Je jouirai d'une vieillesse longue et honorée.

— Je vous accorde cent ans, *et après?*

— Il faudra bien mourir.

— *Et après?*

— On me fera de belles funérailles, et on m'élèvera un magnifique tombeau.

— *Et après?*

— Je laisserai d'universels regrets.

— *Et après?*

— Eh bien! après, tout sera fini pour moi.

— Au contraire, mon cher ami, tout commencera pour vous... Et le jugement? Être absous ou condamné... une éternité de joies ou de supplices... pensez-y bien! »

Le jeune Spazzara fut frappé de ces paroles et du ton avec lequel le saint les prononça; il quitta la carrière où l'ambition l'avait conduit, pour entrer à l'Oratoire et ne plus quitter Philippe. Ce fut lui qui travailla avec le plus d'ardeur après la mort du saint au procès de sa canonisation. Il fut assez heureux pour entendre proclamer solennellement la sainteté de l'apôtre qui l'avait si efficacement converti. Dès que la bulle de la canonisation fut publiée, il mourut comme s'il eût attendu jusqu'à ce moment pour rendre son âme à Dieu. Il avait vécu de manière à ne plus craindre l'*eppoi* (1) de saint Philippe.

Un riche marchand de Rome et plusieurs autres personnes furent aussi gagnés au service de Dieu, dès qu'ils eurent essayé de répondre à

(1) En italien *eppoi* signifie *après*

cette sérieuse question que leur adressa le saint : « Et après? »

La reine-Marie Christine de Savoie, femme de Ferdinand II roi de Naples, est morte en 1836 à vingt-trois ans, en odeur de sainteté; après sa mort, on recueillit dans ses papiers cette série de questions écrites par elle après une lecture de la Vie de S. Philippe :

— Quand je serais bien portante, reine, et belle, *après?*

— Quand je posséderais des monceaux d'argent et d'or, *après?*

— Quand j'aurais une armée de serviteurs, *après?*

— Quand personne ne m'égalerait en savoir, *après?*

— Quand je serais au plus haut point de prospérité, *après?*

— Quand je jouirais de tout cela mille ans, *après?*

— Il faut enfin mourir; tout fuit, tout disparaît : mais *après?*

— Servons donc DIEU seul, c'est assez : avec lui tu possèdes tout. »

L'*eppoi* de S. Philippe fut ainsi l'occasion des premiers pas de cette jeune reine dans les voies de la sainteté. Nous avons vu à Naples,

dans l'église de Sainte-Claire, son tombeau vénéré, où l'on ne cesse pas d'aller en pèlerinage et où des guérisons miraculeuses ont été obtenues. Marie-Christine de Savoie est la mère du roi François II et la tante de Victor-Emmanuel; la cause de sa béatification est introduite en cour de Rome.

LA FOLIE CONTAGIEUSE

LA

FOLIE CONTAGIEUSE.

I

Sous le règne de Philippe III, par un soir d'automne de l'année 1603, on vit entrer dans une maison neuve de Valladolid une femme et deux hommes qui paraissaient engagés dans une conversation de grande importance. Ces trois personnages étaient d'un âge respectable : le plus âgé portait une soutane et un manteau en drap de Florence; l'autre avait une longue cape noire, un bonnet de même couleur, une grande canne, des gants et une large bague au doigt; la femme portait des coiffes blanches et une jupe de serge : c'est assez dire qu'il y avait là un ecclésiastique, un médecin et une *beata* (1).

(1) On appelait ainsi en Espagne une femme qui portait un habit religieux et qui se vouait dans le monde à des œuvres de piété; telles sont encore aujourd'hui les béguines en Belgique. Nous empruntons cette nouvelle à un poëte espagnol contemporain, don Juan Eugenio Hartzenbusch.

« Quiconque nous a vus marcher en si grande hâte depuis l'église de Saint-Ildefonse, dit en souriant l'ecclésiastique en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, a dû se figurer que nous allions visiter un malade en danger de mort.

— Est-ce que vous vous imaginez, seigneur curé, répondit la beata, que la maladie de mon pauvre frère est peu sérieuse?

— En tout cas, observa le médecin, vous ne nous avez cité qu'un symptôme qui ne me paraît pas décisif.

— Maintenant, continua le curé, la sœur Magdalena doit nous donner des informations plus sérieuses, car jusqu'ici elle n'a fait que nous étourdir par ses exclamations.

— C'est pour cela, reprit Magdalena, que j'ai prié Vos Seigneuries de venir à la maison, en profitant de l'absence de ma belle-sœur, de ma sœur et de mes nièces. »

En disant ces mots, la beata frappait à la porte du premier étage. Une servante ouvrit avec mystère; Magdalena lui fit un signe d'intelligence, et lui demanda tout bas si son maître était encore dans son appartement.

« Il est toujours là, répondit la servante, et sa cervelle est plus embrouillée que jamais. »

La beata fit entrer ses compagnons dans une grande salle très-propre, mais garnie seulement de pauvres meubles; elle ordonna à la servante d'aller préparer le chocolat, et quand celle-ci fut sortie, la conversation suivante s'établit entre nos trois vénérables personnages.

Le Curé. — Expliquez-nous enfin les motifs qui vous font croire à la maladie de votre frère.

Magdalena. — Comment pouvez-vous douter, seigneur curé.... (*On entend un bruyant éclat de rire dans l'appartement voisin.*) Entendez-vous, entendez-vous? Voilà encore de ces rires qui me font venir les larmes aux yeux; depuis que mon frère Miguel est arrivé de Séville, il a pris cette fantaisie de s'enfermer tout seul dans sa chambre, et de pousser de temps en temps de ces affreux éclats de rire qui me font frissonner. Quand nous lui parlons, il est toujours distrait, et nous répond tout de travers. Vous savez que ce pauvre Miguel a été quelque temps en prison, sous la fausse accusation d'avoir fraudé le trésor royal; joignez-y le chagrin qu'il a ressenti en voyant le tort que sa détention a causé à sa famille : car nous sommes ici cinq femmes, sans compter la servante, et c'est lui qui nous faisait vivre par son travail. Toutes ces causes de tristesse ont fait sur son esprit

une douloureuse impression, et ont dû certainement entamer son cerveau.

Le Médecin. — Cela n'est pas impossible : un homme tel que lui, si chatouilleux sur le point d'honneur, et qui a déjà passé la cinquantaine...

Magdalena. — Il y a encore autre chose dont il faut que le seigneur curé me donne la raison. Notre mère doña Leonor de Cortinas, que Dieu ait en sa gloire, était fort affligée de l'humeur inquiète de mon frère, et elle m'avait répété bien des fois en pleurant que les folies de son fils feraient du bruit dans le monde. Les prédictions des parents, n'est-ce pas, seigneur curé ?...

Le Curé (*prenant la tasse de chocolat que lui apporte la servante*) —... sont certainement des avis du Ciel.

Le Médecin (*dégustant aussi son chocolat*).— Mais ces rires qui vous semblent si singuliers, peuvent provenir de ce que votre frère a quelque motif secret d'être content ; ses affaires sont peut-être en prospérité.

Magdalena. — En prospérité ! seigneur docteur de mon âme, jamais ses affaires n'ont été en pire état. En d'autres temps, il écrivait des comédies qui lui rapportaient de quoi vivre, parce qu'elles étaient bien reçues des comé-

diens et des spectateurs; mais maintenant ils disent tous qu'il a perdu sa verve, et qu'il n'est plus bon qu'à composer des chansons pour les aveugles. Il avait un petit emploi dans le gouvernement, qui ne lui a pas servi à grand'chose. Il a été soldat, et, comme il est fier de ses services et de ses blessures, il ne peut se résoudre à faire la cour aux grands seigneurs; aussi personne ne fait attention à lui. Voyez quels motifs de joie il peut avoir ! Mais le plus singulier, c'est que, depuis qu'il a été pris de cette manie, il se met à rire des choses les plus simples, quoique par lui-même il ne soit pas un sot. Ainsi, figurez-vous qu'en revenant de Séville, il eut affaire avec un laboureur de Sepulveda, à propos de certaines propriétés de cette ville; ayant lu dans les titres que l'une d'elles portait le nom de Sancho Pulza, mon brave frère se mit à éclater de rire comme un fou en s'écriant : « Un fameux nom ! voilà un fameux nom, en le changeant quelque peu ! » Le laboureur jurait qu'il n'y avait rien à changer à ce nom, et mon frère assurait que si ; ils se disputèrent à ce sujet pendant une demi-heure, et se quittèrent enfin, le laboureur tout à fait fâché et Miguel très-satisfait. Quelques jours après, nous sortîmes ensemble pour faire une promenade

hors de la ville ; en gravissant une colline au sommet de laquelle tournait un moulin à vent, nous vîmes un jeune garçon qui, je ne sais comment, s'était laissé enlever par une des ailes du moulin, laquelle le fit tournoyer et pirouetter, et enfin le jeta sur le sol sans connaissance. Je fus si épouvantée que je ne pus faire un pas pour secourir ce petit malheureux ; mon frère courut le relever, et avec quelques soins le fit revenir à lui ; mais, Vos Seigneuries pourront-elles le croire ? tandis qu'il s'occupait de l'enfant, il ne cessait de rire, en s'écriant : Quelle excellente aventure ! j'en ferai mon profit.

Le Curé. — Il faut avouer que c'est chose peu chrétienne de se réjouir du mal qui arrive à son prochain.

Le Médecin. — Qu'un médecin se réjouisse de ce qu'il rencontre une occasion de faire une bonne cure, passe encore ; mais cela n'est pas permis à un ignorant comme votre frère. Avec tout cela, je ne trouve pas de preuve suffisante que le jugement de notre ami ne soit pas sain.

Magdalena. — Ecoutez un autre fait. Votre Seigneurie, si je ne me trompe, est parente de ce fameux Juanelo Turriano, ce grand mécanicien qui a trouvé le moyen de faire monter l'eau du Tage?

Le Médecin. — Certainement.

Magdalena. — C'est Votre Seigneurie elle-même qui m'a raconté l'aventure de Juanelo avec l'empereur.

Le Médecin. — En effet, c'est moi-même.

Le Curé. — Quelle est donc cette histoire?

Le Médecin. — Elle ne laisse pas d'être assez curieuse. Quand l'empereur Charles-Quint eut renoncé à ses couronnes impériale et royale, vous savez qu'il se retira au monastère de San-Yuste, où il s'ennuyait parfois. Juanelo, cherchant à distraire Sa Majesté, imagina un jour de construire une sorte de théâtre composé de figures mobiles, à l'aide desquelles il pouvait représenter tous les détails de la bataille de Pavie. Les moines, instruits de ses intentions, s'y prêtèrent de leur mieux, lui gardèrent le secret, et quand tout fut prêt ils allèrent prier l'empereur de venir voir dans le jardin une représentation vraiment curieuse. Sa Majesté s'y rendit et en fut charmée, parce que le champ de bataille était parfaitement représenté, ainsi que les opérations des deux armées. On voyait les Français mis en déroute avec leur roi François Ier, et, comme les Espagnols tardaient à les poursuivre, par suite de je ne sais quel obstacle, l'empereur, qui tenait ses yeux fixés

sur ces figures de bois comme si véritablement il eût vu combattre des soldats de chair et d'os, l'empereur se laissa un instant égarer par son imagination guerrière, et il s'écria d'une voix de tonnerre, comme s'il parlait encore à ses troupes : « Courez donc, Juan de Urbieta; Diego d'Avila, courez donc; voici que le roi François nous échappe ! » Figurez-vous, seigneur curé, l'effet que firent ces paroles sur tous les assistants ! Quoiqu'ils fussent presque tous des moines, il n'y en eut pas un qui ne se mît à courir pour empêcher la fuite du roi de France.

Le Curé. — Je vous assure que j'aimerais mieux avoir assisté à cette aventure que d'être nommé archevêque de Tolède.

Magdalena. — Eh bien, quand mon frère l'entendit raconter, il y a peu de jours, il se contenta de pousser un grand éclat de rire en disant : Voilà une aventure parfaite,et je vais l'attribuer à mon joueur de marionnettes.

Le Médecin. — Traiter Juanelo de joueur de marionnettes, lui un si grand mécanicien, lui mon parent. Allons, il n'y a plus de doute, le frère de Magdalena est devenu fou.

Le Curé. — Je commence aussi à le croire.

Magdalena. — Grâce à Dieu, j'ai pu enfin convaincre Vos Seigneuries.

II

Nos trois interlocuteurs, après avoir donné ce brevet de folie au pauvre Miguel, conférèrent entre eux pour savoir quel serait celui qui parlerait le premier au malade pour l'engager à se laisser soigner. Il parut naturel de confier cette mission au curé; celui-ci l'accepta, et après s'être recommandé à saint Ildefonse, il ouvrit la porte de l'appartement où se tenait le malade et la referma derrière lui en disant un *Ave Maria*. Le docteur et Madeleine se mirent à écouter avec curiosité, et essayèrent même de regarder par le trou de la serrure; mais il ne leur fut possible ni de voir les interlocuteurs ni d'entendre leurs paroles. Au bout d'un instant, un duo d'éclats de rire retentit dans la chambre voisine, duo dans lequel le bon curé faisait sa partie plus bruyamment encore que le prétendu fou.

Jugez de l'étonnement du docteur et de la beata. Celle-ci, comme subitement agitée d'une inspiration prophétique, s'écria en levant les yeux et les mains vers le ciel, c'est-à-dire vers les poutres du plafond:

« Hélas, seigneur docteur de mon âme,

mon pauvre frère n'aurait-il pas une folie contagieuse qu'il aurait communiquée à notre curé ?

— N'en plaisantez pas, répondit le docteur, c'est une chose qui peut fort bien arriver, et priez Dieu que je ne sois pas moi-même atteint de cette contagion. Cependant je vais entrer et voir de quoi on rit, parce que dans notre profession les maladies en général n'atteignent point les médecins, tant elles nous connaissent bien. »

Ce disant, le docteur ouvrit la porte et entra dans la chambre. Son entrée fut accueillie par un bruit confus de compliments de bienvenue, et bientôt après Magdalena entendit un murmure plus doux, qu'elle ne pouvait discerner, mais qui lui parut être le bruit que fait une personne qui lit à demi-voix; enfin on entendit une nouvelle salve d'éclats de rire encore plus bruyante que la précédente par suite du renfort qu'apportait à ce concert le nouvel auxiliaire, dont la voix surpassait encore en volume celle du curé.

« C'en est fait, s'écria Magdalena, le docteur est aussi atteint de la contagion. C'en est fait, lui-même est devenu fou. »

Au milieu de son désespoir, et tandis qu'elle invoquait un à un tous les saints du calendrier, elle vit entrer dans la salle quatre nouveaux

personnages qui appartenaient tous à ce qu'on appelle aujourd'hui le beau sexe, et qui à cette époque apparemment n'en auraient point fait partie puisqu'on ne l'appelait pas ainsi ; c'étaient deux jeunes filles et deux respectables matrones.

« Catalina, Andrea, Isabel, Constanza ! vociférait Magdalena hors d'elle-même, en se précipitant tour à tour vers chacune de celles qu'elle interpellait, mon frère est devenu fou et il communique sa folie à tous ceux qui vont lui parler.

— Mon mari fou !

— Mon père fou !

— Mon frère fou !

— Mon oncle fou ! s'écrièrent à la fois les quatre femmes.

— Mais qu'est-il arrivé, demanda doña Catalina, qu'avez-vous remarqué en lui?

— Ah ma sœur ! il a pris la manie de rire à propos de rien, et tous ceux qui l'entendent sont saisis de la même folie : écoutez, écoutez quels éclats de rire poussent là dedans le curé de Saint-Ildefonse et le docteur Turriano.

— Il faut que j'éclaircisse tout ceci, dit doña Catalina sérieusement alarmée, et elle se précipita dans l'appartement qui semblait être devenu le temple de la gaieté.

Deux minutes après, doña Catalina riait autant que les autres. Attirées par une curiosité mêlée d'une bonne dose de peur, doña Andrea, Isabel et Constanza entrèrent successivement dans cette chambre si gaie qui ne manqua pas de produire sur elles le même effet; de manière que les sept voix réunies dans sept éclats de rire, chacun d'un ton et d'un son différents, formèrent le chœur le plus bruyant et le plus étrange que l'on puisse imaginer. Tous appelaient à grands cris Magdalena.

— Non, non, pour rien au monde, répondit-elle, je ne veux m'exposer à rire toujours, et à perdre le jugement.

— Comme il te plaira, ma sœur, répondit du dedans une voix légèrement bégayante. »

Et un instant après, voyant l'obstination de Magdalena qui ne voulait pas bouger, tout le monde sortit en riant de l'appartement : le curé, le médecin, les deux jeunes filles, les deux vénérables señoras, et derrière elles un homme d'un âge mûr, de noble taille et d'agréable aspect, le front large, les yeux vifs et le nez aquilin; il tenait des papiers à la main : tous semblaient fatigués d'avoir ri outre mesure.

« Sœur Magdalena, lui dit le curé, gardez-vous de croire maintenant que la raison de votre

frère, mon bon paroissien, soit le moins du monde dérangée; pour moi je suis persuadé que dans un certain sens la prédiction de votre défunte mère doña Leonor va s'accomplir prochainement; les *folies écrites* de son fils le Manchot retentiront un jour dans tous les coins de l'univers.

— Vois, ma sœur, lui dit son frère, en remettant à la *beata* les papiers qu'il avait à la main, voilà ces folies qui m'ont tant occupé depuis si longtemps, voilà ce qui a tant diverti la compagnie. »

Magdalena prit les papiers, et lut ce titre sur la couverture : *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche composé par Miguel de Cervantès Saavedra.*

VEDINA.

VEDINA

I

Nous avions quitté Milan par le chemin de fer de Monza. Il y avait dans notre wagon un vieux prêtre irlandais qui revenait de Rome, et s'en retournait par la Suisse et la Belgique dans la verte Erin. Sa conversation était intéressante, car il avait voyagé dans les deux mondes. Il fut d'abord missionnaire en Amérique, et il nous racontait que l'émigration annuelle des Irlandais, appelée par les Anglais du nom biblique de l'Exode, propageait le catholicisme dans les États-Unis. De là il était passé aux Indes, à la suite d'un régiment anglais, composé en grande partie de pauvres Irlandais qui avaient besoin d'un aumônier. Le bon prêtre avait fait aux Indes la guerre à ses frais, c'est-à-dire sans solde et sans traitement ; il y avait passé de lon-

gues années dans l'exercice de son ministère, et il nous peignait l'impuissance radicale de l'anglicanisme à convertir les Hindous au christianisme. Il avait essayé à son tour et avait fait quelques conversions dans l'humble cercle de son influence ; il s'était rendu maître de la langue vulgaire pour parler au peuple, et de la langue sacrée, le sanscrit, pour lire les Védas, ces livres religieux de l'Inde. Sa santé perdue sous ce climat dévorant le forçait de revenir dans son pays.

Tout en causant, nous étions arrivés à Côme, jolie ville fondée au bord du lac par les Gaulois de Brennus. Nous visitâmes sa cathédrale et le palais de la commune, magnifiquement bâti en marbre de trois couleurs. Le lendemain nous nous embarquions, avec le prêtre irlandais, sur le bateau à vapeur qui traverse ce délicieux lac de Côme, dont les bords sont devenus la Thébaïde peu sérieuse des cantatrices et des danseuses en retraite. La Pasta et la Taglioni s'y sont élevé des villas.

Au promontoire de Bellagio le lac se divise en deux branches : celle de droite prend le nom de lac de Lecco et sert de scène aux *Fiancés* de Manzoni, ce chef-d'œuvre de la littérature italienne et des romans chrétiens.

Le bateau était plein de voyageurs ; il y avait

beaucoup d'Anglais, comme toujours; mais un groupe attira particulièrement notre attention. C'était une famille anglaise qui revenait des Indes par l'isthme de Suez; elle était composée d'une douzaine d'enfants, d'une mère insignifiante et d'un père magnifique, qui semblait dire dans toute sa personne : Je reviens des Indes où j'ai fait une fortune colossale. Cet homme est ce que les Indiens appellent un nabab, me dit le prêtre irlandais, qui me donna de curieux détails sur la vie de ces riches Anglais. Cette famille avait de nombreux domestiques, mais ils étaient tous éclipsés par une nourrice indienne que le nabab amenait en Europe dans toute la splendeur de sa jeunesse et de son étrange beauté. Elle était grande et admirable de formes et d'élégance : sa figure jaune était tatouée, son nez perforé par un anneau d'or, ses bras couverts de bracelets, ses pieds nus ornés de bagues ; son corps cuivré, dans sa nudité parée, était légèrement couvert d'un nuage flottant de mousselines blanches, qui me rappelait cette gaze de Céos que les poëtes grecs, pour peindre sa finesse et sa transparence, appelaient du *vent tissu*. Debout et immobile sur le pont du bateau, cette femme singulière avait l'air d'une idole de cuivre re-

vêtue d'une draperie de marbre, que l'Anglais aurait enlevée au vieux temple ruiné de Muddenpour.

« Voyez cette femme, me dit le prêtre irlandais, comme ces Anglais ont couvert son corps de riches tissus et de boucles d'or; mais ils n'ont peut-être pas songé à orner son âme des joyaux de la foi chrétienne : je vais tâcher de m'en assurer. »

Profitant d'un moment où le nabab admirait au bout de sa lorgnette la villa Melzi ou la villa Sommariva, il s'approcha de la jeune Hindoue et lui parla en sa langue. De loin je la vis tressaillir à sa voix et s'animer comme la statue de Memnon frappée par un rayon du soleil levant; ses grands yeux noirs, semés d'escarboucles, s'élargirent et lancèrent tous leurs feux; sa bouche jaune s'ouvrit et montra ses dents blanches; elle se mit à parler avec volubilité en frappant ses mains l'une contre l'autre. A ce bruit l'Anglais se retourna, parut furieux et dit quelques mots au prêtre, qui revint près de nous d'un air triste.

« Que s'est-il passé? lui dis-je.

— J'ai demandé à cette pauvre femme si elle avait été baptisée dans la foi du Christ; elle m'a dit qu'elle ne connaissait d'autres dieux que

Brahma, Vichnou et Siva. Son nom, à elle, est Vedina ; son père a eu l'honneur d'être écrasé sous les roues du char qui porte la statue de Vichnou à la fête de Djaggernâth. Sa mère est une *suttie*, c'est-à-dire que devenue veuve elle s'est brûlée sur un bûcher pour se réunir plus vite à son époux ; voilà où en est cette malheureuse.

— Et l'Anglais, que vous a-t-il dit ?

— Qu'il ne voulait pas qu'un de ses domestiques parlât à un prêtre papiste, surtout à un Irlandais. Remarquez ce dernier mot. Un riche Anglais ne voudrait pas avoir près de lui un Irlandais, même pour domestique ! Quel orgueil pharisaïque ! quel mépris pour notre peuple ! Nous le supportons joyeusement, parce que c'est notre foi obstinée qui nous attire ce mépris. Les parias indiens disent que le juste doit imiter le bois de sandal, qui parfume la hache dont on le frappe. Mais voyez comme Rome traite autrement que Londres les pauvres et les esclaves. Dernièrement une négresse de la Nouvelle-Orléans, amenée à Rome par ses maîtres, avait grand désir de recevoir la bénédiction du Pape. Pie IX le sut, lui envoya une lettre d'audience la veille de Pâques et la fit entrer la première, tandis que ses maîtres et

d'autres grands personnages attendaient dans l'antichambre. « Ma fille, lui dit le Pape, j'ai voulu vous voir avant tous les autres. Vous êtes bien petite aux yeux du monde; vous pouvez être très-grande aux yeux de Dieu. » Le Saint-Père la garda longtemps et lui demanda si elle avait des peines. « Des peines, répondit-elle, j'en ai eu beaucoup ; mais depuis que je suis confirmée, j'ai appris à les accepter comme la volonté de Dieu. » Pie IX l'exhorta à persévérer dans ces sentiments, et lui donna sa bénédiction, bénissant en même temps tous ses frères et toutes ses sœurs en servitude. C'est ainsi que Rome traite les esclaves.

Nous débarquons à Colico, où nous retrouvons notre *vetturino* parmesan, qui, sous prétexte qu'il s'appelait *Annibaldi*, prétendait nous faire passer les Alpes, par le Splugen, à l'aide des trois plus méchantes rosses de toute l'Italie. Son cheval, attelé en arbalète, était surtout curieux à contempler ; la jument du Roland furieux était pleine de vie auprès de ce squelette ambulant qui ne marchait que sur trois jambes. Il se ranime pourtant sous le fouet, et nous commençons à gravir le premier plan des Alpes, en passant près des ruines du château de Fuentès, élevé en 1603 par les Espagnols, maîtres

alors du Milanais, pour arrêter les invasions des Grisons. Nous arrivons pour dîner et coucher à Chiavenna, petit bourg qui est déjà à une grande élévation dans les Alpes, au bord du torrent Méra. Son nom vient de *chiave*, qui veut dire clef en italien : c'est en effet la clef du passage qui ferme l'Italie aux Suisses. Nous y trouvons la famille anglaise déjà installée dans les meilleurs appartements de l'hôtel de la Poste. La nourrice hindoue berçait son enfant criard devant la porte, aux derniers rayons du soleil. Sa poitrine était soulevée par une toux sèche qui me faisait de la peine à entendre ; je la voyais frissonner dans son mince vêtement de mousseline, sous ce ciel déjà si différent du ciel de la Lombardie. Elle fit un signe d'amitié au prêtre irlandais qui me dit :

— La malheureuse ! ils ne lui donnent pas même un manteau, de peur sans doute de gâter la couleur locale de son costume indien; un proverbe anglais dit qu'une toux sèche est la trompette de la mort; la pauvre Hindoue va mourir de phthisie à Londres, où elle trouvera les princes de son peuple balayant les rues de leurs conquérants.

II

Le lendemain, le nabab partit en poste le premier, suivi du prêtre irlandais, qui ne put trouver qu'un méchant cabriolet découvert pour traverser la région des neiges. Je regrettais de n'avoir pas de place à lui offrir dans notre voiture. On était au mois de juin, et pourtant l'aubergiste assurait que nous étions les premiers voyageurs qui allaient essayer de franchir le passage du Splugen, qui était cette année-là encombré de neige plus qu'à l'ordinaire. Notre *vetturino* Annibaldi faisait bonne contenance, mais il fut bientôt forcé d'avouer que ses rosses ne pourraient que nous descendre en Suisse, et que, pour monter jusqu'à la cime du Splugen, il allait nous donner, à ses frais, des chevaux de poste.

Nous partons, en ayant pour camarade de route le torrent Liro, qui est si mauvais coucheur, qu'il a fallu bâtir une forte muraille pour le maintenir dans son lit. La route est d'abord charmante; les montagnes sont couvertes de sapins, de châtaigniers et de jolis hameaux qui percent le feuillage de la pointe de leurs clo-

chers. Après avoir franchi le torrent la *Rabbiosa* (l'Enragée), on est surpris de trouver à cette hauteur le gracieux village de Campo-Dolcino. L'air frais qui y règne toujours y attire l'été les habitants de Chiavenna, qui y possèdent des villas. Là est le dernier relai de poste italien. Nous prenons d'autres chevaux, tandis qu'Annibaldi, qui nous avait suivis à califourchon sur une de ses rosses, prenait les devants en promettant au postillon de l'attendre au sommet du Splugen.

Après avoir vu la cascade de Pianazzo, une des plus belles de ces Alpes, nous atteignons en montant toujours en zigzag la première galerie construite en pierre, pour mettre les voyageurs à l'abri des avalanches. La route devient de plus en plus roide, elle s'élève en lacets étagés les uns sur les autres comme des échelons faits pour les Titans qui voudraient escalader le ciel. Se laisser monter ainsi, nonchalamment étendu dans une bonne voiture, semble une chose incroyable. Bientôt la neige apparaît ; la végétation cesse ; tout est morne, désert, affreux ; nous montons toujours, et ne voyons plus même le rhododendron, cette rose des Alpes. Nous traversons l'endroit terrible appelé le *passo della Morte*, et nous arrivons enfin à la

maison de refuge et à la douane, adossées à l'une des dernières cimes du Splugen. C'est une maison basse et solide, bâtie en lourdes pierres grises capables de résister aux avalanches. Le chef des douaniers est un jeune Milanais très-distingué, qui cause avec nous et se plaint de sa situation. Quel exil en effet que ces neiges des Alpes, quand on n'y habite pas pour l'amour de Dieu, comme les religieux du Saint-Bernard !

Nous trouvons à la douane la voiture du nabab anglais, forcé de s'y arrêter par une indisposition de la nourrice Hindoue. La malheureuse Vedina avait été saisie de vomissements par suite du froid et de la raréfaction de l'air ; c'est ce qui était aussi arrivé à notre petite Térésina. La dame anglaise s'était enfin décidée à mieux couvrir la fille de Brahma, et à lui mettre sur le dos un grand tartan écossais à carreaux rouges et verts, qui faisait le plus étrange contraste avec sa peau noire et sa robe blanche.

Nous continuons notre ascension, après avoir demandé au douanier des nouvelles de notre Carthaginois Annibaldi.

— Il vient de passer, nous dit le chef.

— Son cheval boite-t-il toujours ?

— Ils boitent tous les trois.

— *Bravi!*

La route s'élève toujours en zigzag; nous voici entre deux murailles de neige trois fois plus hautes que la voiture ; nous les touchons avec la main. Le dernier soleil de l'Italie se cache pour nous ; une neige nouvelle commence à tomber du ciel sur la vieille neige entassée sur la terre :

Come di neve in Alpe senza vento,

comme dit Dante dans son *Enfer*.

L'air devient glacial ; tout est blanc autour de nous comme un linceul, et la route n'est plus marquée que par de longs pieux qui se dressent comme les spectres des voyageurs engloutis autrefois dans ces neiges.

Enfin nous atteignons le plateau du Splugen, à 2117 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le postillon s'arrête au point indiqué par Annibaldi, mais le fallacieux Carthaginois ne s'y trouve pas. Est-il enseveli dans la neige, ou bien faut-il en accuser la foi punique? — Jamais homme ne me fit faire plus de *sang vert*, comme disent les Italiens, *m'ha fatto fare il sangue verde*. Le postillon saute en bas de son porteur,

et se met à dételer ses chevaux avec le plus grand sang-froid, comme si nous étions arrivés au plus confortable des relais.

— *Ebbene, che fai, postiglione indiavolato?*

Il me répond tranquillement que le *vetturino* ne l'a payé que pour venir jusque-là.

— Annibaldi, ajoute-t-il, est un homme de parole, il va venir et je vous laisse.

Il était peu plaisant d'être laissé là sur le sommet du Splugen par le froid qu'il faisait : je vois qu'il faut capituler avec le postillon, qui consent à continuer. Nous commençons à descendre le revers de la montagne ; une longue galerie creusée dans le rocher se présente. A peine y sommes-nous entrés, que les quatre chevaux s'abattent et que la voiture roule avec eux comme sur un glissoir. Le sol était gelé à glace. A la sortie de la galerie, nous trouvons enfin le magnanime Annibaldi, qui nous attendait d'un air sardonique. On dit qu'Annibal avait voulu fondre avec du vinaigre la neige des Alpes ; Annibaldi s'était contenté d'épargner à ses chevaux ce passage dangereux. Il m'avoua qu'il jouait régulièrement ce tour aux postillons, qui le rejouaient aux voyageurs en leur demandant un supplément de paye et de bonne-main ; j'avais trop envie de rire pour avoir la

force de me fâcher. Je lisais en ce moment les *Mémoires* d'Alfiéri, qui raconte qu'il se crut un petit Annibal pour avoir fait passer les Alpes à quatorze chevaux de prix qu'il avait achetés en Angleterre, *io quant'a me, me teneva poco meno che Annibal.* Je remarque la passion des grands poëtes modernes pour les chevaux : Alfiéri, Foscolo, Byron, Lamartine.

La descente du Splugen est effrayante : les tournants sont courts et les parapets de bois sont presque toujours brisés par le poids de la neige. Notre rosse attelée en arbalète semblait à chaque instant vouloir se précipiter dans l'abîme, comme le Manfred de Byron, et il fallut me fâcher pour forcer Annibaldi à mettre à sa roue le *sabot* que la langue italienne appelle plus gracieusement *la scarpa*, le soulier, d'où vient notre mot escarpin.

En descendant toujours, nous voyons la neige disparaître du ciel et de la terre, et de loin la verdure des sapins de la vallée nous fait l'effet d'un tapis de gazon des Alpes. Mais la pluie succède à la neige, une pluie fine et froide qui se condense en brouillards. Il faut dire adieu à l'Italie, au soleil et au catholicisme : nous voici en Suisse.

— Ah ! signor, me disait Annibaldi grelot-

tant sur son siége, c'est ici que les mots de la belle langue de *si* vont se geler sur nos lèvres ; il faut commencer à parler le *tedesco*.

— Il est vrai, lui dis-je ; sais-tu que le soleil en allemand est du genre féminin ?

— Je le crois bien, reprit l'Italien en riant ; le soleil n'est ici que la sœur de la lune.

Enfin nous voici dans la vallée : nous passons, sur un pont rustique en bois, un des trois ruisseaux qui vont former le Rhin, et nous arrivons au village de Splugen, vrai village suisse, avec ses châlets en bois et sa jolie église. Il y a près de là un autre pont, où, après l'ouverture de la grande route du Splugen, on a gravé cette inscription : « La voie est ouverte aux ennemis comme aux amis. Prenez garde, Rhétiens ! La simplicité des mœurs et l'union vous garderont votre antique liberté (1). »

III

Annibaldi nous avait promis bon gîte et bon souper à Andeer, où il y avait, disait-il, des

(1) Jam via patet hostibus et amicis. Cavete, Rhæti ! simplicitas morum et unio servabunt avitam libertatem.

eaux minérales, ce qui faisait supposer un bon hôtel. Mais Andeer ne possède que des bains fort primitifs : c'est un village qui a des souvenirs de Charlemagne, mais qui n'est aujourd'hui qu'une réunion de quelques châlets. Les habitants parlent le roman ; et on lit sur la porte de leurs chaumières des maximes et des vers en langue romantoche ; mais ces réminiscences carlovingiennes ne valent pas un bon gîte pour des voyageurs qui viennent de traverser les Alpes.

Nous retrouvons là le vieux prêtre irlandais qui nous avait précédé dans son léger *corricolo* découvert, où il avait failli mourir de froid.

Un instant après nous entendons un grand bruit, des claquements de fouets, et le son du cor des postillons : c'était la berline anglaise. Nous en voyons descendre Vedina portée dans les bras des domestiques du nabab. Sa figure n'était plus cuivrée, mais verdâtre ; ses mains étaient glacées ; son corps avait l'air d'un cadavre emmaillotté d'un linceul de mousseline. Le docteur allemand de l'établissement des bains fut appelé ; ayant vainement essayé de réchauffer Vedina dans des couvertures, il imagina de la plonger dans un bain chaud, en dépit de ses doctrines médicales : car il était hydro-

pathe. La réaction fut trop violente pour la malheureuse Hindoue; elle fut prise de convulsions, et une fièvre ardente s'empara d'elle.

Le jour suivant, comme nous nous disposions à partir, je demandai des nouvelles de Vedina aux gens de l'hôtel.

— *She is dead :* Elle est morte, me dit brusquement un des domestiques anglais du nabab, et c'est ce prêtre papiste qui l'a tuée, ajouta-t-il en menaçant l'abbé irlandais qui entrait en ce moment dans la salle à manger.

Je courus à lui.

— Pauvre Vedina, me dit-il, la sachant abandonnée aux soins des domestiques, j'ai passé une partie de la nuit dans le corridor à guetter ma proie. Enfin j'ai pu entrer dans sa chambre et me trouver seul avec elle. Je ne saurais vous dire ses transports en me voyant, et sa joie de pouvoir s'entretenir avec moi dans la langue de son pays. Elle me parla longuement des bords du Gange, et de ses jungles impénétrables où elle avait passé son enfance. Je dirigeai peu à peu ses pensées vers la religion; je l'instruisis en peu de mots dans la foi chrétienne, qu'elle accueillit avec bonheur. Ce qui m'aida beaucoup à lui faire comprendre nos mystères, c'est que les Hindous croient à une trinité composée de

Brahma, Vichnou et Siva ; ils croient aussi à une incarnation divine ; leur culte, comme toutes les fausses religions, a des fragments du miroir brisé de la Vérité. Vedina a tout compris, elle a tout accepté, et je l'ai baptisée avec l'eau de ma gourde, eau que j'ai puisée à la source que fit jaillir S. Paul dans sa prison à Rome, pour donner le baptême à ses geôliers. Vedina était toute joyeuse, et, comme je la plaignais de ses souffrances et de ses malheurs, elle me répétait ce proverbe de son pays : « Il est heureux « de tomber à terre si, pendant que vous y êtes « étendu, votre main rencontre un diamant. » La foi était en effet pour elle un diamant sans prix. Elle est morte ainsi dans mes bras. Sa figure païenne s'était comme christianisée dans la mort par une expression céleste de douceur et de résignation. Louons Dieu, ajouta le bon prêtre, et prions pour elle.

— Et l'Anglais, lui dis-je, a-t-il su ce que vous aviez fait ?

— Oui, il est entré dans la chambre au moment où Vedina expirait ; il m'a accusé de l'avoir tuée, et il m'a mis à la porte ; mais ses menaces m'importent peu ; j'ai ma récompense !

En ce moment j'entendis du bruit dans la

cour de l'hôtel ; je vis qu'on y entassait une grande quantité de bois de sapin, au milieu des éclats de rire des domestiques anglais.

— Qu'est-ce que cela ? dis-je à l'abbé.

— C'est un bûcher que le nabab fait élever à Vedina ; il a imaginé de faire à la pauvre Hindoue des funérailles antiques et de brûler son cadavre en grande pompe. Ces Anglais sont si excentriques ! ils ont beaucoup de goût pour l'*incinération*, depuis que lord Byron a fait brûler le corps de son ami Shelley, noyé dans le golfe de la Spezzia. Mais laissons l'Anglais faire ce qu'il voudra du corps de Vedina ; nous avons sauvé son âme.

Et nous adorions les voies de la Providence qui avait amené à point nommé ce prêtre d'Irlande dans ce village des Alpes, pour ouvrir le ciel à une fille de Brahma.

LE SAN-PIETRINO

LE SAN-PIETRINO

I

Un petit-fils de Zabaglia.

Saint-Pierre de Rome n'est pas seulement la basilique de la chrétienté et le plus magnifique temple élevé à Dieu par le génie des Papes, c'est encore une cité tout entière. Outre sa population flottante de prêtres, de pèlerins et de dévots qui viennent y prier tour à tour, Saint-Pierre a des habitants permanents qui sont domiciliés dans ses vastes flancs; ce sont les ouvriers continuellement occupés aux réparations et aux embellissements de ce colosse monumental. La basilique n'est pas vieille; mais elle est déjà crevassée, bâtie comme elle est sur une terre volcanique, sujette aux tremblements de terre. Le soin de conserver ce chef-d'œuvre séculaire dans un état de jeunesse

et de beauté qui doit durer jusqu'à la fin des temps, exige des sacrifices continuels dont la piété des Papes est seule capable. Aussi, quand on voit l'invasion qui menace Rome, on ne peut s'empêcher de trembler pour elle à tous les points de vue. L'art perdrait autant que la religion à ne plus avoir le Pape souverain de Rome.

L'administration de la Fabbrica di San-Pietro dispose d'un nombreux personnel d'employés, d'artistes et d'ouvriers. Ces ouvriers de Saint-Pierre, qui sont là en permanence, s'appellent les *San-Pietrini;* ils logent dans des cellules aériennes creusées, comme des nids d'aigles, dans l'épaisseur des murs, tout en haut de la basilique; les architectes ont aussi des chambres sur la plate-forme, au-dessus du grand portique; là, on se dirait sur la place publique d'un village, en voyant une fontaine et des maisons; architectes, custodes et ouvriers de Saint-Pierre ont à cette hauteur *pignon sur rue.* On dit même qu'on y monte un mulet et sa charrette pour les besoins du service de la basilique; on ajoute qu'on voit parfois dans Rome une affiche ainsi conçue : *Remise et écurie à louer, s'adresser en haut de la coupole de Saint-Pierre.*

Sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, j'ai trouvé un cabaret où l'on boit de la bière et du vin; n'est-il pas plus poétique de trouver ici une eau pure et savoureuse, qui coule au pied de la grande coupole pour les besoins des habitants de Saint-Pierre?

Il faut savoir qu'on appelle aussi *San-Pietrini* les employés ordinaires de Saint-Pierre, ceux qui desservent la basilique et qui habitent le rez-de-chaussée; ces citoyens de la ville basse ont plus d'une discussion avec les citoyens de la ville haute, qui habitent au pied de la coupole et qui se prétendent les seuls vrais *San-Pietrini*. Dans leur fierté hautaine, ceux-ci se prévalent de la supériorité de leur position aérienne et de la noblesse de leurs fonctions : car ils sont aussi les introducteurs et les guides des princes et des rois qui viennent visiter Saint-Pierre de Rome.

Les *San-Pietrini* se succèdent de père en fils, et forment une confrérie qui a ses lois et sa police à elle. Elle fut fondée, sous Benoît XIV, par un ouvrier ne sachant ni lire ni écrire, qui fut employé à la construction de Saint-Pierre; il s'appelait Niccolò Zabaglia. M. de Caylus, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, dit que « c'était l'homme qui a le

plus approché des anciens pour la simplicité des moyens. » Zabaglia, qui avait le génie de la mécanique, par la force seule de son raisonnement inventa l'échafaud roulant et une foule de machines qui, tout en simplifiant le travail, augmentaient les forces de l'homme et économisaient son temps. Une fois, entre autres, il imagina pour les Carmes de Rome une marmite qui donnait un signal quand elle était dans un état de trop forte ébullition. Un pauvre ouvrier, remarque M. Robello, avait découvert, il y a cent soixante ans, le moyen dont on se sert aujourd'hui pour garantir de l'explosion les machines à vapeur.

Il y avait parmi les *San-Pietrini*, sous le pontificat de Grégoire XVI, un brave ouvrier qui prétendait descendre en droite ligne du fameux Zabaglia ; il en portait le nom, et il avait reçu au baptême le prénom de *Pietro*, ce qui convenait parfaitement à un ouvrier de Saint-Pierre, à un *San-Pietrino*. C'était le meilleur garçon du monde, fort aimé de ses camarades, fier comme un Romain, beau comme un Troyen, disait-on dans le Trastevere ; il était fort attaché à sa profession, et se croyait exilé dès qu'il ne pouvait plus apercevoir la coupole de Saint-Pierre, qu'il appelait, comme tous les Romains, un

morceau du ciel tombé sur la terre, *un pezzo di cielo caduto in terra.*

II

Le champ de Cincinnatus.

Pietro Zabaglia avait hérité de ses pères d'un petit champ, situé entre le Tibre et le château Saint-Ange. Il se plaisait à le cultiver dans les moments de loisir que lui laissaient les travaux de la basilique vaticane. Un matin qu'il s'était livré à cet exercice rural, et qu'il se reposait un instant appuyé sur sa bêche, contemplant tantôt le dôme de Saint-Pierre qui étincelait au soleil levant, tantôt les flots jaunes du Tibre qui battaient le quai du port de Ripetta, Pietro remarqua tout à coup que le vieux passeur du Tibre faisait traverser le fleuve-roi à un étranger, et que la *barchetta* abordait de son côté. Il en vit sortir un homme âgé, grand, gros, blond, l'air doux et rêveur, portant un livre sous le bras. L'habitude de voir les étrangers à Rome fit dire aussitôt au San-Pietrino : *C'è uno Tedesco :* C'est un Tudesque, un Allemand. Pietro l'attendit de

pied ferme, accoudé sur sa bêche et fumant sa petite pipe de terre rouge.

L'Allemand s'approcha, lui fit un signe de tête amical et lui dit en mauvais italien :

— *Amico*, fumer est une douce chose, mais c'est une habitude trop moderne ; sans ta pipe, tu aurais l'air d'un Cincinnatus.

— Pardonnez-moi, signor, mais je ne connais pas ce *païno* (ce bourgeois).

—Vraiment? Tu cultives pourtant son champ.

— Excusez-moi, mais ce champ est bien à moi ; il a été donné à mon aïeul Niccolò Zabaglia par le pape Benoît XIV, qui aimait son naturel et ses saillies.

— C'est possible, mais ce champ, d'après tous les renseignements que je possède, faisait partie des *prata Quinctia*, c'est-à-dire des prés de Cincinnatus.

— Mais, enfin dites-moi, quel était ce seigneur-là ?

— Volontiers, j'ai justement sous le bras un volume de l'*Histoire romaine à Rome* par Ampère. Ce savant historien nous prouve que Cincinnatus n'était pas précisément le soldat laboureur que l'on s'imagine ; deux fois consul, il était un des plus grands patriciens de Rome, mais il fut obligé de vendre ses biens pour payer la

caution de son fils, et il se trouva réduit à cultiver au delà du Tibre quatre arpents de terre qui lui restaient. C'est là qu'il fut surpris par les envoyés du sénat qui venaient lui offrir les insignes, presque royales, de la dictature. Il fut requis, dit Tite-Live, de mettre sa toge pour recevoir une communication du sénat; lui, s'étonnant et demandant si tout n'allait pas le mieux du monde, ordonna à sa femme Racilia d'aller dans sa cabane lui quérir sa toge. Ayant essuyé la poussière et la sueur dont il était couvert, il s'avance habillé (*velatus*) vers les envoyés, qui le saluent et le félicitent. Quelle admirable simplicité dans cette scène! quelle grandeur! Ce bonhomme qui bêche son champ et ne sait pas un mot de ce qui se passe de l'autre côté du Tibre, ce père privé de son fils et vivant misérablement après qu'on l'a dépouillé de tous ses biens, c'est un grand citoyen, un grand patricien. On le prend bêchant ses quatre arpents ; on le fait dictateur dans un moment difficile : il ne s'étonne point; il ne fait aucune réflexion, il essuie la sueur de son front, secoue la poussière de son habit et va tranquillement sauver son pays. Il rentre triomphant à Rome ; au bout de seize jours, il abdique le pouvoir qu'il aurait pu garder six

mois, passe le Tibre et retourne à son champ.

— Tout cela est bel et bon, reprit Piétro, mais je suis encore plus fier que mon champ me vienne d'un Zabaglia, que s'il me venait de ce Cincinnatus.

— Mon ami, je suis un savant de Bavière, je m'appelle Ulrich Ritter; je suis venu à Rome pour y passer l'hiver, mais je sens bien que je ne pourrai plus quitter la Ville éternelle, et je veux m'y établir. Voyons, veux-tu me vendre le champ de Cincinnatus?

— C'est-à-dire mon propre champ : non, je ne le vendrai pas.

— N'importe quel prix je t'en donnerai?

— N'importe quel prix.

Le bon Allemand ne put convaincre l'obstiné Romain, et s'en alla fort désappointé.

— *Zitto*, se dit judicieusement Pietro, après le départ de l'étranger, ce *Tedesco* voulait m'acheter mon champ, non parce qu'il a appartenu à ce Cincinnatus, mais sans doute parce qu'il y a flairé quelque trésor, quelque antiquité, quelque tombeau étrusque qu'il compte revendre très-cher au musée du Vatican.

Pénétré de cette idée, Pietro vint le lendemain avec plusieurs ouvriers à sa solde pour fouiller son champ d'un bout à l'autre, d'après la mé-

thode léguée à ses fils par le vieux laboureur de la Fontaine. Ulrich, traversant de nouveau le Tibre le lendemain, trouva le San-Pietrino tout échauffé de son expédition, et se moqua de lui.

—Ce n'est pas en bouleversant ton champ que tu trouveras un trésor, c'est en me le vendant.

— Mais que voulez-vous donc en faire, vous?

— Je convoite ce champ pour m'y faire enterrer.

— *Brutta cosa!* (Quelle vilaine chose!)

— Oui, Pietro, il me semble qu'un jour la terre sera plus légère à mes pauvres os, s'ils reposent dans le champ de Cincinnatus.

— Quelle idée bizarre, signor! vous n'êtes donc pas chrétien, puisque vous ne voulez pas reposer en terre sainte?

— Je suis aussi bon catholique que toi; je ferai bénir ce coin de terre pour y élever mon tombeau; voici l'épitaphe que je me suis composée; je te la traduis du latin:

A Ulrich Ritter,
Savant Bavarois, né à Munich, le 7 mars 1794,
Mort à Rome, le. . . .
Admirateur enthousiaste de Cincinnatus,
Il a voulu reposer dans le champ cultivé
Par les mains de ce grand citoyen.
Que cette terre sacrée soit légère à ses os.

Le San-Pietrino se montra peu touché de la

beauté de cette épitaphe, et il refusa de vendre son champ pour cet usage funèbre. L'originalité du Tudesque échoua devant l'obstination du Romain; mais entre ces deux hommes il se forma d'intimes relations, par suite de cette rencontre. Ulrich s'était passionné pour la basilique de Saint-Pierre, surtout pour la coupole, et il ne pouvait pas prendre un meilleur *cicerone* que le San-Pietrino.

III

La Fragolara.

Le brave Bavarois s'était donc pris d'affection pour Pietro, sans compter qu'il espérait toujours venir à bout de le déterminer à lui vendre le champ de Cincinnatus. Un jour de printemps, il lui proposa de l'emmener passer la journée en villégiature à Albano. Le bon Pietro, né et élevé à l'ombre de Saint-Pierre, était parvenu à sa vingt-cinquième année sans avoir jamais perdu de vue la coupole de Michel-Ange. Il fut donc un peu troublé de cette proposition, qui allait l'expatrier et l'emmener à plusieurs

milles, loin de son clocher natal ; cependant il accepta, pour ne point faire trop de chagrin au *Tedesco* qu'il commençait à aimer beaucoup, tout en continuant à lui refuser ce qu'il avait le plus à cœur.

Voilà donc nos deux compagnons partis en calèche de louage pour Albano. Arrivé dans la ville, Ulrich, qui était fort gros et peu ingambe, pria Pietro de lui procurer un de ces ânes harnachés et pomponnés de rouge que les Albanais louent aux voyageurs pour se promener dans les environs. Rien n'était plus plaisant que de voir l'Allemand sur son âne, ses deux longues jambes traînant à terre, ses deux longs bras recourbés en anses pour soutenir contre sa poitrine deux forts bouquins, ses inséparables compagnons ; sa tête était surmontée d'un vaste chapeau de paille qui était lui-même couronné, comme d'un turban, d'un large mouchoir blanc destiné à parer les flèches meurtrières du soleil romain. Dans cet équipage, le savant Bavarois se mit à parcourir les bois délicieux qui entourent le lac d'Albano. Pietro le suivait à pied, assénant de temps en temps un coup de son gourdin sur la croupe pelée du roussin d'Arcadie.

Ils parcoururent ainsi la forêt de platanes et

de mélèzes séculaires qui s'étend du couvent des capucins d'Albano jusqu'aux bords de ce lac charmant qui est un ancien cratère, et à l'extrémité duquel Castel-Gandolfo mire son palais papal dans l'azur des eaux. Des sentiers traversent la sombre forêt, et conduisirent doucement nos voyageurs jusqu'aux petites chapelles rustiques élevées par les capucins, où l'on voit représentés les divers traits de l'histoire du grand S. François d'Assise : le voilà recevant les saints stigmates au milieu des rochers de l'Alverne ; le voici prêchant les oiseaux qui viennent l'écouter, faisant un traité de paix avec le loup d'Agubbio qui lui donne sa patte, en signe qu'il ne fera plus de mal aux habitants du pays; enfin on voit le saint s'endormant dans le Seigneur, au fond de l'église de la Portioncule.

Pietro admira fort ces naïves représentations, et fit volontiers sa prière devant chaque chapelle; mais comme Ulrich s'arrêtait à tout instant, soit pour herboriser, soit pour lire une page de Tite-Live, Pietro finit par s'impatienter et il prit les devants du côté de Castel-Gandolfo.

— Au bout du compte, se dit-il, je ne suis pas son domestique, et je veux jouir un peu de ma liberté.

Il s'égara bientôt dans les bois, et se crut à cent lieues de la place du Vatican. Il appela en vain le bon *Tedesco*, et comme il prêtait l'oreille, dans l'espérance qu'il lui répondrait, Pietro entendit du bruit sous la feuillée, et distingua une douzaine de petites voix fraîches et sonores qui répétaient en chœur, comme une litanie : *Sant'Antonio*, *aiutate mi !* Saint Antoine, aidez-moi !

Le San-Pietrino se tapit sur la mousse dans le taillis, et il aperçut bientôt une douzaine de jeunes ou plutôt de petites filles, qui portaient le gracieux costume des Albanaises ; elles marchaient courbées jusqu'à terre, et souvent se traînaient à genoux sur l'herbe ; elles se livraient à la cueillette des fraises avec un zèle et un sérieux exemplaires. Au lieu de ces éclats de rire si fréquents chez nous en pareille occurrence, les jeunes Albanaises récitaient dévotement un *Ave Maria*, chaque fois qu'elles découvraient sous l'herbe un de ces jolis fruits rouges qui se dérobent aux yeux comme la violette, et qui, comme elle, ne se trahissent que par leur parfum.

Pietro était resté tout ébahi devant ce ravissant tableau ; il fut bientôt découvert dans sa retraite par la plus âgée des cueilleuses, qui à

sa vue, poussa un cri, comme la Nausica d'Homère en trouvant Ulysse naufragé recouvert de feuilles sèches. Cette jeune *fragolara* (fraisière) était à la tête de la bande, à cause de son âge; elle avait quinze ans, et elle était connue à Albano pour sa sagesse et sa beauté; on l'avait surnommée, à cause de son métier, *Fragoletta*, ce qui signifie en italien « petite fraise. »

Pietro, tout honteux de s'être laissé surprendre, se leva brusquement, et ne sachant que dire :

— Pourquoi, demanda-t-il à la jolie fraisière, pourquoi invoquez-vous ainsi S. Antoine?

— Seriez-vous donc un païen? répondit Fragoletta en le regardant fixement.

— Je suis chrétien, grâce au Ciel, reprit Pietro en se signant.

— Alors, comment ne savez-vous pas que S. Antoine de Padoue a la vertu de faire trouver les choses perdues, ou les trésors cachés. C'est notre patron, à nous, pauvres petites fraisières, qui sommes sans cesse à la recherche de ces fruits rouges qui se cachent, et dont la cueillette est notre petit trésor que nous portons à Rome, et que nous vendons fort cher aux seigneurs étrangers.

— Je suis un imbécile, dit le bon Pietro, tout

confus de n'avoir pas deviné cela tout de suite ; pardonnez-moi.

— Je vous pardonne, reprit-elle en riant, et en signe de pardon voici deux fraises dont je vous fais cadeau.

Et comme le jeune homme hésitait à les prendre, Fragoletta les lui mit elle-même dans la bouche. Il les avala gauchement avec un grand soupir, et en s'écriant : « *Oh ! quelle divine fragole!* »

Toute la bande se mit à rire en entendant cette naïve exclamation ; Fragoletta rougit et dit à ses compagnes :

— Allons, remettons-nous à l'ouvrage et que S. Antoine de Padoue nous soit en aide !

— Pour moi, dit une autre fraisière, je prétends que le plus profitable à l'âme, c'est de réciter un *Ave Maria* pour chaque fraise trouvée.

Les jeunes filles s'éloignèrent. Pietro resta tout seul immobile et rêveur. On eût dit que les deux petites fraises qu'on lui avait fait avaler lui pesaient sur l'estomac, tant il y pensait souvent. Il était si absorbé, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée d'Ulrich qui le rejoignait enfin, majestueusement juché sur son aliboron.

— A quoi penses-tu, Pietro ? s'écria-il ; est-ce enfin à me vendre le champ de Cincinnatus ?

— N'est-ce pas, seigneur Tedesco, que la *fragola* (la fraise) est le meilleur de tous les fruits ?

— Cela dépend des goûts; moi, par exemple, j'aime mieux la cerise.

— Oh ! cela n'est pas possible.

— Cela est si bien possible que je ne mange jamais de fraises, c'est un fruit indigeste qui ne va pas à mon estomac.

— Tant pis, signor, tant pis; mais en êtes-vous bien sûr ? essayez encore; tenez, il y a là-bas, dans ces bois, une *fragolara* qui cueille les meilleures fraises de Rome et du monde; je cours vous la chercher.

— Je te le défends; quel *seccatore* fâcheux que ce Pietro avec ses *fragole !* Allons, viens vite, nous n'avons que le temps de regagner Albano pour reprendre notre calèche, et arriver à Rome avant l'*Ave Maria;* car il faut avant la nuit que tu me fasses monter à la coupole de Saint-Pierre, où j'ai à faire quelques observations météorologiques.

Pietro, la tête basse, se mit derrière la queue de l'âne et se laissa emmener sans résistance.

IV

La fête de Saint Antoine de Padoue.

Depuis le voyage d'Albano, le San-Pietrino n'était plus le même, il était devenu mélancolique et distrait; il oubliait de cultiver le champ de Cincinnatus; le dôme de Saint-Pierre, qu'il aimait tant naguère, n'avait plus les mêmes charmes pour lui. Souvent il restait immobile, accoudé sur la plate-forme de la basilique, regardant du côté d'Albano, comme pour voir si les fraises rougissaient encore dans les bois. Quand il en avait le temps, il parcourait dès le matin les marchés de Rome où les fraisières avaient coutume de vendre leurs fruits rouges; mais il ne vit jamais parmi elles Fragoletta, et il n'osait pas en demander des nouvelles.

Quelque temps après, arriva la fête de S. Antoine de Padoue ; c'était le 13 juin. Ce jour-là, il y avait grand concours de fidèles dans la gracieuse église de Saint-Antoine des Portugais à Rome. S. Antoine a pris le nom de la ville de Padoue où il a vécu et où il est mort, mais il

était né à Lisbonne, en 1195 ; on l'appelait dans le monde don Ferdinand de Bouillon ; il était issu de la grande famille de Godefroy de Bouillon. Tout jeune il entra dans l'ordre de Saint-François, où il prit le nom d'Antoine, et il alla chercher le martyre en Afrique. Mais Dieu le réservait à être l'homme le plus éloquent du XIIIe siècle. Antoine alla voir S. François à Assise ; le saint l'envoya enseigner la théologie à Montpellier, puis à Bologne et à Padoue. Quand il prêchait quelque part, tout le pays accourait pour l'entendre ; aucune église n'était assez grande pour contenir la foule, et il parlait en pleine campagne, où dès minuit on retenait des places autour de sa chaire. Un jour, à Rimini, des hérétiques n'ayant pas voulu l'écouter, Antoine s'en alla sur le bord de l'Adriatique, appela les poissons, et leur dit : « Écoutez-moi, mes frères les poissons, puisque ces hérétiques refusent de m'entendre. » A ces mots une foule de poissons grands et petits, tous en ordre, sortirent la tête hors de l'eau pour l'écouter. Il leur parla des bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu, et des grâces qu'ils lui devaient rendre, puisqu'ils avaient été les seuls animaux qui n'avaient pas souffert du déluge. Quand il eut achevé son sermon, l'auditoire aquatique

baissa la tête pour recevoir sa bénédiction, et disparut dans les profondeurs de la mer. Les hérétiques, touchés de ce miracle, vinrent se jeter aux pieds d'Antoine, pour abjurer leurs erreurs. J'ai vu à Rome, dans la galerie Borghèse, un magnifique tableau de Paul Véronèse qui représente S. Antoine prêchant aux poissons de l'Adriatique. La ville de Padoue l'a choisi pour son patron, et lui a bâti une admirable église. Rome n'est pas moins dévote à S. Antoine, et le jour de sa fête, notre San-Pietrino trouva une grande foule qui accourait à l'église de Saint-Antoine des Portugais. L'ambassadeur de Portugal s'y rendait en train de gala pour honorer le grand saint son compatriote. En chemin, Pietro rencontra un ecclésiastique de sa connaissance, et lui demanda s'il était bien vrai qu'il fallait s'adresser à S. Antoine de Padoue pour retrouver les choses égarées.

— Sans aucun doute, répondit l'ecclésiastique. Écoute bien ceci. Trente-deux ans après la mort de S. Antoine, on transporta son corps en l'église où il est à présent. S. Bonaventure, général de l'ordre de Saint-François, s'y trouva présent, et la langue de S. Antoine ayant été trouvée aussi fraîche et aussi entière que si elle eût été en vie, il la prit dans ses mains, et dit

ces paroles : O langue sainte, qui avez toujours loué Dieu, et avez été cause que d'autres l'ont loué, on voit maintenant votre mérite devant Celui qui vous forma pour un si noble office. » Puis S. Bonaventure, présentant les reliques de S. Antoine à la vénération des Padouans, improvisa ces gracieuses strophes :

Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra, fugiunt,
Ægri surgunt sani.

Cedunt mare, vincula ;
Membra, *resque perditas*
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

Pereunt pericula,
Cessat et necessitas :
Narrant hi qui sentiunt,
Dicant Paduani (1).

Pietro ne comprit pas grand chose à ce latin, mais il en conclut judicieusement ceci :

« Puisque S. Antoine fait retrouver les objets perdus, je vais le prier de tout mon cœur de me faire retrouver la Fragoletta. »

Dans ce dessein, il entra dans l'église qui

(1) Si vous cherchez des miracles, en voici : La mort, l'hérésie, les calamités, le démon, la lèpre prennent la fuite, et les malades se relèvent guéris. Les flots s'apaisent, les chaînes tombent, les choses perdues se retrouvent, etc.

était jonchée de fleurs, selon l'usage romain. C'était la fête des fraisières de Rome; elles étaient déjà réunies dans la chapelle du saint, et avaient nommé une reine qui devait les présider ce jour-là. Pietro jeta un coup d'œil sur cette reine d'un jour, et son cœur battit en reconnaissant Fragoletta, dans le costume de fête des Albanaises, la tête couronnée de fleurs. Elle tenait dans ses mains une grande corbeille plate, sur laquelle elle avait disposé une pyramide de fraises vermeilles, entrecoupées de liserons bleus et blancs. La jeune reine des fraisières se tint ainsi devant l'autel pendant toute la messe solennelle, tantôt debout, tantôt à genoux. Après l'*Ite Missa est*, Fragoletta s'avança pour déposer la corbeille de fraises sur le marchepied de l'autel, en récitant un *Ave Maria* et une invocation à S. Antoine de Padoue.

Le bon Pietro était tout ému de la grâce et de la piété de la jeune Albanaise ; mais que devint-il quand, après la messe, la reine des fraisières daigna jeter sur lui un regard de souveraine, et le désigna du doigt pour être avec elle le roi de la fête ! Le San-Pietrino tremblait de tous ses membres; il fallut qu'on lui soufflât son rôle et qu'on l'encourageât par de bonnes paroles; il alla reprendre la corbeille de fraises sur le

marchepied de l'autel, la mit sur sa tête et sortit de l'église avec la bande joyeuse, à la tête de laquelle il se trouvait à côté de Fragoletta. Quelle joie, quel honneur, et combien il fit de jaloux !

Le couple commença immédiatement une longue promenade dans les rues de Rome, précédé d'une guitare et d'un tambourin, et suivi des fraisières qui, deux à deux, chantaient des couplets de circonstance, alternant avec les instruments. Le cortége visita de la sorte les maisons, les palais, les cafés, qui composaient la clientèle des fraisières ; on donna à chaque endroit un petit concert, et on reçut une joyeuse étrenne. L'ambassadeur de Portugal accueillit la troupe dans son palais, en l'honneur de S. Antoine de Padoue, et se montra d'une générosité digne d'un représentant de Sa Majesté Très-Fidèle.

Le bon Pietro était si plein de son bonheur qu'il ne trouva pas un mot à adresser de toute la journée à Fragoletta ; il se contenta de la dévorer des yeux, et il ne put lui dire adieu que par un gros soupir, quand la reine des fraisières avec ses compagnes remonta dans la voiture de louage qui allait la ramener à Albano.

Le San-Pietrino, en s'en revenant à Saint-Pierre, rencontra le Tedesco, qui lui demanda

d'où venait son air préoccupé. Pietro, qui sentait le besoin d'avoir un confident, raconta au vieux savant son aventure et ses projets de prendre des informations sur Fragoletta, et de la demander en mariage.

— Te marier, imbécile ! s'écria Ulrich qui était un misogyne, à quoi penses-tu ? Ne sais-tu pas que les femmes ne sont bonnes qu'à tourmenter les hommes ? as-tu donc oublié l'histoire de Socrate et de sa femme Xantippe ? Ne te marie pas, et vends-moi plutôt le champ de Cincinnatus.

Pietro se gratta l'oreille et déclara qu'il ne se souciait pas plus de Xantippe que de Socrate. Puis, tournant le dos au Bavarois, il alla voir son vieux curé du Trastevere, pour lui conter son affaire à la *parrocchietta* (1) ; il le pria de prendre des informations sur la vie et les mœurs de Fragoletta, auprès d'un de ses confrères d'Albano. Le curé lui promit de le faire dès le lendemain, et Pietro alla se coucher, le cœur soulagé d'un grand poids.

(1) A Rome, on appelle *parrocchietta* (petite paroisse) la chambre attenante à la sacristie, où le curé donne ses audiences et s'occupe des intérêts courants de ses paroissiens.

V

L'Ermite de la Palla.

Nous avons dit, je crois, qu'une des grandes occupations à Rome du vieux Tedesco était de passer ses matinées dans la boule de cuivre qui surmonte la coupole de Saint-Pierre ; aussi les San-Pietrini l'avaient-ils surnommé l'Ermite de la Palla. On sait que cette *Palla* est un globe en bronze doré, posé en équilibre sur la pointe d'une flèche semblable à une ogive renversée. Ce globe métallique semble, d'en bas, comme une boule d'un jeu de quilles ; il a pourtant un diamètre intérieur d'environ huit pieds, divisé en quatre quartiers par deux larges barres de fer qui se croisent au centre. Quinze à seize personnes peuvent y tenir aisément. C'est quelque chose d'effrayant que de se trouver à cette hauteur, dans cette boule, qu'un coup de vent pourrait détacher et faire rouler dans l'espace. Mais, notre Bavarois s'y était accoutumé. Il passait là ses matinées à lire, à observer le ciel et à contempler le panorama de Rome à travers les

fentes de l'énorme boule. Vers midi, il était obligé de la quitter, sous peine d'y étouffer, tant le soleil romain chauffait cette masse de bronze.

Un matin de l'année 1845, Ulrich était à son poste dans son observatoire aérien, occupé à lire une page de Tite-Live, quand il vit arriver Pietro tout hors d'haleine pour avoir fait trop rapidement la longue ascension de la coupole.

— Ah ! signor Tedesco, lui dit le San-Pietrino haletant, descendez vite, descendez vite!

— Pourquoi ? est-ce que par hasard la boule se détache de la coupole ?

— Non, non ; mais il faut céder la place.

— A qui donc, s'il vous plaît ? je ne me dérangerais pas pour une tête couronnée.

— Justement ! il faut vous en aller pour faire place à un personnage qui a la couronne en tête.

— Un roi !

— Un empereur ! C'est Nicolas, empereur de toutes les Russies, qui, comme vous savez, est à Rome depuis quelques jours; il a vu le Pape et il vient de visiter Saint-Pierre, il veut monter ici et déjà il a peut-être commencé l'ascension.

— Eh bien ! qu'il vienne, je suis l'ermite de la Palla, et j'en ferai les honneurs à Sa Majesté Moscovite.

— Non, non, seigneur Tedesco, j'ai l'ordre de ne laisser personne ici pendant que l'empereur y sera.

— Bah! bah! si tu as des ordres, moi j'ai des devoirs à remplir ici.

— Je vous en conjure, je n'ai que trop de faiblesse pour vous; je vous laisse ici plus longtemps que ne le permettent les règlements; mais cette fois il n'y a pas à badiner, venez vite, ou vous me feriez punir sévèrement.

— Je n'en crois rien; l'administration de la fabrique de Saint-Pierre est trop paternelle pour cela.

— Seigneur Tedesco, ne me poussez pas à bout; descendez de bonne grâce, ou je vous emporte de vive force.

— Essaye donc un peu.

Le San-Pietrino exaspéré saisit l'Allemand dans ses bras, et essaya de le faire descendre par le tube de fer creux qui contient la petite échelle dressée perpendiculairement pour l'usage des visiteurs; mais l'espace était si étroit que le Bavarois n'avait qu'à étendre tour à tour un bras, une jambe, une main, un genou, pour rendre la descente de toute impossibilité.

— Aïe, aïe! tu me fais mal, ami Pietro, disait-il, tu vois bien qu'il faudrait m'insinuer adroi-

tement dans ce tube, comme un bout de fil dans le trou d'une aiguille, opération que Dante a si bien décrite dans ce vers de l'*Inferno* où il peint un vieux tailleur qui cligne de l'œil pour enfiler son aiguille :

Come vecchio sartor fa nella cruna.

— Au diable la Bavière et la poésie, grommela Pietro en lâchant l'obstiné Tedesco, on ne peut pas faire boire un âne malgré lui.

— *Birbante !* (drôle!) sais-tu bien à qui tu parles? Je suis à Rome le représentant scientifique de la Bavière.

— Et moi, signor, ne suis-je pas San-Pietrino? ne suis-je pas ici chez moi? Je suis le cicerone en titre des empereurs et des rois. Savez-vous que mon père et moi nous avons eu l'honneur de conduire à la coupole de Saint-Pierre l'empereur d'Autriche, les rois de Bavière et de Naples, le comte de Chambord, le prince de Joinville, le duc d'Aumale (1), sans compter une foule de princes, d'ambassadeurs et de hauts personnages? Aujourd'hui je suis

(1) Les noms de ces illustres visiteurs sont gravés sur des plaques de marbre, à l'entrée de l'escalier qui monte à la coupole de Saint-Pierre.

chargé d'être l'introducteur de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, et vous prétendez ne pas vouloir céder la place à un si grand souverain !

— Eh bien ! non : l'empereur Nicolas ne doit être à Rome qu'un pèlerin comme moi. Le pape Grégoire XVI l'a reçu l'autre jour au Vatican, et il a profité de cette occasion pour lui faire entendre la vérité, en sa qualité de chef suprême de cette Église catholique, que l'autocrate russe a persécutée sans pitié (1); n'avons-nous pas dans ce moment, à Rome, un exemple vivant de sa cruauté, dans la personne de cette abbesse polonaise, la Mère Makrena, qui n'a échappé qu'à grand'peine au martyre et à la mort?

— Tout cela est possible; mais en ce moment je ne connais que mon devoir, qui est d'amener ici l'empereur de Russie. Si vous vous obstinez à rester ici dans la Palla, je vous rends responsable de ce qui peut arriver.

Ulrich se mit à rire, et reprit tranquillement la lecture de son Tite-Live.

Pietro furieux le maudit tout bas, et redescendit précipitamment. Il était temps, car il avait

(1) Grégoire XVI ne divulgua jamais ni le sujet ni les particularités de son entretien avec le tzar ; il dit seulement : « Je lui ai dit tout ce que le Saint-Esprit m'a dicté. »

à peine mis le pied au bas de l'escalier qui s'ouvre dans Saint-Pierre, sous l'arcade du monument des Stuarts, que le tzar entrait dans la basilique et demandait immédiatement à faire l'ascension de la coupole. Il était accompagné de son ministre à Rome, M. de Boutenieff, et d'une suite de huit personnes. Sa stature majestueuse et son port martial, mais fort roide, offraient aux spectateurs l'aspect d'une noble statue. Il fallut pourtant que Nicolas courbât sa taille superbe et son front empanaché, quand, parvenu dans la calotte intérieure du dôme, il gravit cet escalier étroit et circulaire dont la courbure est en dessous, ce qui force le visiteur à monter de travers, penché sur le flanc gauche. Pietro se montrait plein d'empressement pour le voyageur impérial ; mais son inquiétude augmentait à mesure qu'on approchait de la Palla, où l'ermite bavarois s'était obstiné à rester. On arriva dans la lanterne de la coupole ; on y avait ménagé un petit salon rond, où s'élevait une petite table chargée d'un déjeuner que, par un caprice de souverain, Nicolas prétendait prendre à cette hauteur. Mais, auparavant, il fallait mériter ce déjeuner en grimpant jusqu'à la boule par l'échelle à pic pratiquée dans la flèche. C'est le moment difficile et délicat; il ne faut pas être

trop gros pour s'insinuer dans ce tube de fer étroit; on prétend que quelques jeunes Romaines à marier ont exigé pour première condition que leurs futurs puissent y passer. Le tzar, avec sa corpulence, son uniforme et ses grosses épaulettes, s'engagea imprudemment dans ce passage resserré; il y resta un instant suspendu sans pouvoir ni avancer ni reculer. Pietro, qui le suivait immédiatement, se mit, du plus respectueusement qu'il put, à pousser Sa Majesté par cet endroit du corps que les Anglais appellent l'*inexprimable*. M. de Boutenieff, qui s'en aperçut, se montra un peu scandalisé de cette manœuvre ; mais il se consola en voyant qu'elle avait réussi, et de nos jours, en Italie, le succès ne justifie-t-il pas tous les moyens?

Le cardinal Wiseman, qui était alors à Rome, a raconté, dans ses Souvenirs, combien furent minutieuses et sévères les précautions dont on usa dans toute l'Italie pour protéger le tzar contre le danger d'une conspiration : son appartement, son lit, sa nourriture, ses promenades, tout enfin était disposé avec le plus grand soin contre la surprise de quelque ennemi caché. Aussi quel fut l'étonnement inquiet du soupçonneux Nicolas, quand, parvenu enfin dans la Palla, à l'aide de l'ingénieux secours du San-

Pietrino, il se trouva face à face avec Ulrich Ritter, qui cependant n'avait pas l'air d'un assassin, et tenait, en guise de poignard, un livre à la main.

— Quel est cet homme? s'écria le tzar en saisissant la poignée de son épée, il a l'air d'un Polonais!

— Je suis l'ermite de la Palla, dit le Bavarois avec aisance, et je demande à Votre Majesté la permission de lui faire les honneurs de ma cellule. Votre Majesté est parvenue à arriver enfin à la pointe de ce dôme du Panthéon d'Agrippa que Michel-Ange voulut ainsi lancer dans les airs. Quand l'empereur Charles-Quint vint à Rome, comme Votre Majesté, il monta en haut du Panthéon sous la conduite d'un jeune gentilhomme romain nommé Crescenzi, lequel, pour venger Rome mise à sac par le monarque espagnol, eut un instant la tentation de précipiter Charles-Quint par l'ouverture centrale. Il l'avoua le soir même à son père.

— Mon fils, lui dit le vieux Romain, ce sont là de ces choses qu'on fait et qu'on ne dit pas.

Le tzar goûta peu ce souvenir historique; il tourna le dos à l'ermite de la Palla, et resta dans la boule à peine le temps de jeter un coup d'œil sur le panorama de Rome; puis, il descendit pré-

cipitamment dans la lanterne où le déjeuner qu'il avait commandé était servi. Trois laquais entouraient la table posée au centre, et un quatrième apportait les plats que lui passait Pietro avec un louable empressement. Le tzar se mit à table seul et le front soucieux; il mangea rapidement, et terminait à la hâte son déjeuner, quand le San-Pietrino, avec beaucoup de mystère et d'importance, introduisit un nouveau personnage qui fit sensation : c'était une jeune fille, dans le gracieux costume d'Albano ; elle portait à la main une corbeille de fraises, artistement composée; c'était la jeune fraisière, c'était Fragoletta. Ses joues, un peu brunies par le soleil, étaient en ce moment aussi rouges que les fruits qu'elle apportait. Elle posa sa corbeille sur la table avec tant de grâce, que le front de Nicolas se dérida, et qu'il daigna transporter quelques fraises de la corbeille dans son assiette.

— Voilà, dit-il, la plus belle fille que j'aie encore vue à Rome.

— *Maestà*, s'écria Pietro avec toute l'emphase italienne, dites-nous si ces fraises-là ne sont pas dignes de César!

Le tzar sourit, et en réponse il donna une poignée de roubles à Fragoletta, en lui disant :

— Voici le commencement de ta dot.

Pietro, ravi, voulut ajouter quelque chose, mais Nicolas lui lança un regard qui le fit taire. Puis, l'empereur se leva brusquement de table et donna le signal de la descente. Arrivé au bas de l'escalier, Sa Majesté remit aussi quelques roubles à Pietro, qui le remercia profondément, et se hâta, une fois libre, de remonter pour aller à la recherche de Fragoletta qui était restée en arrière. Il se trouva que la jeune fille avait été retenue dans la coupole par le vieux Bavarois.

Pendant la scène du déjeuner impérial, l'ermite de la Palla était resté tranquillement dans sa cellule avec son cher Tite-Live. Dès que l'empereur fut parti, il descendit dans la salle à manger aérienne, et retint Fragoletta qu'il soumit à un minutieux interrogatoire, au milieu duquel survint Pietro tout essoufflé.

— Eh bien! Pietro, dit le Tedesco, tu avais donc préparé à l'avance ce plat de ta façon pour le dessert de Sa Majesté Moscovite?

— Oui, oui, j'avais fait prévenir dès hier Fragoletta de cueillir ses plus belles fraises et de les apporter ce matin en haut de la coupole de Saint-Pierre. L'empereur les a trouvées excellentes, et, en lui donnant ces belles pièces

d'or, il a dit que c'était pour commencer sa dot. Voilà qui est bien parlé, n'est-ce pas, Fragoletta?

La jeune fille sourit sans répondre, mais ses yeux étaient suffisamment éloquents, tandis qu'elle remettait sur sa tête sa corbeille à moitié vide.

— Votre mariage est donc décidé? demanda le Bavarois.

— Oui, seigneur Tedesco, reprit Pietro avec transport. Le bon curé du Trastevere m'a dit qu'il avait reçu d'excellents renseignements sur elle par un curé d'Albano. Elle est orpheline et pauvre comme une fille de Job, mais elle est honnête et laborieuse, et ma solde de San-Pietrino suffira à nous nourrir tous deux.

— A merveille! tu apprendras à ton tour et à tes dépens ce qu'il en coûte de prendre femme; tu ferais mieux de me vendre le champ de Cincinnatus.

Fragoletta se mit à rire, sans paraître offensée de ces paroles du morose vieillard; elle se contenta de dire à Pietro, de façon à ce qu'Ulrich l'entendît bien :

— *Sempre nestoreggiano i vecchi!* (Les vieux sont toujours à *nestoriser!*)

— Voilà qui est curieux, s'écria le Bavarois,

c'est la seconde fois que j'entends prononcer à Rome ce joli verbe *nestoreggiare*, qui rappelle si bien le radotage du bon Nestor, et qui s'est introduit sans doute, avec le souvenir du pieux Enée, dans le langage pittoresque du peuple romain. Ce mot seul suffit pour relier l'Italie à la Grèce sa mère.

Et le vieux savant, tout occupé de cette découverte étymologique, descendit de la coupole, en compagnie de Pietro et de Fragoletta.

VI

La Transformazione.

Le bon Tedesco s'était logé le plus près possible de sa chère coupole de Saint-Pierre; il avait loué un petit appartement dans un coin de la place même du Vatican, et de son lit il pouvait contempler à son aise le dôme de Michel-Ange. Le lendemain de son entrevue avec l'empereur Nicolas, Ulrich tomba subitement malade d'une gastrite aiguë. Il avait pour les médecins la même répugnance que Molière, et il ne voulut être soigné que par le fidèle Pietro,

qui lui déclara le lendemain qu'il avait un spécifique infaillible pour le guérir.

— Va pour ton spécifique, ami Pietro; je suis persuadé à l'avance qu'il vaudra tous les remèdes imaginés par les médecins; mais, peut-on savoir en quoi il consiste?

— Non, non, seigneur Tedesco, vous ne le saurez que lorsque je vous l'apporterai.

Le lendemain matin, Pietro entrait triomphalement dans la chambre du Bavarois, suivi de Fragoletta qui portait, sur sa tête, une corbeille de fraises.

— Voilà mon remède, seigneur Tedesco; avalez-moi ce plat de fraises, *quelle divine fragole*, que Fragoletta vient de cueillir à l'aube du jour, dans les bois d'Albano.

Le malade ne put s'empêcher de rire de la singulière confiance que le San-Pietrino professait pour ces jolis fruits cueillis de la main de la belle Albanaise.

— Mais, bourreau, lui dit-il, tu veux donc me tuer? jamais mon estomac n'a pu supporter les fraises.

— Distinguons, signor : votre estomac bien portant ne pouvait digérer ce fruit, mais votre estomac malade s'en trouvera bien, c'est moi qui vous le dis, je m'y connais pour en avoir

fait l'épreuve. Demandez-le plutôt à l'empereur de Russie, qui en a tâté hier dans la Palla. D'ailleurs, je ne vous propose pas de prendre ce fruit dans toute sa crudité, je vais l'assaisonner de beaucoup de sucre et d'un petit verre d'eau-de-vie.

Ce disant, Pietro assaisonnait le plat de cette façon, et Fragoletta le présentait de ses mains au malade.

— Ma belle enfant, lui dit le vieux savant, je ne veux pas avoir moins de confiance en vous qu'Alexandre le Grand n'en témoigna à son médecin.

Et Ulrich, sans se faire davantage prier, mangea de bon appétit l'énorme plat de fraises, qui aurait été capable de donner une indigestion mortelle à un estomac moins allemand. Mais le contraire arriva, une réaction favorable s'ensuivit, et deux jours après le Bavarois se déclara guéri. Sa guérison merveilleuse lui inspira deux sentiments tout nouveaux : le premier fut un culte pour les fraises, le second une vive reconnaissance pour la *Fragolara*, reconnaissance qu'il lui témoigna devant le San-Pietrino.

— Ami Pietro, lui dit-il, je comprends enfin ton désir de te marier avec cette charmante fraisière; j'y donne les mains de tout mon

cœur, à condition qu'elle m'apportera tous les matins une corbeille de fraises pour mon déjeuner. A quand donc la noce?

— Hélas! la noce se trouve retardée à notre grand chagrin, parce que notre pauvreté ne nous permet pas encore de nous établir. Je n'ai pas fait d'économies, et il faut que j'attende les fêtes de Pâques pour toucher ma solde de San-Pietrino. En attendant, le curé du Trastevere va célébrer nos fiançailles.

Les fêtes de Pâques arrivèrent, et elles allaient donner beaucoup d'occupation aux San-Pietrini. Pietro était considéré parmi ses camarades comme le plus habile dans ces évolutions qui exigent autant de force que d'adresse; son triomphe était surtout l'illumination de la basilique vaticane, qui est le couronnement du grand jour de Pâques. A l'*Ave Maria*, c'est-à-dire à la chute du jour, une foule immense encombre la place du Vatican pour jouir de l'aspect magique qu'offre l'illumination de Saint-Pierre. Le bon Tedesco jouissait de ce spectacle de sa fenêtre, et il avait invité Fragoletta à le partager avec lui.

Tous ceux qui ont vu le jour de Pâques à Rome n'oublieront jamais ces deux choses : la bénédiction du Saint-Père le matin, et le soir

l'illumination du dôme de Michel-Ange, qui semble alors être une tiare éblouissante posée sur le tombeau du premier des Papes. A l'*Ave Maria*, l'admirable architecture de Saint-Pierre se trouve tout à coup dessinée en traits de feu. Mais il n'y a encore que les grandes lignes d'arrêtées par le pinceau brûlant de l'invisible enchanteur; l'immense façade n'est illuminée qu'en partie, elle est trouée çà et là, comme un catafalque, par des vides noirs, mais ils seront bientôt remplis. Attendons! nous allons voir ce que les Romains appellent la *Transformazione*.

Au premier coup de huit heures, les San-Pietrini, suspendus à des cordes invisibles, s'élancent comme des feux-follets et traversent la façade avec des pots enflammés ; l'exécution de cette manœuvre difficile est si prompte et si parfaite, qu'au dernier coup de huit heures le changement à vue est opéré, l'illumination est complète, et la basilique étincelante semble l'image de la Jérusalem céleste.

Dans la foule immense qui admirait ce spectacle unique au monde, on remarquait deux personnes qui applaudissaient de toutes leurs forces : c'était le bon Allemand à sa fenêtre, et à ses côtés Fragoletta, toute joyeuse et toute fière de penser que son fiancé avait contribué

par son adresse bien connue à cette merveilleuse *transformazione*.

Hélas ! elle ne songeait qu'à la gloire du San-Pietrino, elle ne se doutait pas du malheur qui venait de lui arriver. La corde à laquelle Pietro s'était suspendu pour allumer une des lignes de feu de la façade, s'était cassée tout à coup. S'il fût tombé de cette hauteur sur le pavé de la place, il aurait été brisé en morceaux ; Dieu permit qu'il tombât sur la *loggia*, ou balcon d'où le Saint-Père donne sa bénédiction ; Zabaglia ne fut donc pas tué, mais il eut un bras cassé et le pied droit brisé. Ses camarades le relevèrent, et le transportèrent aussitôt dans sa chambre, au-dessus du portique de la basilique, sur la grande plate-forme de Saint-Pierre. Le chirurgien des San-Pietrini fut aussitôt appelé et déclara que l'état du pied était fort grave. Le lendemain, Ulrich, ne voyant pas paraître Pietro, alla aux informations et apprit l'accident qui lui était arrivé. Avertie par le Tedesco, Fragoletta trouva son fiancé étendu sur son lit de douleur. Nous ne parlerons ni de son chagrin ni de son dévouement à soigner le blessé. Ulrich rivalisait de soins avec elle, car il s'était pris d'une sincère affection pour les deux fiancés.

La convalescence de Pietro fut longue, et il resta estropié et boiteux du pied droit. Il lui fallut renoncer à ses fonctions tant aimées de San-Pietrino.

— Hélas ! disait-il, que la volonté de Dieu soit faite, mais c'est bien triste de songer que je ne pourrai plus être un des héros de la *transformazione*, ni l'introducteur des empereurs et des rois dans la *palla* de Saint-Pierre.

Ce qui était encore plus triste, c'est que l'ancien San-Pietrino était presque réduit à la misère et ne pouvait plus guère songer à épouser la *fragolara*.

Le bon Tedesco l'encourageait toujours à ne pas perdre toute espérance.

Un matin, il entra d'un air joyeux dans la cellule aérienne du blessé ; il avait une lettre à la main et était suivi de Fragoletta dont le visage avait repris sa gaieté.

— Ami Pietro, lui dit le Bavarois, je viens d'apprendre par cette lettre, que, d'après mes ordres, on a vendu les biens que j'avais en Bavière ; j'en ai retiré une assez grosse somme, qui va me permettre d'être votre *Deus ex machina*.

Pietro ouvrait de grands yeux, sans rien comprendre à ce latin-là.

— Oui, oui, reprit le Bavarois, je vais me

fixer à Rome pour n'en plus sortir ; maintenant, écoute. Puisque tu ne peux plus remplir ton service de San-Pietrino, tu ne pourras pas davantage continuer à cultiver le fameux champ de Cincinnatus, que tu me vends enfin. Ne va pas me dire non : je te l'achète mille *scudi* romains.

A cette somme fabuleuse Fragoletta battit des mains, et Pietro avoua qu'il avait enfin trouvé le trésor qu'il avait toujours soupçonné être enfoui dans le champ du héros romain.

— *Tante grazie*, s'écria-t-il en baisant avec sa fiancée les mains du bon Tedesco ; *tante grazie*, j'accepte avec reconnaissance cette somme qui me fait une fortune ; mais cependant, je ne vous vends mon champ qu'à une condition, c'est que vous n'aurez plus la vilaine idée de vous y faire enterrer, en terre païenne, comme vous m'en aviez manifesté l'intention.

— Nous verrons, nous verrons, je n'abdiquerai pas si aisément le droit de disposer de mes vieux os comme je l'entendrai. Mais ne songeons maintenant qu'à préparer les noces ; c'est moi qui me charge de tous les cadeaux.

L'usage romain exige que l'époux fasse les cadeaux à sa fiancée, et ces cadeaux consistent : dans la robe de noces, la plus belle possible, d'ordinaire c'e t une robe en soie ; dans les

bijoux, qui sont un collier, une agrafe et des bagues en or. La mariée doit apporter le lit conjugal, qui se compose d'un bois de lit, de deux matelas, si c'est possible, des draps, oreillers, couvertures, courte-pointe et couvre-pieds. Elle doit être bien montée en linge de corps, et la batterie de cuisine, poêle, marmite, chaudron et cruche en cuivre, font ordinairement partie de son apport. Ulrich prit à sa charge tous ces cadeaux.

Dès que Pietro put quitter sa chambre, il dit adieu à la basilique de Saint-Pierre qu'il ne devait plus habiter, et il loua une chambre sur la place Vaticane auprès du Tedesco. La confrérie des San-Pietrini lui obtint une petite pension du pape Grégoire XVI. Quand il marchait clopin-clopant, lui naguère si leste et si fier, il se montrait chagriné de n'être plus qu'un *povero zoppo* (un pauvre boiteux).

— *Basta*, *basta*, lui dit gaiement Fragoletta, je t'aime autant ainsi ; tu resteras plus souvent près de moi, et si tu t'en vas, je te rattraperai plus aisément, comme un oiseau qui a un bout de fil à la patte.

Le mariage eut lieu dans la petite église voisine de Sainte-Marie *della Traspontina*, qui occupe, dit-on, la place où fut enterré Romulus.

Pietro aimait beaucoup cette église, parce qu'elle possède le tombeau de son illustre aïeul Niccolo Zabaglia, le fondateur de la confrérie des San-Pietrini, lequel mourut à quatre-vingt-six ans.

Le bon Tedesco fit tous les frais de la noce; on observa scrupuleusement tous les rites du Trastevere pour la marche des époux, tant à l'aller qu'au retour de l'église. On invita au dîner le curé, les principaux San-Pietrini, et les fraisières d'Albano qui étaient les demoiselles d'honneur de la mariée (*paraninfe*); inutile de dire qu'on mangea beaucoup de fraises au dessert. Ulrich, se posant en poëte improvisateur, déclama des vers latins de sa composition, dans lesquels il célébrait les louanges de Fragoletta, et celles du joli fruit rouge qui guérissait les estomacs tudesques et déridait la bouche des Domitiens du Nord. La nuit venue, un joueur de flûte et un souffleur de cornemuse exécutèrent la sérénade aux époux.

Pendant les huit jours qui suivent le mariage, selon l'usage du peuple romain, la femme reste à la maison et ne quitte pas ses vêtements de mariée; elle reçoit ainsi ses amies et connaissances, comptant et recomptant avec elles le linge de son trousseau, ses perles de corail, ses bagues et ses pendeloques. Au bout de ce

temps, elle part avec son mari pour passer un jour en tête-à-tête à la campagne. Pietro mena sa femme en voiture à Albano, et clopin-clopant, il put encore cueillir avec elle des fleurs et des fraises dans les bois.

Un an après, *sora* (dame) Fragoletta était mère d'un fils. Les citoyens romains préfèrent de beaucoup les garçons aux filles. Lorsqu'un enfant naît, si c'est *una feminuccia*, la fête est calme et intérieure; si c'est *un maschietto*, sa bienvenue est célébrée par de bruyantes réjouissances, comme au temps des Scipion et des Marcellus.

— Comment le nommerons-nous? demanda l'heureux père.

—Je serai son parrain, répondit Ulrich, et je veux lui donner un nom qui lui portera bonheur; nous l'appellerons Cincinnatus.

— Non, non, dit l'accouchée qui l'avait entendu, je ne veux pas qu'on donne à mon fils un nom païen; il s'appellera Pietro comme son père.

— Ainsi soit-il, répondit Pietro, et, prenant l'enfant dans ses bras, il le présenta aux embrassements de sa mère.

— Non, pas encore, répondit-elle, je ne l'embrasserai que lorsqu'il sera chrétien. Va vite faire préparer le baptême.

En dépit de toutes les impiétés révolutionnaires, le peuple romain a conservé cette *foi romaine* qui a été louée par S. Paul, dans son Épître aux Romains. Ce peuple garde aussi un admirable sentiment d'amour et de respect pour l'apôtre S. Pierre; il tient à faire baptiser ses enfants dans la basilique Vaticane, et à les déposer au pied du tombeau du premier des Papes. Comme ancien San-Pietrino, Pietro avait une raison de plus pour faire faire le baptême de son fils à Saint-Pierre, ce qui eut lieu le lendemain. Le bon Tedesco fut le parrain, et eut pour commère une robuste fraisière d'Albano avec son corsage de satin, son tablier de *nobiltà* (soie de Florence), et portant sur sa tête une lourde rose d'argent tremblotante, escortée de longues et grosses flèches également en argent. La sage-femme portait l'enfant; Ulrich avait loué une voiture pour la cérémonie, et on se rendit ainsi en train de gala à Saint-Pierre, tandis que les cloches, sonnant à toute volée, annonçaient à la Ville et au Monde, *Urbi et Orbi*, la naissance d'un citoyen romain et le baptême d'un futur San-Pietrino.

L'HÉRITIÈRE

L'HÉRITIÈRE

I

Les deux émigrés.

Dans Mary-le-Bone, une des vieilles rues de ce vieux Londres qui est la capitale de la misère, se cachaient, en 1799, deux émigrés français, deux amis, le marquis d'A. et le chevalier de V. Compagnons d'armes dans l'armée de Condé, ils s'étaient réfugiés à Londres, où ils tombèrent bientôt dans une affreuse détresse qu'ils dérobaient soigneusement à tous les yeux. Le chevalier venait de perdre sa femme, morte de privations, et il restait seul avec une petite fille née dans l'exil, et qu'il avait appelée Antoinette, du nom de la reine de France. Sans cette enfant, il eût été heureux de sentir qu'il se mourait, et qu'il allait rejoindre, comme il l'espérait, la compagne de ses bons et de ses mauvais jours.

Son ami, le marquis d'A. avait au contraire fort envie de vivre; il tenait ferme et faisait, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur. Célibataire insouciant, esprit vif et frivole, il avait conservé, comme un dernier trésor, la confiance et la gaieté. Il ne doutait pas de son prochain retour en France, et de sa rentrée en possession de tous ses biens confisqués. On eût trouvé le même espoir et la même gaieté dans la plupart de ses compagnons d'infortune. La légèreté française, notre défaut national, était devenu presque une vertu dans l'exil. A plus de cinquante ans, M. d'A. se mit courageusement à chercher quel état il pourrait prendre pour vivre et faire vivre le chevalier et sa fille.

L'abbé Delille, exilé à la même époque à Londres, peignait ainsi, dans son poëme de la *Pitié*, les honorables efforts des émigrés pour gagner leur vie à l'étranger :

Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers!
La beauté, que jadis occupait sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure;
L'une brode des fleurs, l'autre trace un chapeau;
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.
Le marquis sémillant au comptoir est tranquille,
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Emile;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,

Reçoit avec respect le ministre de Dieu ;
Que dis-je? ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires :
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit !

En effet, M. de Caumont, maréchal de camp, s'était fait relieur à Londres, et était devenu un des plus habiles ouvriers en ce genre ; le comte de Clermont-Lodève était libraire. M. et Mme de G. vendaient leurs peintures au pastel. Les uns faisaient des chapeaux de paille et des fleurs artificielles avec leurs femmes, devenues marchandes de modes ; les autres donnaient des leçons de musique et de dessin ; plusieurs enseignaient un français qu'ils ne savaient guère. Le marquis de Chavannes entreprit le commerce du charbon de terre, et le comte de la Belinaye celui des vins. M. de Bourblanc donnait des leçons d'échecs ; le pieux comte de Naillac s'était consacré à remplir les fonctions d'infirmier dans un hôpital. Un petit-fils du maréchal de Feuquières était devenu cordonnier. La comtesse de Guéry avait ouvert un café ; ses glaces passaient pour les meilleures de Londres, et le prince de Galles en venait prendre chez elle. On raconte qu'un autre émigré fit fortune en inventant l'art d'assaisonner la salade.

Notre marquis, voyant que toutes les profes-

sions étaient prises, se rappela fort à propos qu'il avait été un des meilleurs élèves du fameux Vestris, et il imagina de donner des leçons de danse et d'escrime.

— J'avais remarqué, disait-il spirituellement, que la danse était la seule chose dans laquelle les Anglais daignaient reconnaître la supériorité des Français. »

C'était un trait de génie : le marquis maître de danse fut bientôt à la mode et eut une clientèle de choix ; chaque jour il faisait gambader une foule de jambes britanniques, au son de ce petit violon de poche qu'on appelait pour cela une *pochette*. Il crut raisonnablement qu'il allait pouvoir manger tous les jours ; mais par malheur, s'il avait beaucoup d'élèves, pas un ne songeait à le payer comptant, ni même tous les mois ; on ne savait pas, ou bien on oubliait qu'il aurait eu besoin du prix journalier de chacune de ses leçons. Le pauvre professeur n'osait réclamer ses honoraires à de si grands seigneurs, et il n'était pas moins misérable en se donnant beaucoup de mal que lorsqu'il n'avait rien à faire. Il se passait souvent de souper. Ce qui le désolait surtout, c'était de ne pouvoir procurer les médicaments nécessaires à son ami malade, et il souffrait de voir

la pauvre petite Antoinette si pâle et si chétive. Il raconta plus tard combien de fois, mourant littéralement de faim, il promenait Antoinette dans le parc de Saint-James, et dévorait des yeux avec elle les morceaux de pain que les petits Anglais jetaient à profusion aux cygnes et aux canards des lacs; quand ces enfants s'étaient éloignés, l'émigré courait disputer quelques miettes à ces animaux voraces, pour les donner à Antoinette aussi affamée que lui.

Un jour M. d'A. sortit désespéré du misérable *garret* (grenier) qu'il partageait avec son ami. Le chevalier, plus malade d'heure en heure, ne pouvait prendre qu'un peu de thé, et le marquis n'avait plus même de quoi en acheter : son crédit était épuisé partout. Ne sachant que rapporter à son pauvre camarade, il imagina d'aller cueillir dans le parc de Saint-James quelques feuilles d'arbrisseau dont il remplit ses poches, et avec lesquelles il comptait faire une détestable infusion dans de l'eau chaude sans sucre. Mais quand il rentra avec cette déplorable invention, il trouva le chevalier si mal qu'il ne pouvait même plus desserrer les dents; il agonisait sur son grabat, tandis que sa petite Antoinette jouait à ses pieds sans se douter de son prochain malheur.

M. d'A. demeura atterré devant ce spectacle. Il savait qu'il était inutile de faire appeler un médecin, les docteurs anglais demandant à être payés d'avance pour visiter un émigré. Dans cette extrémité le marquis, avec la meilleure volonté du monde de secourir son ami, n'eut pas l'idée de lui procurer les secours de la religion. Il était un de ces tristes incrédules du dix-huitième siècle, comme il y en avait beaucoup trop chez les Français exilés. Quand le comte de Puisaye vint à Londres pour former des bataillons d'émigrés, et se joindre à leur tête aux religieux combattants de la Bretagne et de la Vendée, il crut nécessaire de faire signer à chaque volontaire une formule d'engagement, dans laquelle on promettait « de punir sévèrement toute personne qui se permettrait des plaisanteries sur le culte et les prêtres, notre sainte religion et les ministres des autels étant *la seule cause* pour laquelle se sont armés les habitants de la campagne. » M. d'A., qui avait été un des premiers à se faire inscrire, fut tout étonné de cette clause caractéristique; il ne signa pas moins l'engagement, partit gaiement, se battit en brave à Quiberon, et, après cette désastreuse affaire, se rembarqua pour l'Angleterre, sans avoir jamais rien pu comprendre

à la foi sublime de ces paysans Bretons et Vendéens, qui se faisaient tuer pour la défense des autels beaucoup plus que pour le rétablissement du trône.

Devant le lit de mort du chevalier, le marquis ne songeait donc pas à aller chercher le Consolateur suprême, auquel il ne croyait pas. Il fallut que le moribond lui-même le demandât.

— Adieu, mon cher, je me meurs, murmura-t-il, amène-moi un prêtre.

— A quoi bon? que crains-tu? N'as-tu pas toujours été un honnête homme?

— Oui, mais j'ai été un mauvais chrétien, et cela ne rassure pas ma conscience; crois-moi, Voltaire n'est d'aucun secours à l'heure de la mort; va chercher un prêtre, je t'en conjure, c'est le dernier service que je réclame de ton amitié. »

Le marquis haussa les épaules et sortit. Les prêtres français n'étaient pas rares alors dans les rues de Londres; il aborda le premier qu'il rencontra, et il eut la main heureuse : c'était le vénérable abbé Carron, de Rennes, si célèbre pendant l'émigration par son infatigable charité envers ses malheureux compatriotes. L'abbé se hâta de suivre l'émigré, et, en entrant dans le misérable galetas de Mary-le-Bone, il dit

avec une ineffable douceur : « Paix à cette maison ! »

Le moribond l'accueillit avec bonheur, reçut les sacrements, et dit ensuite au marquis :

— Mon ami, mon dernier vœu est de te souhaiter un bon prêtre à ton lit de mort. Je te confie ma pauvre enfant.

— Je te jure, répondit M. d'A., de partager avec elle mon dernier morceau de pain. »

Le chevalier lui serra la main et mourut en paix. Le *coroner* fit une enquête, assisté d'un médecin, et attesta que l'émigré était mort de faim.

L'abbé Carron, au moyen d'une quête secrète, fournit aux dépenses de l'enterrement du chevalier et du deuil de sa fille, puis il proposa au marquis de prendre la petite Antoinette dans l'asile qu'il avait ouvert à Londres pour les enfants des pauvres Français, et où il avait pour maîtres et pour institutrices plusieurs des grands personnages de l'émigration. Cette offre fut acceptée avec reconnaissance, et Antoinette entra aussitôt dans la maison des jeunes émigrées. M. d'A. allait la voir tous les jours; la charité de l'abbé Caron l'étonnait, mais n'éclairait pas l'incrédulité de son esprit.

II

Un port de lettre.

Peu de temps après la mort du chevalier, la fortune eut un sourire pour le marquis : au moment de partir pour la campagne, ses élèves songèrent enfin à lui payer ses leçons de danse et d'escrime; il se trouva tout à coup à la tête d'une somme assez considérable, et il en fut ébloui, tant il y avait longtemps que quelques pièces d'or n'avaient sonné dans sa bourse. Il acheta une robe neuve pour Antoinette, se fit faire un habillement complet pour lui-même et alla souper à *London-tavern;* puis il se demanda à quoi il emploierait le peu d'argent qui lui restait. Il se rappela que depuis plusieurs mois, faute de quelques schellings, il avait laissé à la poste restante une lettre à son adresse. Il hésita d'abord à faire cette nouvelle dépense.

— Bah! se disait-il, qui peut m'écrire? Faisons cette économie.

Il se décida pourtant à réclamer sa lettre et y lut ce qui suit :

« Monsieur le marquis, voici plusieurs lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire et qui sont restées sans réponse, ce qui me fait craindre qu'elles ne vous soient pas parvenues. J'espère que la présente sera plus heureuse. Je vous renouvelle l'annonce que vos terres et votre château ont été confisqués révolutionnairement, et mis en adjudication à vil prix. A l'aide de mes économies et de quelques emprunts, je suis parvenu à m'en rendre adjudicataire en mon propre nom; mais j'espère, M. le marquis, que vous n'avez jamais douté de ma probité; je suis prêt à vous rendre tous vos biens. Veuillez venir de suite; vous savez que le premier consul permet aux émigrés de rentrer en France. J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« Jean Matthieu, *intendant*. »

— Parbleu ! se dit le marquis, voilà une lettre qui vaut bien ce qu'elle me coûte de port; j'ai là un intendant comme il n'y en a pas; où la vertu va-t-elle se nicher?

Il répondit à Matthieu de lui envoyer de l'argent pour faire le voyage. L'ayant reçu, il se disposa à quitter l'Angleterre, fit ses adieux à ses élèves et pensa d'abord à emmener Antoinette; mais l'abbé Carron lui fit observer

qu'un enfant serait pour lui un grand embarras, et qu'il n'y avait alors en France aucun établissement convenable pour élever la fille du chevalier. M. d'A. laissa donc Antoinette dans l'asile des jeunes émigrées, traversa le détroit, et eut l'agréable surprise de trouver, grâce à son intendant, que son patrimoine était en aussi bon état que le reste de la France l'était peu.

Il embrassa l'honnête Matthieu, lui remboursa ses avances, et lui demanda ce qu'il voulait en récompense de sa fidélité.

— Tout ce que je désire, M. le marquis, c'est de reprendre mes fonctions d'intendant de ce beau domaine, que j'ai eu le bonheur de soustraire aux acquéreurs de biens nationaux. Je dois vous prévenir que je viens de racheter aussi, en votre nom, l'église et le presbytère du village, qu'on voulait vendre ou démolir.

— Eh! que veux-tu que je fasse d'une église où je ne mettrai jamais les pieds? Il eût mieux valu la laisser abattre.

— Ah! Monsieur, y pensez-vous? Les habitants du village seraient si heureux si vous rendiez notre église au culte! C'est ce que fait le premier consul pour le reste de la France.

— Tu oses me conseiller d'agir comme ce Bonaparte, qui fait de pareilles capucinades?

— M. le marquis, je vous demande cela en récompense de mes services.

— Je ne puis rien te refuser.

— Il faudrait aussi rendre le presbytère.

— Mais il n'y a plus de curé.

— Pardonnez-moi, je l'ai caché dans le château pendant la Terreur.

— Le bel exploit! quel intérêt portais-tu à ce ministre du fanatisme?

— C'est lui qui m'a fait faire ma première communion.

— Bah! est-ce que par hasard ce curé serait encore au château?

— Oui, Monsieur, il va venir vous remercier de ce que vous lui rendez son église et son presbytère.

Quand le curé vint, M. d'A. fit la grimace et lui dit brusquement :

— Adressez vos remercîments à Matthieu; c'est un bigot de la première espèce. A propos, M. le curé, j'ai appris en Angleterre l'étymologie de ce mot de bigot; il vient de l'anglais *by God*, par Dieu; c'est une sorte de jurement.

Et le marquis se mit là-dessus à faire de si mauvaises plaisanteries, que le curé se retira et ne remit plus les pieds au château.

Quant à Matthieu, son maître lui dit qu'il avait fait pour lui ce qu'il n'eût fait pour personne; il lui signifia, une fois pour toutes, de n'avoir plus à lui rebattre les oreilles de prêtre ni de religion. Il l'exhorta à lire Voltaire et à devenir un peu plus philosophe.

— Monsieur le marquis, répondit le brave homme, soyez certain d'une chose, c'est que si j'avais été philosophe, au lieu d'être chrétien, j'aurais bien pu garder pour moi vos terres et votre château, que j'avais achetés de mes deniers, et dont la loi disait que j'étais légitime propriétaire.

Le vieillard voltairien, en dépit de Voltaire, fut obligé de convenir, à part lui, qu'il y avait du bon parfois dans les scrupules de la conscience chrétienne.

III

La fille adoptive.

La misère et l'exil, ces épreuves que Dieu lui avait envoyées, n'avaient ni éclairé ni corrigé M. d'A.; il reprit toutes ses habitudes de frivolité et d'impiété en redevenant possesseur de son

manoir seigneurial, où il était rentré avec autant d'insouciance que s'il l'eût quitté de la veille. Il oublia les malheurs de l'émigration comme un mauvais rêve d'une nuit, et il ne s'en souvenait qu'une fois par mois, pour faire payer à Londres la pension d'Antoinette, dont l'abbé Carron lui donnait exactement des nouvelles. En grandissant, la jeune fille écrivait elle-même à l'ami de son père des lettres charmantes, qui donnaient au marquis la meilleure idée de son esprit et de son cœur. L'abbé ajoutait régulièrement, en *post-scriptum*, qu'Antoinette croissait en sagesse et en piété. Ce dernier mot faisait faire la grimace au marquis.

— Ce fanatique de prêtre, disait-il, veut en faire une dévote; mais nous y mettrons bon ordre.

A la seconde Restauration, M. d'A. avait près de soixante-dix ans. Il songea enfin à faire venir près de lui la fille de son ami défunt. L'abbé Carron, qui revenait lui-même en France, se chargea d'amener Antoinette, qui avait alors dix-neuf ans; elle était blonde et fort belle; quoique née et élevée en Angleterre, elle possédait, comme le seul héritage de ses parents, une grâce toute française, et cette fleur de gaieté qui faisait dire à Edmond Burke, visitant avec

Chateaubriand l'école qu'il avait fondée pour les petits émigrés :

— Nos garçons anglais ne joueraient pas si joyeusement dans l'exil : *Our boys could not do that.*

Le marquis fut ravi de la grâce et de la beauté d'Antoinette; il l'embrassa avec une effusion toute paternelle.

— Ah! Monsieur, lui dit-elle, que de reconnaissance...

— Appelez-moi votre père; je chercherai à remplacer celui que vous avez perdu : il était mon meilleur ami. Ah! comme vous ressemblez au chevalier, lorsqu'il était un des plus galants seigneurs de la cour de Marie-Antoinette!... Vous portez le nom de la reine, mon enfant; puissiez-vous être plus heureuse qu'elle! Dès aujourd'hui je vous adopte pour ma fille, et dès demain je fais en votre faveur un testament en bonne forme; je n'ai d'autres parents qu'un cousin éloigné, avec lequel je suis brouillé : car c'est un jacobin; vous serez l'héritière de tous mes biens.

— Vous me comblez, répondit la jeune fille; mais, avant tout, je vous serai éternellement reconnaissante d'avoir aimé, secouru et soigné mon pauvre père jusqu'à sa dernière heure.

— M. Carron, dit le marquis, je vous fais mon compliment : vous l'avez fort bien élevée.

— Monsieur, reprit l'abbé, j'ai cherché à en faire surtout une bonne et solide chrétienne ; la piété est utile à tout, comme dit l'Apôtre...

— Bon, bon, vous avez cru faire votre devoir ; moi je ferai certainement le mien, en inspirant à cette aimable enfant une vertu que vous ne lui avez pas donnée sans doute, et qui pourtant est la reine de toutes les autres, *la sainte tolérance*.

— Hélas! Monsieur, je sais fort bien que, dans le Dictionnaire philosophique, cette vertu a un synonyme : c'est *la sainte indifférence*. Je prie Dieu d'en préserver Antoinette.

Et l'abbé Carron partit pour Paris.

Une des premières questions que le frivole vieillard adressa à sa nouvelle héritière, fut celle-ci :

— Ma fille, avez-vous bien appris à danser?

— Non, mon père ; on cultivait peu la danse dans l'asile des jeunes émigrées.

— C'est impardonnable!.... Qu'avez-vous donc appris?... Je me plaindrai à votre abbé Carron d'avoir négligé de vous instruire dans l'art le plus nécessaire à une jeune fille, dans cette science qui, comme dit Molière, nous empêche de faire des faux pas.

Antoinette se mit à rire de l'importance que le marquis mettait à cette partie de son éducation. Le vieillard, un peu piqué de sa gaieté intempestive, lui répondit :

— On a dû vous dire à Londres que j'étais un des meilleurs élèves du fameux Vestris, le *diù dé la danse*, comme il s'intitulait modestement dans son jargon franco-italien. Eh bien, ses leçons m'ont été plus utiles que toutes les autres que j'ai reçues. Pendant l'émigration, vous savez que j'ai donné avec succès des leçons de danse et que je nourrissais votre pauvre père avec mon archet; je découvre avec un véritable chagrin que vous ignorez complétement l'art délicieux de Terpsichore, qui est connu des peuples les plus barbares. M. de Chateaubriand m'a raconté qu'il avait trouvé chez les Iroquois un professeur de danse français, un M. Violet, qui, en habit vert-pomme et poudré à frimas, faisait gambader, dans les forêts vierges d'Amérique, ses élèves, qu'il appelait ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. Et vous, mon enfant, vous êtes moins instruite que les Iroquois ! c'est une honte ; mais tout peut encore se réparer : ce sera moi qui vous donnerai des leçons.

Antoinette, par complaisance, se prêta en riant

au désir de son père adoptif, et se mit chaque soir à danser la gavotte et le menuet, au son de la pochette que le marquis avait soigneusement conservée en souvenir de ses mauvais jours.

La vie et la joie étaient entrées au château d'A. avec Antoinette. Tout le monde l'aimait, surtout le brave intendant Matthieu, dont elle avait apprécié la fidélité ; elle trouvait même que le marquis ne lui rendait pas justice et ne lui était pas suffisamment reconnaissant. De son côté, Matthieu était en admiration devant sa jeune maîtresse, en la voyant si bonne et si pieuse; il se fit son écuyer et l'accompagnait à l'église, en dépit des sarcasmes de son vieux maître.

M. d'A. aimait Antoinette de tout son cœur; mais il ne lui cachait pas sa surprise de rencontrer en elle une dignité et des goûts sérieux qu'il n'avait jamais eus lui-même ; il avait cru trouver un enfant dans sa fille adoptive, et c'était lui au contraire qui était à ses yeux un vieil enfant gâté, à qui le malheur n'avait rien appris. Élevé dans toutes les frivolités raffinées de la cour de Louis XV, le marquis ne savait donner à Antoinette que des leçons de danse, et lui faire des recommandations exagérées sur l'importance d'une toilette et des soins extérieurs de sa personne.

— Soignez vos extrémités, mon enfant, lui disait-il un jour, soignez vos extrémités!

—Que voulez-vous dire par là, mon père? lui disait-elle en riant.

— Eh! ce sont vos pieds et mains; portez toujours les souliers les plus fins et les gants les plus parfumés; les pieds et les mains, voilà ce qui donne l'air distingué à une femme, voilà ce qu'elle doit soigner à tout prix. Aussi je ne comprends pas, je l'avoue, comment le dimanche, quand il pleut, vous mettez vos pieds à la torture dans de gros sabots pour aller à la messe; comment vous vous gâtez les mains à tricoter des bas ou à coudre de grossiers vêtements pour les manants du village. L'autre soir, l'aiguille ne vous a-t-elle pas emporté un peu de votre peau si blanche? C'est mal, très-mal, mon enfant; puis, ne vous ai-je pas surprise hier, dans le parc, à ramasser du bois mort de vos mains dégantées?

— C'était pour faire des fagots à la pauvre veuve de Thomas.

— Oui, d'un braconnier qui prenait mes lapins au collet. Laissez-moi continuer. Je vous reproche ensuite de vous gâter la voix à chanter à l'église et à faire répéter le catéchisme aux

enfants; roucoulez-moi plutôt des romances et des opéras. Enfin, pour épuiser d'un coup tous mes griefs, on m'a rapporté que vous alliez en cachette visiter les malades, et que vous aviez pansé de vos propres mains la plaie dégoûtante d'un vieux soldat, au risque de prendre son mal. Quelle horreur ! je vous défends de recommencer. Il faut donner aux indigents, sans doute : j'ai deux mille francs dans mon budget pour cela ; mais s'en occuper soi-même, c'est manquer à sa dignité.

Le marquis était philosophe et philanthrope, Antoinette était chrétienne et charitable ; le père distribuait de l'argent pour soulager ses semblables, la fille donnait ses mains et son cœur aux membres souffrants de Jésus-Christ.

Un jour, des émigrants allemands qui se rendaient en Amérique, vinrent mendier leur pain à la porte du château.

— De quelle partie de l'Allemagne êtes-vous? leur demanda brusquement le marquis.

— De la Hesse-Electorale.

— En ce cas, allez au diable, vous et votre landgrave.

— Oh ! mon père, dit Antoinette, pourquoi en voulez-vous tant à ces pauvres gens

— Pourquoi? C'est que, pendant l'émigra-

tion, j'ai vu de mes yeux le landgrave de Hesse-Cassel faire mettre cette insolente inscription à la barrière de son parc : « Il est défendu aux vagabonds, aux juifs et aux émigrés d'entrer dans ce jardin. » N'est-il pas juste de rendre la pareille aux sujets du landgrave?

— Le landgrave fut bien cruel, il est vrai ; mais l'Évangile nous recommande le pardon des injures.

— L'Évangile n'est pas mon code. Voltaire dit que le Coran lui est bien supérieur ; l'avez-vous lu, ma fille?

Au lieu de répondre, Antoinette, bravant le courroux de son père, faisait apporter de la viande et du pain aux pauvres émigrants. Le marquis la laissait faire, et se disait en haussant les épaules :

— Cette enfant-là nourrirait de confitures les bourreaux de son père et de sa mère : voilà où conduit le fanatisme!

Dès son arrivée, Antoinette avait eu un but secret, celui de réconcilier le presbytère et le château. A force d'instances, elle obtint que le marquis, un jour de Saint-Jean, inviterait à dîner le vieux curé. C'était toujours le même, celui que Matthieu avait caché dans le château sous la Terreur. Pendant le repas, M. d'A. fut

poli et convenable; mais après le café il dit au curé :

— N'est-ce pas, Monsieur, que David dansait devant l'arche?

— Oui, Monsieur, en signe de réjouissance.

— Eh bien, ma fille va danser devant vous en signe de joie de vous avoir eu à dîner; je lui donne chaque soir une leçon de danse, vous allez y assister.

Antoinette déclara qu'elle avait mal au pied, et la leçon fut remise au lendemain.

— M. le marquis, reprit le curé, vous parliez de David : rappelez-vous que le Roi-Prophète fut surtout célèbre pour avoir pleuré ses péchés.

Le marquis donna sournoisement une prise de tabac au curé, et changea de conversation.

— N'est-il pas vrai, M. le curé, que les patriarches étaient de saints personnages?

— Certainement; l'Église elle-même les a mis au rang des saints.

— Et c'est ce qu'elle a fait de mieux. Eh bien, moi qui vous parle, M. le curé, j'ai eu le bonheur d'en voir un.

— Vous avez vu un patriarche, M. le marquis?

— Oui. M. le curé, et un des plus vénérables :

c'était le patriarche de Ferney. Mon père avait l'honneur d'être son ami : je lui fus présenté tout enfant, et j'ai reçu sa bénédiction.

— Elle ne vous a pas porté bonheur, M. le marquis.

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Mais la bénédiction de Voltaire vous a conduit dans l'exil, comme tant d'autres gentilshommes philosophes, et la Révolution, amenée par l'irréligion, vous aurait fait perdre tous vos biens sans la fidélité d'un bon chrétien comme votre intendant Matthieu.

— Bah! bah! vous croyez que la Révolution a eu pour origine la philosophie, et que l'une est le châtiment de l'autre?

— Oui, Monsieur. Comme on l'a dit avec raison, Voltaire n'a pas vu tout ce qu'il faisait, mais il a fait tout ce que nous voyons.

— C'est faux, complétement faux : je ne cesserai de le répéter. Pendant que nous étions émigrés sur les bords du Rhin, nous apprîmes le supplice de Marie-Antoinette; j'étais alors à Cologne, et l'émigration résolut d'y faire célébrer un service funèbre pour la reine, non par un sentiment religieux que nous n'avions pas, mais pour se conformer à l'usage suivi dans toutes les cours. Un ecclésiastique français, qui

ne manquait pas d'éloquence, prononça l'oraison funèbre de Marie-Antoinette. En énumérant les causes de la Révolution, il fit comme vous, M. le curé : il plaça en première ligne les doctrines irréligieuses propagées par la philosophie. A cette proposition, une explosion de murmures éclata dans l'assemblée presque entièrement composée de Français; et lorsque l'orateur, continuant son discours, s'écria que Marie-Antoinette avait été une des victimes de la philosophie moderne, une voix, partie du milieu de l'auditoire, fit entendre ces paroles : *Ce n'est pas vrai.* Eh bien, cette voix, c'était la mienne (1).

Et le marquis se mit à ajouter tant de sottises et d'impiétés, que le curé crut devoir se retirer, avec la résolution de ne plus se présenter chez lui.

— Quelle étrange contradiction! disait le vieux prêtre à Matthieu, qui le reconduisait : votre maître déteste à bon droit la Révolution, et il parle, et il agit tout à fait comme elle à

(1) Ce fait caractéristique a été cité dans les *Mémoires* du cardinal Pacca, qui était alors Nonce apostolique à Cologne. Il assistait à ce service funèbre, et il entendit cette apostrophe scandaleuse, sans savoir, ou du moins dire qui l'avait prononcée.

l'égard de la religion; il va jusqu'à emprunter le langage révolutionnaire pour se railler des prêtres et de Dieu.

Antoinette fut désolée de voir ses projets de réconciliation si complétement renversés. Elle entretenait une correspondance avec l'abbé Carron, lui confiait ses chagrins et réclamait ses conseils. D'après ses avis, elle cherchait par tous les moyens à être une fille aimable et complaisante pour le marquis; lui, de son côté, l'aimait et la gâtait comme le père le plus tendre; ils auraient dû être heureux ensemble et voir l'accord le plus parfait régner à leur foyer; mais, hélas! il y avait entre eux un abîme creusé par l'incrédulité du vieillard : ils ne s'entendaient pas sur l'*unique chose nécessaire*, et cela suffisait pour apporter un trouble secret et journalier dans leurs relations. Antoinette était la seule à sentir combien il est triste d'être séparé de ceux qu'on aime, sur la question la plus importante en ce monde et dans l'autre. Quant au frivole vieillard, il tournait tout en plaisanterie, et échappait par là à toute discussion sérieuse.

L'instruction d'Antoinette, son esprit ferme et droit, son sens chrétien, lui donnaient des avantages incontestables dans la conversation;

mais le marquis était insaisissable par sa légèreté. La jeune fille redoublait chaque jour de tendresse et de douceur pour son père; mais elle savait au besoin confesser sa foi et la défendre avec énergie.

Chaque matin, M. d'A. se faisait lire Voltaire par son vieux valet de chambre, Lajeunesse, qui, tout fier de cette distinction, disait un soir à l'office : « Je ne suis qu'un valet, mais je me vante de ne pas croire en Dieu plus que mon maître. » Il le prouva si bien, que le marquis le surprit un jour la main dans son secrétaire, et fut forcé de le mettre à la porte. N'ayant plus de lecteur, le vieillard pria Antoinette de lui servir de lectrice :

— Laissez là vos Pères de l'Église, lui dit-il, et lisez-moi quelques romans : les femmes de mon temps n'avaient pas d'autres livres.

La jeune fille prit Voltaire sans défiance ; mais à la première page de je ne sais quel conte, elle jeta le volume et se leva toute rouge d'indignation.

— Monsieur, s'écria-t-elle, me feriez-vous lire tout haut quelque infâme calomnie contre ma mère ?

— Non, ma fille, mais...

— Eh bien, c'est la même chose ; cet ouvrage

est un tissu de blasphèmes et de calomnies contre l'Église catholique, ma mère !

Elle sortit aussitôt du salon et n'y reparut pas de la soirée. Le coupable vieillard sentit enfin sa faute, et il se résigna à se faire lire les œuvres du patriarche de Ferney par un nouveau valet de chambre, qui était un détestable lecteur et qui s'endormait régulièrement à la deuxième page : c'était une punition trop douce pour le vieil incrédule.

IV

Le futur époux de l'héritière.

A quelques lieues du château d'A. habitait le vicomte Armand de B., qui se trouvait être cousin d'Antoinette et fils d'un ami du marquis. Moins heureux que celui-ci, le père d'Armand avait trouvé, au retour de l'émigration, son château brûlé et ses terres vendues nationalement ; il en était mort de chagrin. Armand n'avait recueilli, des débris de sa fortune patrimoniale, qu'une seule métairie, dont il avait arrangé, tant bien que mal, le colombier en manoir. Sa pauvreté lui pesait, et il cherchait

à en sortir à tout prix ; il se fit le complaisant du marquis, qui chassait avec lui et l'invitait souvent à dîner au château. Les beaux yeux de sa cousine avaient charmé le jeune homme, surtout depuis qu'elle était devenue l'héritière d'A. Armand était un excellent garçon, mais sans principes arrêtés ; il cherchait à plaire en même temps au père et à la fille par des moyens tout différents : il allait à la messe avec sa cousine, et lisait Voltaire au marquis qui était enchanté de son jeune compagnon et ne lui reprochait qu'une chose, c'était d'avoir abandonné la poudre, les bas et les souliers pour le frac anglais, les bottes et le pantalon. A part cela, M. d'A. le trouvait parfait et songea à le marier à Antoinette, quoiqu'il fût sans fortune ; son égoïsme de vieillard s'arrangeait de vivre avec ces deux enfants entièrement façonnés à ses goûts et à ses volontés. Quand il leur parla de ce projet, Armand l'accueillit avec transport, et Antoinette avec un calme sourire d'approbation. Elle était heureuse de faire plaisir à son bienfaiteur ; elle aimait son cousin par l'habitude de le voir, faute de comparaison dans sa solitude, et sans se rendre compte combien Armand lui était inférieur par l'esprit et par le cœur. Elle croyait naïvement

que tous les hommes ressemblaient, jeunes à son cousin, vieux à son père, et qu'il ne restait aux femmes qu'à en prendre leur parti.

Il fut décidé que le mariage se ferait l'année suivante. En attendant, on allait célébrer au château le vingtième anniversaire de la naissance d'Antoinette. Le marquis ne consentit jamais à lui souhaiter sa fête, superstition qu'il trouvait indigne de sa philosophie : il ne voulait fêter que le jour de sa naissance.

— Cela ne pourra pas toujours durer ainsi, lui disait-elle en riant ; quand j'aurai quarante ans, je n'entends plus que vous célébriez l'anniversaire de ma naissance; il faudra alors que vous en veniez à fêter Ste Antoinette, vierge et martyre, au 29 avril.

— S'il vous faut absolument une patronne, ma fille, ne prenez pas cette victime du fanatisme, choisissez plutôt la reine Marie-Antoinette. On a trouvé à la tour du Temple ces mots écrits au crayon : *Regina martyrum, ora pro nobis*. Ne me répondez pas, mon enfant; brisons là, et n'attristons plus par de si lugubres souvenirs le joyeux anniversaire que nous célébrerons demain.

— Hélas ! mon père, tout fut triste aussi dans ma naissance; je suis née à Londres, en exil,

dans un grenier, où j'ai vu mourir mes parents de misère.

— Bon, bon! laissons là ces souvenirs lointains; je n'aime pas à m'attrister; ne songeons plus qu'à votre futur mariage.

Le lendemain Armand vint dîner au château.

— Ma fille, dit le marquis au coin du feu, il faut pourtant que vous me disiez quel cadeau vous voudrez bien recevoir à l'occasion de votre jour de naissance; vous en faites un mystère, mais je crois l'avoir deviné : n'est-ce pas un piano que vous désirez?

— Mon clavecin est encore très-bon, puisque vous aimez à m'y entendre jouer les sonates de Mozart.

— Alors c'est un nouveau cheval que je vais vous donner.

— Mon vieux Bob a toujours d'excellentes jambes, et je l'aime tant que je ne pourrais encore m'en séparer.

— Je gage, s'écria Armand, que ma cousine a envie de faire tapisser sa chambre à neuf.

— Non, mon cousin, j'aime trop mes vieilles tentures à personnages, et je dormirais mal si je n'avais pour me garder ce brave Don Quichotte en tapisserie, le miroir de la chevalerie errante.

— Enfin, dit le marquis, que voulez-vous? parlez, s'il vous plaît.

— Eh bien, j'ai envie d'étendre mes conquêtes sur un petit coin de votre château.

— Un coin du château! mais il est à vous tout entier, ma fille.

— Vous êtes bien bon, mon père; mais je suis moins ambitieuse : je ne désire qu'un petit coin, que je prétends arranger à ma guise; me le promettez-vous?

— Je vous le promets, foi de gentilhomme, et avec tout l'argent nécessaire à l'ameublement.

Antoinette rêvait depuis longtemps de restaurer l'ancienne chapelle du château, véritable bijou gothique, que la Révolution avait dévastée, et dont on avait fait une écurie; c'était pitié de voir ce gracieux sanctuaire réduit à cet indigne usage, avec ses fenêtres ogivales bouchées par des briques, et les délicates sculptures de son portail brisées et mutilées. Le marquis avait réparé tout le château avec soin, sauf cette chapelle, qu'il s'était plu à laisser dans cet ignoble état.

Comme Antoinette hésitait à lui révéler son désir, le vieillard lui dit avec quelque impatience :

— Eh bien, quand mademoiselle ma fille daignera-t-elle nous indiquer la portion de

mon manoir qu'elle prétend arranger à sa façon?

— C'est la chapelle, mon père.

A ces mots, le marquis sauta sur son fauteuil d'étonnement et de colère.

— La chapelle! jamais, tant que je vivrai.

— Pourtant, mon père, vous avez engagé votre foi de gentilhomme.

— Il est vrai. C'était donc un piége que vous me tendiez? J'y suis tombé, il faut que je m'exécute; mais aussi quelle idée! restaurer la chapelle! C'est bien assez de l'église du village, que vous ornez sans cesse avec l'argent que je vous donne pour votre toilette. Je le répète, à quoi bon réparer la chapelle?

— C'est une œuvre d'art si curieuse! observa Armand, pour venir en aide à sa cousine.

— A ce titre seulement je permets qu'on s'en occupe, reprit le marquis, quoique je ne comprenne rien à votre engouement pour ces vieilles murailles gothiques. C'est M. de Chateaubriand qui a donné ce méchant goût à la jeunesse actuelle, et ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Je le lui ai dit un jour aux Tuileries, et le roi était de mon avis. Donc, Mademoiselle, puisque vous avez surpris ma parole, arrangez ce lieu en salon, en boudoir, en tout ce que vous voudrez; mais non en chapelle, entendez-vous?

— C'est pourtant mon intention, mon père : vous m'avez permis de l'arranger à ma guise.

— Il est vrai. Faites donc comme vous l'entendrez ; mais à mon tour je jure qu'on n'y dira jamais ni messe, ni vêpres, ni autres momeries, et que jamais prêtre n'y mettra les pieds.

— Pas même M. le curé ?

— Lui moins qu'un autre encore : il viendrait m'y braver et triompher de ma faiblesse.

— Pas même M. l'abbé Carron ?

— Pas même M. Carron ; vous correspondez avec cet abbé, c'est peut-être lui qui vous a soufflé ces beaux projets de restauration.

— Nullement, mon père ; c'est une idée si naturelle ! toutes les personnes qui viennent ici s'étonnent que vous laissiez en cet état ce délicieux chef-d'œuvre de l'architecture de vos ancêtres ; puis, nous sommes très-loin de l'église paroissiale : ce serait si commode d'avoir ici la messe le dimanche, et peut-être même tous les jours, avec un chapelain... Si j'étais malade... Si vous-même...

— Qu'est-ce à dire, Mademoiselle ? quand je serai malade, je demanderai un médecin et non un prêtre.

Et soudain, se redressant de toute sa haute taille et jetant un regard foudroyant sur Antoi-

nette, le vieil incrédule ajouta d'une voix tremblante de colère :

— Mademoiselle, retenez bien ceci et qu'Armand en soit témoin : je vous jure que si jamais vous me parlez de faire entrer chez moi un prêtre pendant ma vie ou à l'heure de ma mort, je vous déshérite, et je donne tous mes biens à mon cousin le jacobin !

A ces mots, le vieillard sortit du salon, en frappant sur le parquet sa canne à pomme d'or.

Antoinette était restée toute frémissante devant cet accès de colère, le plus violent que son père adoptif eût jamais ressenti contre elle. Quant à Armand, il était anéanti.

— Oh ! ma cousine, s'écria-t-il, vous voyez en quel état vous avez mis M. le marquis : prenez garde de l'irriter davantage, ne lui parlez plus jamais de chapelle ni de religion, il *nous* déshériterait comme il l'a dit.

— Eh bien, mon cousin, seriez-vous d'avis de préférer son héritage au salut de son âme?

— Oh! non, je ne dis pas cela; mais je vous engage à être plus prudente, à ménager sa susceptibilité philosophique et ses opinions antireligieuses. Ainsi, par exemple, si vous m'en croyez, vous abandonnerez ce projet de réparer la chapelle : c'est inutile.

— Pardon, mon cousin; mais j'y tiens par-dessus tout, et même, comme vous vous mêlez d'être un peu archéologue et que vous dessinez fort bien, je compte sur vos conseils et sur vos crayons.

Dès le lendemain, Antoinette fit ses plans et ses dessins de restauration. Elle nomma Armand son architecte, et le fidèle Matthieu fut chargé de diriger les travaux, ce qu'il fit avec une joie inexprimable. Le vieux curé était en même temps ravi de l'entreprise et désolé d'être banni par le marquis de ce paradis terrestre, comme il appelait la chapelle du château d'A. Chaque fois que le vieillard passait du côté de la chapelle, il laissait échapper de tels blasphèmes, que la jeune fille se reprochait de les provoquer par son entreprise; pourtant elle crut devoir persister dans ses projets. Armand, devenu architecte malgré lui, voulait plaire à a cousine; mais en même temps il avait grand'-peur de déplaire à son futur beau-père.

— Cousine, disait-il, vous vous aliénez à plaisir les bonnes grâces de votre père adoptif; est-ce donc en heurtant de front toutes ses idées que vous espérez le convertir? Vous n'y réussirez pas, je vous le prédis.

— Je sais, mon cousin, que je ne puis rien

sans la grâce de Dieu; mais je l'implore chaque jour avec confiance.

Antoinette s'amusait à taquiner Armand sur sa poltronnerie vis-à-vis du marquis, et se plaisait à le compromettre devant le vieux voltairien. Le jeune homme n'osait la contredire, mais il lui répétait sans cesse :

— Cousine, vous *nous* ferez déshériter.

— Eh bien, cousin, nous en aimerons-nous moins?

— Oh! non, mais....

— Une chaumière et mon cœur ne vous suffiront-ils pas?

— Oh! si; mais, voyez-vous, je crois qu'on s'aime encore mieux dans un beau château comme celui-ci.

— Taisez-vous, vous êtes d'un matérialisme qui me fait horreur.

Quand la chapelle fut restaurée, Antoinette entreprit de la peindre à fresque du haut en bas. Elle avait eu des leçons à Londres d'un célèbre peintre anglais, Benjamin West, qui s'était intéressé à elle, en visitant avec Edmond Burke l'asile des jeunes émigrées. Antoinette prit pour sujet de sa principale peinture le retour de la croisade d'un des ancêtres du marquis, nommé Bernard le Roux; ce chevalier

avait suivi S. Louis en Terre-Sainte et en avait rapporté une précieuse relique, qu'il avait déposée en grande pompe dans la chapelle de son manoir. C'était le sujet du tableau. La jeune artiste avait espéré que la restauration de la chapelle trouverait grâce aux yeux du marquis en faveur de ce fait d'histoire de sa famille; mais il n'en fut rien. Le vieillard incrédule consentit à venir voir le portrait du croisé; mais ce fut pour lui une occasion de répéter quelques plaisanteries banales sur les reliques et les croisades. Il trouvait fort bon que son ancêtre eût guerroyé avec S. Louis, parce que cela faisait date pour sa noblesse; mais il eût préféré que Bernard le Roux se fût battu pour tout autre motif que pour celui de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Il lui eût plutôt pardonné d'aller conquérir le tombeau de Mahomet.

Un jour que le marquis était absent, le curé fut introduit clandestinement par Matthieu dans le sanctuaire, et il se pâma d'aise devant les richesses et les peintures de cette nouvelle Sainte-Chapelle. Quand tout fut terminé, Antoinette aurait désiré faire consacrer la chapelle; mais son père y opposa un refus formel. En vain Armand lui rappela que Voltaire lui-même

avait élevé une église à Ferney avec cette inscription : *Deo erexit Voltaire.*

— Le patriarche de Ferney, reprit le vieillard, était donc plus pieux que moi : car je refuse de faire ce qu'il a fait ; je déteste votre foi catholique encore plus que votre art gothique.

— Oh ! mon père, comment pouvez-vous parler ainsi !

— C'est tout simple, je ne suis pas chrétien.

— Au moins vous l'avez été.

— Moi ! jamais ! je n'ai pas même reçu le premier sacrement.

Antoinette pensa qu'il plaisantait et voulut lui demander une explication ; mais il y coupa court en disant :

— Je vous l'ai déjà dit, Mademoiselle, et je vous le répète devant Armand, si vous essayez encore de me convertir, je vous déshérite !

V

Conséquences d'un papier brûlé.

A soixante-dix ans, M. d'A. montait encore à cheval comme un jeune homme, et chassait des journées entières avec Armand et ses autres

voisins de campagne. L'automne était arrivé, et les chasses à courre allaient recommencer. Plus vaillant que jamais, le vieillard venait d'acheter un jeune cheval anglais, qu'il dressait lui-même, au grand effroi de sa fille. A l'ouverture des chasses, Armand, son compagnon ordinaire, se trouva absent pour affaires, et Antoinette, inquiète, supplia son père de prendre Matthieu pour l'accompagner. Le vieil intendant montait un bidet normand et avait peine à suivre son maître, qui disait en riant à ses compagnons de chasse :

— C'est un Sancho-Pança que ma fille m'a donné là !

Au milieu de l'emportement de la chasse, l'intrépide vieillard voulut faire sauter à son cheval une haie, derrière laquelle se cachait un fossé profond ; la jeune bête résistait, malgré la cravache et l'éperon.

— M. le marquis, criait Matthieu, vous allez vous faire tuer.

M. d'A. s'obstina ; le cheval, forcé de sauter malgré lui, prit mal son élan, se renversa dans le fossé et tomba sur son cavalier, qu'il blessa grièvement. Matthieu, aidé des autres chasseurs, ramena sur une civière son maître tout ensanglanté. Antoinette était sur le perron du château

et aperçut de loin le triste cortége ; elle se jeta en pleurant sur son père, qui avait repris connaissance et cherchait à la rassurer.

Le médecin et le chirurgien de la ville voisine, appelés en toute hâte, déclarèrent à la jeune fille qu'il n'y avait pas d'espoir, et que le blessé mourrait probablement dans quelques heures d'un transport au cerveau. Antoinette, éplorée, envoya un message à Armand et un autre à l'abbé Carron, à Paris ; elle écrivait à ce dernier en le suppliant de venir sur-le-champ : « Les médecins désespèrent de la vie de mon père, et moi je désespère du salut de son âme : vous seul pouvez la sauver. »

Le marquis était étendu sur son lit, entouré du médecin et du chirurgien, qui cherchaient à lui donner de vains secours.

— Mon père, lui dit tout à coup Antoinette, voici M. le curé qui vient savoir de vos nouvelles.

— Il vient sans doute pour me confesser : dites-lui qu'il peut aller en paradis sans moi. »

Pendant la nuit, une fièvre ardente s'empara du malade ; Antoinette le veillait avec Matthieu, tandis que les médecins, voyant leur art impuissant, s'étaient retirés dans leurs chambres pour prendre un peu de repos. La jeune fille

sentait tout le poids du pénible devoir qu'elle avait à accomplir ; elle hésita longtemps ; puis, après s'être fortifiée dans la prière, elle aborda enfin le terrible sujet. Agenouillée au bord du lit, elle dit au marquis toute la vérité, ajoutant qu'on n'avait plus d'espoir de prolonger sa vie, qu'il allait paraître devant Dieu, et qu'il devait craindre ses jugements tout en ayant la plus grande confiance dans sa miséricorde.

— Ne me parlez ni de Dieu ni de ses prêtres, ou je vous déshérite !

— Oh ! mon père, peu m'importe ; ce qui me préoccupe, c'est vous seul, c'est votre âme, dont vous ignorez le prix devant Dieu.

Et comme elle insistait avec larmes, le blessé, dans un accès de fièvre et de colère, se redressa sur son lit de douleur, et, lui montrant un paquet cacheté qui était caché sous son oreiller :

— Croyez-vous, Mademoiselle, dit-il d'une voix entrecoupée, que je n'oserai exécuter ce dont je vous ai menacée?.. Je vous déshérite.... Des dispositions en faveur de mon cousin le jacobin sont déposées depuis longtemps chez mon notaire... Ce testament-ci, qui annulait le premier, vous nommait mon héritière ; mais je veux l'anéantir, je vais le brûler sous vos yeux.

Et la main défaillante du mourant cherchait

à approcher le papier de la flamme d'une bougie placée près de lui. Matthieu voulait l'en empêcher; mais Antoinette, l'arrêtant d'un geste, prit d'une main ferme le flambeau et l'approcha du lit. Le vieillard brûla lui-même son testament, en vit voltiger les cendres avec un sourire satanique ; puis il retomba sur son oreiller, épuisé mais satisfait.

Antoinette, à genoux au bord de son lit, lui prit la main et la baisa, malgré les efforts qu'il faisait pour la dégager.

— Oh! mon bien-aimé père, dit-elle, Dieu voit mon cœur, et il sait que je verrais avec joie les cendres de cet héritage, si vous vouliez songer enfin à votre salut éternel.

Le marquis fut secrètement frappé de ces paroles et de l'action sublime d'Antoinette; il se mit à réfléchir de quel prix devait être son âme, pour que sa fille voulût la racheter par le sacrifice de toute sa fortune. Ce généreux dévouement attirait sur le pécheur endurci un rayon de la grâce, sans laquelle les plus solides raisonnements ne peuvent convertir personne; mais il fallait que l'incrédule correspondît lui-même à cette grâce par un élan du cœur, et il était encore loin de ces dispositions indispensables.

Antoinette passa le reste de la nuit à prier, dans des alternatives de crainte et d'espérance. Le château d'A.. n'était pas éloigné de Paris; le messager d'Antoinette avait trouvé la nuit même l'abbé Carron, qui s'empressa de partir et arriva le lendemain matin. Prévenu des dispositions du marquis, il se mit en prière dans la chapelle avec le curé du village, après avoir donné ses instructions à Antoinette. Celle-ci revint près du lit du blessé; il éprouvait en ce moment un mieux passager, qui n'est trop souvent que le précurseur de la mort.

— L'abbé Carron, dit-elle, m'a souvent raconté avec quel dévouement vous avez soigné mon père malade et mourant de faim dans un grenier de Londres; vous rappelez-vous ce qu'il vous a souhaité en récompense de tous vos soins?

— Non... je crois que j'ai oublié...

— Il vous a souhaité d'avoir un bon prêtre à votre lit de mort.

Ce souvenir fit impression sur le blessé; dans sa chambre Louis XV aux riches tentures, dans son lit aux rideaux de soie, il revit, à l'instant par la puissance du souvenir, le *garret* de Londres et le grabat où était mort son ami le chevalier; il se rappela les consolations que la re-

ligion avait données à son pauvre camarade, qui avait eu, grâce à elle, une mort si paisible; il fut poursuivi longtemps par cette vision rétrospective, et dans une sorte de délire il répétait à demi-voix, et comme malgré lui, les dernières paroles du chevalier : « Mon ami, mon dernier vœu est de te souhaiter un bon prêtre à ton lit de mort. »

— Eh bien! mon père, s'écria Antoinette, ce bon prêtre c'est l'abbé Carron.

— Ah! s'il était ici... murmura le mourant.

— Il est là dans la chapelle. Dieu vous l'envoie; je vais l'appeler, n'est-ce pas?

Le vieillard fit un signe affirmatif, et Matthieu courut chercher l'abbé. A sa vue, M. d'A. manifesta une émotion mêlée de joie et de crainte. Il lui tendit la main et lui dit :

— Monsieur, que voulez-vous que je vous dise? je ne suis pas chrétien, je ne l'ai jamais été.

— Que dites-vous là, Monsieur? n'avez-vous pas été chrétien à votre baptême?

— Je n'ai pas même reçu ce premier de vos sacrements.

— Serait-il vrai, grand Dieu !

— Mon père, ami de Voltaire et disciple de Rousseau, prétendit suivre dans toutes ses con-

séquences le système de l'auteur d'*Emile*, qui conseille de ne donner aucune éducation religieuse aux enfants, afin de les laisser libres plus tard de se choisir une religion. Aussi, mon père ne voulut-il pas même me faire baptiser.

— Est-il possible? Oh! Monsieur, ce n'est pas vous qui êtes le plus coupable. Que Dieu pardonne à votre père et à ce malheureux Rousseau! Vous n'êtes donc pas chrétien! Voulez-vous le devenir?

— Oui, si c'est possible encore...

— Rien n'est impossible aux hommes de bonne volonté.

En prononçant ces paroles, l'abbé Carron rayonnait de joie et d'espérance. Cet homme de Dieu était un rejeton de la famille des S. François de Sales et des S. Vincent de Paul. Il a laissé beaucoup de pieux écrits ; mais il paraît que sa parole inspirée était bien supérieure à sa plume, et ses contemporains ont cité une foule de grâces extraordinaires que Dieu lui avait accordées pour convertir les pécheurs les plus endurcis. Il interroge le marquis, et le trouve, hélas! plus ignorant que le plus humble paysan qui a appris son catéchisme ; mais le zèle du bon prêtre supplée à tout : il parle, il instruit, il sait convaincre; sa charité surtout

éclaire, échauffe et pénètre le cœur de l'incrédule mourant. Le vieillard catéchumène peut s'écrier enfin :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé.

Après avoir fait sa confession générale, le marquis ordonna d'ouvrir les portes de sa chambre, et d'y laisser entrer les gens de sa maison et les habitants du village, pour faire amende honorable devant eux de tous les scandales qu'il leur avait donnés. Puis il fit approcher le curé, et lui demanda tout haut pardon des torts qu'il avait eus envers lui. Le vieux prêtre versait des larmes, ainsi que tous les spectateurs de cette scène touchante. Antoinette, à genoux, rendait à Dieu d'ardentes actions de grâces.

Le temps pressait : car le malade était à l'extrémité; l'abbé Carron procéda immédiatement aux cérémonies du baptême de ce vieux représentant du siècle de Voltaire. L'heureux néophyte reçut avec foi l'eau sainte qui effaçait en lui la tache originelle et ses propres péchés. L'Église comptait dans son sein un nouveau-né de soixante-dix ans, qui allait mourir après avoir reçu le baptême et fait sa première communion.

Quand les cérémonies sacrées furent achevées, les assistants se retirèrent, et le mourant s'assoupit doucement; Dieu lui retirait les forces qu'il lui avait prêtées pour accomplir sa réconciliation avec lui. Dans un instant où Antoinette était sortie, le marquis s'éveilla tout à coup de son assoupissement, et dit à son intendant assis près de son lit :

— Adieu, Matthieu, tu avais bien raison d'être bon chrétien... Aie soin de brûler mon Voltaire... Où est Antoinette? je veux réparer mon injustice... elle doit être mon héritière...

Le vieillard, ne pouvant plus parler, fit signe à Matthieu de lui apporter ce qu'il fallait pour écrire. L'intendant courut chercher une plume et du papier; mais quand il revint, il était trop tard : la mort avait glacé la main et le cœur de son vieux maître.

Deux heures après, Antoinette était seule à prier dans la chapelle, pleine de douleur d'avoir perdu la présence terrestre de son père, débordante de joie d'avoir pu sauver son âme. Tout à coup elle entendit dans la cour le galop d'un cheval et le son d'une voix qui lui était bien connue. C'était Armand qui revenait de voyage et accourait à la nouvelle de l'accident arrivé au marquis. Il apprit sa mort en descendant

de cheval, et il monta aussitôt auprès d'Antoinette.

— Il est donc vrai, ma cousine! lui dit-il en prenant un air affligé.

— Hélas! oui; Dieu nous l'a enlevé, mais Dieu lui a fait la grâce de se convertir; croiriez-vous qu'il n'était même pas baptisé?

— En vérité!

— L'abbé Carron lui a administré le saint Baptême et le saint Viatique, et il est mort en bon chrétien.

— Ah! tant mieux! Eh bien, ma cousine, vous voilà devenue l'héritière d'A...

— Non, mon cousin.

Et elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et le marquis.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria Armand avec une impatience mal déguisée, vous n'avez réussi qu'à *vous* faire déshériter.

Il ne disait déjà plus *nous*. Antoinette n'avait pas l'expérience du cœur humain, et elle eût cru faire injure à son cousin, si elle eût pensé qu'il pouvait y avoir quelque chose de changé dans leurs projets, parce qu'ils avaient un héritage de moins.

Le jour de l'enterrement, on vit arriver au château le cousin du marquis, le jacobin,

comme il l'appelait; c'était l'héritier d'A.... Il était accompagné de sa fille Irma, grande et sèche personne qui n'avait rien de bien attrayant, et qui pourtant eut le secret de s'attirer aussitôt les hommages d'Armand.

Après la cérémonie funèbre, Antoinette alla prier une dernière fois dans la chapelle ogivale qu'elle avait peinte et restaurée avec tant d'amour; puis elle sortit du château le cœur gros de larmes, sans que personne cherchât à l'y retenir, sauf le vieux Matthieu qui lui baisa les mains en sanglotant. Armand lui fit des adieux très-polis et très-froids. Elle partit pour Paris avec l'abbé Carron, qui lui dit, quand ils furent en voiture :

— Ma fille, vous n'avez rien à regretter : vous perdez une fortune périssable, mais vous avez gagné à Dieu une âme immortelle.

VI

Un autre héritage.

L'abbé Carron était directeur à Paris d'un asile fondé par le roi Louis XVIII en faveur des jeunes filles dont les familles avaient perdu leur fortune pendant la Révolution. Ce fut là

que le saint prêtre fit entrer Antoinette comme maîtresse de peinture et de dessin. Il sembla d'abord à la jeune fille qu'elle rentrait dans l'asile des jeunes émigrées, où elle avait été si doucement élevée à Londres, et la présence du bon abbé Carron complétait cette illusion. Mais elle sentit bientôt qu'elle avait perdu cette insouciance de la jeunesse, et cette légèreté française qui avait étonné Edmond Burke. Elle était heureuse d'avoir assuré le salut éternel de son père adoptif, mais elle souffrait en secret de son sacrifice; elle ne regrettait pas l'héritage d'A.., mais elle aimait toujours Armand, et, quoiqu'elle eût toute raison pour croire qu'il l'avait abandonnée, elle espérait encore, et nourrissait de vagues projets de bonheur sur la terre.

Il y avait à peine un an qu'Antoinette remplissait ses humbles fonctions, quand elle fut un jour toute surprise de recevoir la visite du vieil intendant Matthieu, qui était resté au service du nouvel héritier. Elle rougit de joie et d'émotion en le voyant.

— Ma chère demoiselle, en quel état je vous retrouve! s'écria le brave homme, vous qui méritiez d'être l'héritière du château d'A..., vous qui....

— Mon cher Matthieu, dit-elle en l'interrom-

pant, donnez-moi vite des nouvelles de là-bas; comment va mon cousin?

— Il va bien, Mademoiselle, je viens même de sa part.....

Et Matthieu s'arrêta tout embarrassé. Antoinette n'osait l'interroger; il fallut donc qu'il continuât.

— L'année de deuil va finir, reprit-il; je dois vous prévenir que M. le vicomte Armand va se marier.

— Ah! et avec qui? demanda-t-elle en pâlissant.

— Il épouse Mlle Irma, la nouvelle héritière d'A... La bénédiction nuptiale leur sera donnée dans cette chapelle que vous n'aviez pas peinte et restaurée pour cela.

Antoinette baissa la tête et répondit d'une voix tremblante :

— Dieu seul sait ce qu'il fait; je souhaite à mon cousin tout le bonheur dont il est digne.

L'intendant ajouta, avec le même embarras, que le vicomte Armand était fort chagrin d'apprendre l'état de dénûment où se trouvait sa cousine, et qu'il l'avait chargé de lui demander ce qu'il pourrait faire pour elle.

Antoinette releva la tête et répliqua avec une ferme douceur :

— Dites à mon cousin que je le remercie et que je ne manque de rien. Mon père est mort de faim à Londres; moi, j'ai ici le vivre et le couvert. Que me faut-il de plus pour attendre l'éternité?

— Ah! s'écria Matthieu, le vicomte Armand n'était pas digne de vous!

Et comme le bon intendant promenait ses yeux humides de larmes autour de la petite chambre d'Antoinette, il remarqua le portrait du défunt marquis, qu'elle avait peint elle-même, et qui était la seule chose qu'elle eût emportée du château; dans le fond du tableau elle avait esquissé les tourelles du vieux manoir et la flèche gothique de la chapelle.

— Ma chère demoiselle, dit Matthieu tout ému, je vous jure que M. le marquis avait voulu réparer l'injustice qu'il avait commise à votre égard; il m'avait fait signe de lui apporter une plume et du papier pour renouveler ses dispositions en votre faveur, mais la mort ne lui a pas permis d'accomplir sa résolution.

— J'en suis aussi reconnaissante à mon père que s'il l'eût exécutée.

— Eh bien! moi, Mademoiselle, je voudrais réparer le tort qu'il vous a fait, selon mes faibles moyens : je n'ai point d'héritiers, je vous offre

tout ce que je possède. J'ai des économies légitimement acquises, je puis encore travailler longtemps... daignez me faire l'honneur d'accepter... Vous refusez, cela me fait bien de la peine; mais, malgré vous, vous serez mon héritière.

En effet, le vieux Matthieu, étant mort quelque temps après, laissa un testament où il léguait toute sa petite fortune à Mlle Antoinette de V...

La jeune fille avait été profondément touchée de son offre, et ne le fut pas moins de son souvenir posthume; elle employa tout ce petit héritage à fonder une école de Sœurs dans le village d'A.., ce qui était depuis longtemps un de ses désirs, et un de ceux auxquels le marquis n'avait jamais voulu consentir.

Antoinette ne tarda pas à mourir à son tour, et fut heureuse, à cette heure suprême, d'être assistée par l'abbé Carron, qui avait administré ses deux pères. Elle n'avait pas encore vingt et un ans.

La personne de qui je tiens l'histoire d'Antoinette se rappelle encore l'émotion qui saisit tous les cœurs, quand l'abbé Carron prononça dans la chapelle de l'asile l'oraison funèbre de l'humble maîtresse de dessin. Il prit pour

texte ces dernières paroles de l'apôtre S. Jacques : « Quiconque aura ramené un pécheur des voies de l'égarement, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés (1). » L'orateur sacré souleva d'une main discrète le voile qui avait jusque-là recouvert le sacrifice d'Antoinette, et il finit ainsi son discours : « C'est pour avoir sauvé l'âme d'un grand pécheur qu'elle a été déshéritée des biens de ce monde ; mais, loin de la plaindre, envions-la plutôt, puisqu'elle est devenue l'héritière des trésors du ciel. »

(1) Quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum. (*Epist. cathol.* B. Jacobi, v, 20.)

TABLE DES MATIÈRES

—

PRÉFACE. . . . . .

Un médecin sous la Terreur 1

La Confession du Vetturino. 29

L'Espion flamand. 61

Barmounty Manor. 85

Et après? 161

La Folie contagieuse. 195

Vedina. 211

Le San-Pietrino. 231

L'Héritière 279

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.